

**Faut-il le dire à
la Présidente -
Jeffrey Archer**

Unknown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Faut-il le dire à la
PRÉSIDENTE ?

JEFFREY ARCHER



NOTE DE L'AUTEUR

Quand j'ai écrit en 1977 la première version de ce livre, je projetai l'action six ou sept ans dans l'avenir. Cette période appartenant désormais au passé, la crédibilité de l'histoire en souffre quelque peu.

D'autre part, j'ai écrit depuis La Fille Prodigue, roman dans lequel l'héroïne Florentina Kane, devient la première Présidente des Etats-Unis. Il m'a semblé logique de modifier quelque peu les rôles et de mettre à la place du sénateur Edward M. Kennedy — personnel central et bien réel du roman originel — Florentina Kane — personnage de fiction —, ce qui permet de relier tout naturellement Faut-il le dire à la Présidente ? à La Fille Prodigue.

Si je n'ai pas touché à la trame du roman, j'y ai en revanche apporté un nombre non négligeable de modifications, petites et grandes.

Jeffrey Archer.

JEFFREY ARCHER

FAUT-IL LE DIRE A LA PRÉSIDENTE ?

Résumé :

Un complot existe pour tuer Florentina Kane, la première femme présidente des Etats-Unis. Après la mort suspecte de deux de ses agents, le F.B.I. ne peut plus ignorer la menace qui pèse sur la vie de la Présidente. Il confie à l'intrépide et jeune Mark Andrews le soin de démasquer le coupable qui se cache parmi les membres du Sénat. Mais il y a cent sénateurs et Andrews n'a que six jours pour découvrir son homme. Parviendra-t-il à identifier à temps le sénateur félon ?

FAUT-IL LE DIRE A LA PRÉSIDENTE ?

Jeffrey Archer

FRANCE LOISIRS 123, boulevard de Grenelle, Paris

Titre original : *Shall We Tell the Président ?*

Traduit par Dominique Wattwiller

**Edition du Club France Loisirs, Paris, avec l'autorisation des
Presses de la Cité**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1977, Jeffrey Archer © Presses de la Cité, 1986, pour la traduction française de la nouvelle édition

ISBN 2-7242-3504-5

Mardi 20 janvier 12 h 26

— Moi, Florentina Kane, je jure solennellement...

— Moi, Florentina Kane, je jure solennellement...

— ... de remplir loyalement mes fonctions de Présidente des États-Unis...

— ... de remplir loyalement mes fonctions de Présidente des États-Unis...

— ... et de maintenir, protéger et défendre de tout mon cœur et de toutes mes forces la Constitution des États-Unis. Que Dieu m'assiste !

— ... et de maintenir, protéger et défendre de tout mon cœur et de toutes mes forces la Constitution des États-Unis. Que Dieu m'assiste !

Sa main effleurant encore la bible de Douay — sur laquelle quarante-deux présidents avaient avant elle prêté le même serment —, la Présidente sourit à son mari. Une bataille prenait fin, une autre allait s'engager. Si quelqu'un pouvait se vanter de connaître le sens de ce mot, c'était bien Florentina Kane, qui en avait livré plus d'une. Pour se faire élire au Congrès, puis au Sénat et enfin, quatre ans plus tard, pour accéder à la vice-présidence des États-Unis. Au terme d'une campagne particulièrement âpre pour les primaires, elle avait battu de justesse le sénateur Ralph Brooks au cinquième tour de scrutin à la Convention nationale du parti démocrate de juin. En novembre, à l'issue d'un combat plus rude encore, elle emporta la victoire décisive face au candidat républicain, un ancien membre du Congrès, originaire de New York. Florentina Kane fut élue Présidente avec une très courte majorité de 105 000 voix — soit un pour cent —, ce qui constituait la marge la plus faible jamais enregistrée dans l'histoire du pays, plus faible encore que celle qui avait permis à John F. Kennedy de battre Richard Nixon de 118 000 voix en 1960.

Sous les applaudissements qui allaient decrescendo, la Présidente attendit que soit tiré le dernier des vingt et un coups de canon réglementaires. Florentina Kane s'éclaircit la voix et se tourna vers les cinquante mille citoyens massés sur la place du Capitule et les quelque deux cents millions de téléspectateurs assis devant leurs

postes. Exceptionnellement doux pour la fin janvier, le temps avait rendu couvertures et manteaux inutiles. Ouatée de neige à Noël, la pelouse qui s'étalait devant la façade est du Capitole était aujourd'hui détrempée et spongieuse.

— Monsieur le vice-président Bradley, monsieur le président de la Cour suprême, monsieur le président Carter, monsieur le président Reagan, révérends pères, mes chers concitoyens.

Le mari de Florentina Kane tendait l'oreille, souriant lorsqu'il reconnaissait au passage dans le discours de sa femme des mots ou des formules de son cru.

Pour eux, la journée avait commencé à 6 h 30. Ni l'un ni l'autre n'avaient très bien dormi après le magnifique concert donné la veille en leur honneur. Florentina Kane avait relu une dernière fois son discours présidentiel, soulignant en rouge les mots clés, apportant çà et là quelques modifications de détail.

Ce matin-là, Florentina ne perdit pas de temps à passer son vestiaire en revue et choisit une robe bleue. Elle y épingla la minuscule broche que Richard, son premier mari, lui avait offerte avant de mourir.

Chaque fois que Florentina portait ce bijou, elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui. Dans l'impossibilité de prendre l'avion ce jour-là à cause d'une grève du personnel de l'entretien, il avait loué une voiture pour pouvoir être à Harvard aux côtés de Florentina lorsqu'elle prononcerait son allocution à l'occasion de la remise des diplômes.

Richard n'entendit jamais ce discours choc, véritable tremplin dans la course de Florentina à la Maison-Blanche, selon *Newsweek*. En effet, le temps que sa femme arrive à l'hôpital, il était mort.

S'arrachant à ces réminiscences, Florentina reprit pied dans le monde réel. Elle avait beau en être le leader le plus puissant, cela ne suffisait pas à lui rendre Richard. Florentina s'examina dans la glace avec confiance. Après tout, il y avait déjà deux ans qu'elle assumait les fonctions de Présidente, et ce depuis la mort inopinée du président Parkin. Les historiens ne manqueraient pas d'être surpris lorsqu'ils découvriraient qu'elle avait appris le décès du chef de l'exécutif, alors qu'elle disputait une partie de golf acharnée contre son plus vieil ami et futur époux, Edward Winchester.

Quand les hélicoptères avaient commencé à bourdonner au-dessus de leurs têtes, ils avaient interrompu leur match. A peine le premier appareil s'était-il posé qu'un capitaine des Marines s'était précipité et lui avait dit en la saluant : « Madame la Présidente, le Président est mort. » Le peuple américain venait de lui confirmer aujourd'hui son accord pour qu'elle reste à la Maison-Blanche. Pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, une femme allait occuper dans la vie politique du pays le poste le plus convoité. De sa fenêtre, elle contempla les eaux étales du Potomac qui scintillaient sous les rayons du soleil matinal.

De sa chambre, elle se rendit directement à la salle à manger privée où Edward, son mari, bavardait avec William et Annabel, ses enfants. Florentina les embrassa et ils s'assirent à la table du petit déjeuner.

Ils évoquèrent le passé, parlèrent de l'avenir ; mais lorsque la pendule sonna huit heures, la Présidente les abandonna pour gagner le Bureau ovale. Janet Brown, secrétaire générale de la Présidence, l'attendait, assise dans le Vouloir.

— Bonjour, madame la Présidente.

— Bonjour, Janet, dit Florentina Kane avec un sourire. Tout va comme vous voulez ?

— Oui, madame.

— Parfait. Si vous organisiez ma journée comme d'habitude ? Je me conformerai scrupuleusement à vos instructions. Par quoi commençons-nous ?

— Il y a 842 télégrammes et 2 412 lettres de félicitations. La plupart peuvent attendre, mais pas les réponses aux messages envoyés par les chefs d'État, je les rédigerai et elles seront sur votre bureau à midi.

— Datez-les d'aujourd'hui, cela leur fera plaisir. Je les signerai dès qu'elles seront prêtes.

— Bien, madame. Votre emploi du temps, maintenant. Vous prenez le café avec le président Reagan et le président Carter à 11 heures. Ensuite vous vous rendez en voiture au Capitole pour la cérémonie de l'Inauguration. Après quoi, vous déjeunez au Sénat avant d'assister au défilé traditionnel devant la Maison-Blanche.

Selon une habitude qu'elle avait prise quinze ans plus tôt lorsque Florentina, qui venait d'être élue au Congrès, l'avait engagée en qualité d'assistante, Janet Brown tendit à la Présidente une liasse de bistrots agrafés. Ces fiches résumaient heure par heure l'emploi du temps présidentiel. Florentina les parcourut rapidement — son programme était moins chargé que d'ordinaire —, et remercia sa collaboratrice. Edward Winchester s'encadra dans la porte et lui adressa un sourire mi-tendre, mi-admiratif lorsqu'elle pivota vers lui. Elle n'avait jamais regretté sa décision — prise presque sans réfléchir — de l'épouser après leur partie de golf, le jour où on lui avait annoncé le décès du président Parkin, et elle était sûre que Richard l'aurait approuvée.

— Je vais travailler jusqu'à 11 heures, lui annonça-t-elle.

Il hocha la tête et s'en fut se préparer.

Une foule enthousiaste s'attroupait déjà devant la Maison-Blanche.

Si seulement il pouvait pleuvoir, confia H. Stuart Knight, chef du Service Secret¹ (*1. Service chargé d'assurer la sécurité du chef de l'exécutif. (N.d.T.), à son assistant. (Pour lui aussi, c'était une journée exceptionnelle.)*) Je sais bien que la grande majorité de ces braves gens ne feraient pas de mal à une mouche, mais ces cérémonies me flanquent la frousse.

La foule comptait cent cinquante personnes, dont cinquante travaillaient pour Mr. Knight. La voiture pilote, qui part en éclaireur cinq minutes avant celle d'un président, effectuait une reconnaissance minutieuse le long du parcours menant à la Maison-Blanche. Les hommes du Service Secret scrutaient les grappes de spectateurs disséminées çà et là ; certains agitaient des drapeaux. Venus assister à l'inauguration, ils ne manqueraient pas de raconter à leurs petits-enfants qu'ils étaient là le jour où Florentina Kane avait reçu l'investiture et était devenue Présidente des États-Unis.

A 10 h 59, le maître d'hôtel ouvrit la grande porte et les acclamations fusèrent.

La Présidente et son mari saluèrent ces visages souriants levés vers eux, conscients — affaire d'instinct et d'expérience — qu'une cinquantaine de personnes au moins ne regardaient pas dans leur direction.

Deux limousines noires s'immobilisèrent sans bruit devant l'entrée nord de la Maison-Blanche, à 11 heures. La Garde d'honneur des Marines se mit au garde-à-vous et salua les deux ex-présidents et leurs épouses que la Présidente Kane était allée accueillir sous le Portique, privilège réservé "normalement aux chefs d'État étrangers en visite à Washington. La Présidente les conduisit ensuite à la bibliothèque où ils devaient prendre le café en compagnie d'Edward, William et Annabel.

Le plus âgé des deux ex-présidents déclara en bougonnant devoir sa minceur à la cuisine que lui faisait avaler sa femme depuis huit ans. « Il y a une éternité qu'elle n'a pas touché à une poêle, mais elle s'améliore de jour en jour. Pour l'encourager, je lui ai offert un exemplaire du livre de cuisine du *New York Times*, le seul ouvrage de cette maison qui ne m'ait jamais critiqué. » Florentina eut un rire crispé. S'il n'avait tenu qu'à elle, les mondanités auraient été vite expédiées car elle avait hâte de passer aux choses sérieuses. Mais les deux ex-présidents paraissaient si heureux de retrouver la Maison-Blanche qu'elle plaqua sur son visage un masque de courtoise attention. Il y avait près de vingt ans qu'elle évoluait dans le milieu de la politique et l'art de se composer un visage n'avait plus de secret pour elle.

— Madame la Présidente...

Florentina dut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas réagir.

— ... il est midi une.

Elle regarda son attachée de presse, se leva et conduisit les ex-présidents et leurs épouses jusqu'au perron de la Maison-Blanche. La fanfare des Marines attaqua *Hail to the chief*. A 13 heures, lorsqu'elle réintégrerait la Maison-Blanche, ils le joueraient de nouveau.

Les deux ex-présidents furent escortés jusqu'à la première voiture du cortège, une limousine noire, blindée, au toit arrondi. Le président de la Chambre, Jim Wright, et le chef de la majorité du Sénat, Robert Byrd — qui représentaient le Congrès —, avaient déjà pris place dans la deuxième voiture. Juste derrière la limousine se trouvaient deux véhicules où s'entassaient les hommes du Service Secret. Florentina et Edward s'installèrent dans la cinquième voiture, le vice-président Bradley et sa femme, dans la sixième.

H. Stuart Knight procéda à une nouvelle vérification de routine. De cinquante, ses hommes étaient passés à cent. A midi, avec les

hommes de la police locale et ceux du F.B.I., ils seraient cinq cents au total. Et cela sans compter les types de la C.I.A., évidemment, songea Knight, non sans amertume. Ils ne prenaient jamais la peine de lui dire s'ils seraient là ou non, et même lui avait du mal à les repérer dans la foule. Les acclamations crépitèrent de plus belle lorsque la limousine présidentielle démarra et prit le chemin du Capitule.

Edward bavardait avec entrain. Florentina, qui pensait à son discours, ne l'écoutait que d'une oreille, saluant avec des gestes d'automate la foule massée le long de Pennsylvania Avenue. C'est fou ce que cette artère avait changé en quinze ans. Le *Willard Hôtel* avait été entièrement rénové, sept immeubles de bureaux étaient en construction, partout de nouveaux restaurants et de nouveaux magasins, et les larges trottoirs étaient ornés d'arbustes et de bacs à fleurs. Ils dépassèrent bientôt le J. Edgar Hoover Building, qui abritait le F.B.I., et portait toujours le nom de son premier directeur en dépit des efforts déployés par une poignée de sénateurs pour le faire débaptiser.

Comme ils arrivaient en vue du Capitole, Edward interrompit la rêverie de la Présidente.

— Que Dieu soit avec toi, ma chérie.

Elle sourit et lui serra la main. Les six voitures s'immobilisèrent.

La Présidente Kane pénétra dans le Capitole. Edward resta en arrière, remerciant le chauffeur. A peine descendus de voiture, les occupants des autres véhicules furent promptement entourés par les agents du Service Secret et, tout en saluant la foule, ils gagnèrent leurs sièges respectifs sur le podium. Pendant ce temps, précédée par le chef du protocole et saluée tous les dix pas par des Marines, la présidente Kane franchit tranquillement le souterrain menant à la salle de réception où l'accueillit le vice-président Bradley. Ils se lancèrent dans une conversation décousue, aucun des deux n'écoutant vraiment ce que disait l'autre.

Les deux ex-présidents débouchèrent du souterrain, sourire aux lèvres. Pour la première fois, l'aîné des deux hommes faisait vraiment son âge, ses cheveux semblaient avoir viré au gris en l'espace d'une nuit. Florentina et lui se serrèrent la main ; ils devaient échanger sept poignées de main en tout, ce jour-là. A la suite du chef du protocole, ils traversèrent une petite salle pour atteindre l'estrade. Comme pour toutes les inaugurations présidentielles, celle-ci avait été dressée sur le perron est du Capitole. La foule se mit debout comme un seul

homme et les acclamations jaillirent tandis que la Présidente et les ex-présidents agitaient la main.

Lorsque le silence fut revenu, ils s'assirent et attendirent que la cérémonie commence.

« Mes chers concitoyens, au moment où je prends mes fonctions, les États-Unis se trouvent confrontés dans le monde entier à des problèmes aussi amples que préoccupants. En Afrique du Sud, une guerre civile sans merci oppose Blancs et Noirs. Au Moyen-Orient, on s'emploie à réparer les dégâts causés par les combats de l'année dernière, mais les deux camps se préoccupent davantage de reconstituer leurs armements que de reconstruire leurs écoles, leurs hôpitaux ou leurs fermes. A la frontière entre la Chine et l'Inde d'une part, entre L'U.R.S.S. et le Pakistan d'autre part — quatre des nations les plus peuplées du globe —, couvent des foyers de guerre. L'Amérique du Sud est ballotée entre l'extrême gauche et l'extrême droite, incapables l'une comme l'autre d'améliorer les conditions de vie de leurs administrés. Deux des signataires originels de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, la France et l'Italie, sont sur le point de quitter l'O.T.A.N.

« Le président Harry S. Truman déclarait en 1949 que les États-Unis étaient prêts à aider les peuples libres à maintenir leurs institutions partout où la liberté était menacée. Certains sont peut-être tentés de dire aujourd'hui que cette attitude généreuse s'est soldée par un échec, que l'Amérique était, et est, trop faible pour assumer seule le poids du leadership mondial. Face aux multiples crises internationales, tout citoyen américain est en droit de se demander pourquoi il lui faut se préoccuper de ce qui se passe à l'autre bout de la planète, et pourquoi il doit se sentir responsable de la défense de la liberté hors du territoire national.

« Permettez-moi de citer John Donne qui, il y a trois siècles et demi, écrivait : *Aucun homme n'est une île.*

Tout homme est partie du continent. Les États-Unis s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, et le l'Arctique à l'Equateur. *Tout ce qui est humain me touche ; n'envoie donc jamais demander pour qui sonne le glas, il sonne pour toi. »*

Cette partie du discours, qui exprimait si bien son sentiment sur la question, plaisait tout particulièrement à Edward. Il s'était demandé

toutefois si l'assistance lui réserverait un accueil aussi enthousiaste que celui qu'elle avait réservé jadis aux élans rhétoriques de Florentina. Le tonnerre d'applaudissements qui crépita à ses oreilles eut tôt fait de le rassurer : le charme opérait toujours.

« Chez nous, nous mettrons sur pied un système de protection sociale que le monde libre nous enviera. Ce système permettra à tous les citoyens quels qu'ils soient de bénéficier des meilleurs conseils et des meilleurs soins. Aucun citoyen américain ne doit mourir sous prétexte qu'il n'a pas les moyens de vivre. »

Nombreux étaient les Démocrates qui avaient voté contre Florentina Kane à cause de ses idées sur la sécurité sociale. Comme le lui avait nasillé un vieux généraliste : « Il faut que les Américains apprennent à tenir debout tout seuls. — Et ceux qui sont sur le flanc, comment voulez-vous qu'ils fassent ? avait riposté Florentina. — Dieu nous garde d'avoir jamais une femme à la présidence », avait répondu le médecin. Et il avait voté républicain.

« Mais le point essentiel du programme du gouvernement concernera la loi et l'ordre, et à cet effet je compte soumettre au Congrès un projet de loi visant à rendre illégale la vente des armes à feu sans permis. »

Cette fois, les applaudissements manquèrent de spontanéité.

Rejetant la tête en arrière, Florentina conclut : « C'est pourquoi, mes chers concitoyens, il nous faut tout mettre en œuvre pour faire de la fin de ce siècle une période où les États-Unis joueront un rôle prépondérant en matière de justice comme en matière de puissance, une époque où les États-Unis déclareront la guerre à la maladie, au racisme et à la pauvreté. »

La Présidente s'assit tandis que l'assistance se levait avec un bel ensemble.

Le discours de seize minutes avait été interrompu à dix reprises par les applaudissements. Certaine maintenant d'avoir la foule de son côté, la Présidente se détourna du micro et balaya du regard les personnalités présentes dans la tribune. Lorsqu'elle eut repéré celui qu'elle cherchait — son mari en l'occurrence —, elle se dirigea vers lui, l'embrassa sur la joue et glissa son bras sous le sien avant que le chef du protocole ne les remorque loin de l'estrade.

H. Stuart Knight avait horreur que les horaires soient chamboulés,

or c'était le cas aujourd'hui. Le déjeuner allait avoir lieu avec trente minutes de retard.

Les soixante-seize invités se levèrent lorsque la Présidente entra. C'étaient les hommes et les femmes qui avaient désormais la haute main sur le parti démocrate. L'Establishment du nord qui avait décidé de lui accorder son soutien était présent, à l'exception bien sûr de ceux de ses membres qui avaient accordé leurs suffrages au sénateur Ralph Brooks.

Certains des convives étaient déjà membres de son cabinet et tous ceux qui étaient là l'avaient aidée, d'une façon ou d'une autre, à conserver la Maison-Blanche.

La Présidente n'eut guère le loisir de faire honneur au déjeuner, elle n'en avait d'ailleurs pas envie. Tout le monde se disputait le privilège de lui parler. Pourtant le menu avait été composé en fonction de ses préférences : bisque de homard et rôti de bœuf. Vint enfin la pièce montée. Orgueil légitime du chef, c'était la réplique en chocolat de la Maison-Blanche. Edward remarqua que sa femme ne touchait même pas à sa part — un morceau du Bureau ovale qu'on avait déposé sur son assiette. « Et on s'étonnera qu'elle n'ait pas besoin de faire de régime », commenta Marian Edelman, dont la nomination au poste de ministre de la Justice avait surpris bien du monde. Tout au long du repas, Marian avait entretenu Edward des droits de l'enfance. Edward s'était efforcé d'écouter, mais sans succès. Une autre fois peut-être.

Le temps que soit démolie la dernière aile de la Maison-Blanche et distribuée la dernière poignée de main, la Présidente et ses invités avaient quarante-cinq minutes de retard pour le défilé de l'Inauguration. Lorsqu'ils arrivèrent enfin au pied de la tribune dressée devant la Maison-Blanche, ce n'est pas la foule des spectateurs qui fut la plus soulagée de les voir mais bien la garde d'honneur présidentielle, au garde-à-vous depuis une bonne heure. Une fois que la Présidente eut pris place, le défilé commença et la fanfare des Marines entama *God Bless America*. Des chars correspondant à chaque État — dont certains, comme celui de l'Illinois, commémoraient des événements se rattachant aux origines polonaises de Florentina — apportaient une note de couleur et de fantaisie à ce qui était pour elle un moment grave et solennel.

Florentina était persuadée que l'Amérique était la seule nation au monde capable de confier les responsabilités suprêmes à une fille d'immigrant.

Lorsque le défilé de trois heures prit fin et que le dernier char eut disparu au bout de l'avenue, Janet Brown, la secrétaire générale de Florentina Kane, se pencha vers la Présidente et lui demanda ce qu'elle désirait faire avant le bal de l'Inauguration.

— Signer les nominations des ministres, les lettres destinées aux chefs d'État, et mettre de l'ordre sur mon bureau, répondit aussitôt la Présidente. Ça devrait suffire pour mon premier mandat.

La Présidente reprit immédiatement le chemin de la Maison-Blanche. Tandis qu'elle franchissait le portique sud, la fanfare des Marines attaqua avec vigueur *Hail to the chief*. La Présidente s'était déjà débarrassée de son manteau lorsqu'elle atteignit le Bureau ovale. Elle s'assit d'un air décidé derrière l'imposante table de chêne au plateau recouvert de cuir et laissa ses regards errer autour d'elle afin de s'assurer que chaque chose était à sa place. Derrière elle, une photo de Richard et William jouant au ballon. Devant elle, un presse-papier sur lequel était gravée une phrase de George Bernard Shaw qu'Annabel citait à tout bout de champ : « Il y a des hommes qui voient le monde tel qu'il est et s'en étonnent ; moi, je rêve du monde tel qu'il devrait être, et je me dis pourquoi pas. » A la gauche de Florentina, le fanion présidentiel, et à sa droite le drapeau des États-Unis. Entre les deux, se dressait une réplique en papier mâché du *Baron Hôtel* de Varsovie — œuvre de William quand il avait quatorze ans. Un feu pétillait dans la cheminée. Du haut de son cadre, Abraham Lincoln la fixait d'un air sévère. A travers les baies vitrées, on apercevait la vaste pelouse qui filait d'un trait jusqu'au Washington Monument. La Présidente ébaucha un sourire : enfin rentrée !

Elle tendit le bras vers une pile de documents officiels et passa en revue la liste de ses futurs ministres et conseillers : ils étaient au nombre de trente. La Présidente apposa sa signature au bas de chaque nomination. La dernière était celle de Janet Brown au poste de secrétaire générale de la Présidente. La Présidente donna à son attachée de presse l'ordre de les faire porter au Congrès sur-le-champ.

— Merci, madame la Présidente. A quoi souhaitez-vous vous attaquer maintenant ?

— « Il faut toujours commencer par le plus dur », disait Lincoln. Je vais suivre cet avis et réexaminer le projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

L'attachée de presse frissonna intérieurement : la bataille qui allait s'engager à la Chambre au cours des deux années à venir promettait

d'être aussi rude que la guerre de Sécession à laquelle Lincoln avait dû faire face. Il y avait tellement de gens qui considéraient le fait de posséder des armes comme un droit inaliénable. Elle fit des vœux pour que cette bagarre ne se termine pas de la même façon, c'est-à-dire avec une Chambre divisée.

Jeudi 3 mars
Deux ans plus tard
17 h 45

Nick Stames avait envie de rentrer. Il était sur la brèche depuis 7 heures du matin et il était déjà 17 h 45. Impossible de se rappeler s'il avait déjeuné. Norma, sa femme, avait de nouveau ronchonné : il ne rentrait jamais dîner, et quand par hasard cela lui arrivait, c'était si tard que le dîner était immangeable. Au fait, à quand remontait le dernier repas qu'il avait réussi à terminer ? Lorsqu'il partait au bureau à 6 h 30, Norma restait au lit. Une fois les enfants à l'école, la seule occupation qui lui restait était la préparation du repas du soir. A quoi bon discuter avec elle, de toute façon il était battu d'avance. S'il avait été un raté, elle n'aurait pas manqué de le lui reprocher également, et Dieu sait que ce n'était pas le cas. Il était le plus jeune agent spécial à diriger une agence du F.B.I. et ce n'était pas en se mettant les pieds sous la table tous les soirs à la même heure qu'on pouvait, à quarante et un ans, décrocher un job pareil. En outre pour Nick, son métier, c'était sa maîtresse ; il n'en avait pas d'autre. De cela au moins, sa femme ne pouvait que se féliciter.

Nick Stames était à la tête de l'agence de Washington depuis neuf ans. C'était, par la taille, la troisième d'Amérique bien qu'elle couvrît un territoire plus que modeste — Washington D.C. faisait en tout et pour tout 174 kilomètres carrés —, et elle comportait vingt-deux brigades : douze criminelles et dix chargées de la sécurité. Il était responsable du maintien de l'ordre dans la capitale du monde, que diable ! Rien d'étonnant à ce qu'il arrive en retard chez lui de temps à autre. Ce soir, cependant, c'était décidé : il allait faire un effort pour rentrer à l'heure. Quand il n'était pas débordé, il adorait sa femme. Il décrocha son téléphone et appela Grant Nanna, chef de la Criminelle.

— Grant ?

— Patron ?

— Je rentre chez moi.

— Parce que vous avez un chez-vous ?

— Ah non ! Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi.

Nick Stames raccrocha et fourragea dans sa longue chevelure brune. Il aurait été mieux en truand de cinéma qu'en agent du F.B.I., car tout en lui — yeux, cheveux, teint — était foncé, jusque et y compris le costume et les chaussures. Mais tous les agents spéciaux n'étaient-ils pas vêtus de couleurs sombres ? Au revers de son veston était épinglée une broche représentant les drapeaux américain et grec.

Quelques années auparavant, on lui avait offert de l'avancement et la possibilité de s'installer dans l'immeuble d'en face pour devenir l'un des treize assistants du Directeur du F.B.I. dont le siège était de l'autre côté de la rue. La perspective d'être enchaîné à une table de travail ne l'avait pas séduit et il n'avait pas bougé. Pourtant, en acceptant, il aurait quitté un clapier pour emménager dans un palace. L'agence de Washington occupe, en effet, les étages quatre, cinq et huit de l'ancienne poste de Pennsylvania Avenue, et les locaux ressemblent davantage à des compartiments de chemin de fer qu'à des bureaux dignes de ce nom. Si le bâtiment s'était trouvé dans le ghetto, il est probable qu'on l'aurait condamné à la démolition.

Le soleil commençant à basculer derrière les tours, le bureau de Nick, naturellement glauque, le devint plus encore. Il se leva pour donner de la lumière. « Faites la chasse au gaspillage », ordonnait l'autocollant fluorescent apposé sur l'interrupteur. De même que les allées et venues incessantes d'hommes et de femmes sobrement et sombrement vêtus aux abords de l'ancienne poste indiquaient sans ambiguïté possible que là se trouvait l'agence du F.B.I. à Washington, de même cette inscription rappelait la présence dans ces murs des grands pontes de la Fédéral Energy Administration, qui occupaient deux étages de ce ténébreux bâtiment.

Campé devant la fenêtre, Nick contempla le nouveau quartier général du F.B.I. Terminé en 1976, ce monstre hideux et massif était équipé d'ascenseurs plus spacieux que son bureau, détail qui laissait Stames indifférent. Il était à l'échelon 18 et seul le Directeur gagnait plus d'argent que lui. De toute façon, il n'avait aucune envie de moisir derrière un bureau jusqu'à ce qu'on l'expédie à la retraite, avec une paire de menottes en or. Homme de terrain, il voulait être en contact constant avec ses troupes, sentir battre le pouls du Bureau. Il avait bien l'intention de rester à l'agence de Washington et de mourir debout, et non assis. Il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Julie, je rentre à la maison.

Julie Bayers leva le nez et jeta un coup d'œil étonné à sa montre.

— Bien, monsieur, dit-elle, incroyablement.

En traversant le bureau de sa secrétaire, il lui adressa un sourire.

— Moussaka, riz pilaf, et tête-à-tête avec ma femme : pas un mot à la Mafia.

Nick avait à peine tourné le dos que son téléphone se mit à sonner. Un pas de plus et il s'engouffrait dans l'ascenseur, mais Nick était de ceux qui ne savent pas résister à une sonnerie de téléphone. Julie se leva et se dirigea vers son bureau. Comme il ne manquait jamais de le faire, Nick admira ses jambes.

— Laissez, Julie, je m'en charge.

En deux enjambées, il atteignit l'appareil et décrocha.

— Stames.

— Bonsoir, monsieur. Lieutenant Blake de la police métropolitaine.

— Toutes mes félicitations pour votre promotion, Dave. Dites-moi, il y a au moins... (Il marqua une pause.)... cinq ans que je ne vous ai pas vu, vous n'étiez encore que sergent à l'époque. Comment allez-vous ?

— Bien, monsieur, merci.

— Alors lieutenant, vous chassez le gros gibier maintenant ? Vous avez pincé un gosse de quatorze ans en train de voler un paquet de chewing-gum et vous avez besoin de mes meilleurs limiers pour faire avouer au suspect où il a planqué la marchandise ?

Blake éclata de rire.

— Ce n'est pas aussi grave que ça, monsieur Stames. J'ai un type à l'hôpital Woodrow-Wilson qui veut absolument parler au chef du F.B.I., il prétend avoir quelque chose de très important à lui dire.

— Comme je le comprends ! J'aimerais bien lui parler moi aussi. Est-ce qu'il s'agit d'un de nos informateurs, Dave ?

— Non, monsieur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Angelo Casefikis, fit Blake, épelant au fur et à mesure.

— Vous avez son signalement ?

— Non, je ne l'ai pas vu, je l'ai seulement eu au téléphone. Tout ce qu'il a bien voulu me dire, c'est que si le F.B.I. ne l'écoute pas, ça va aller encore plus mal pour l'Amérique.

— Pas possible ! Ne quittez pas, je vais voir si on a quelque chose sur lui. C'est peut-être un dingue.

Nick Stames appuya sur une touche pour obtenir le permanencier.

— Qui est à l'appareil ?

— Paul Fredericks, patron.

— Paul, allez chercher la boîte à dingues.

La boîte à dingues, comme on l'appelait gentiment à l'agence, renfermait une collection de fiches cartonnées blanches portant les noms de tous ceux qui avaient la manie d'appeler au beau milieu de la nuit pour dire que les Martiens avaient débarqué dans leur jardin ou qu'ils avaient découvert un complot orchestré par les hommes de la C.I.A. décidés à prendre le contrôle de la planète.

Muni de la précieuse boîte, l'agent spécial Fredericks revint en ligne.

— Je l'ai, patron. Votre client s'appelle comment ?

— Angelo Casefikis.

— Encore un cinglé de Grec, marmonna Fredericks. Avec les étrangers, il faut s'attendre à tout.

— Les Grecs ne sont pas des étrangers, fit sèchement Stames.

Stames, qui s'appelait en réalité Stamatakis, n'avait jamais pardonné à son père — paix à son âme ! — d'avoir mutilé pour l'angliciser ce superbe patronyme hellénique.

— Excusez-moi, monsieur. Je n'ai rien de ce genre, pas plus dans le fichier des cinglés que dans celui des informateurs. Il a demandé à parler à l'un de nos agents en particulier ?

— Non, il voulait le chef du F.B.I.

— Comme tout le monde, non ? Ça, c'est original !

— Je vous préviens, Paul, encore une vanne comme celle-là, et je vous laisse moisir à la permanence.

Tous les agents étaient tenus d'assurer la permanence une semaine par an, répondant à longueur de nuit aux appels des toqués de tout poil, repoussant les Martiens, déjouant les ignobles complots de la C.I.A. et s'efforçant avant tout de ne jamais mettre le F.B.I. dans le pétrin. Tous redoutaient également cette épreuve. Paul Fredericks s'empressa de raccrocher. Deux semaines de ce régime et on était bon pour inscrire son nom sur une des petites fiches blanches.

— Quelle impression vous a-t-il faite au bout du fil ? dit Stames à Blake, tout en pêchant une cigarette dans le tiroir de gauche de son bureau.

— Il avait l'air hors de lui et pas très cohérent. J'ai dépêché un de mes gars à son chevet, mais tout ce qu'il a réussi à en tirer, c'est que l'Amérique devait écouter ce qu'il avait à dire. Il semblait avoir une trouille bleue. Il a été blessé par balle à la jambe et il risque d'y avoir des complications, car ça s'est infecté. Il a attendu quelques jours avant de se décider à aller à l'hôpital.

— Dans quelles circonstances a-t-il été blessé ?

— Je l'ignore. On essaie de dénicher des témoins, mais on a fait chou blanc jusqu'à maintenant, et Casefikis refuse de desserrer les dents.

— Alors comme ça, il lui faut le F.B.I. ? Ce qu'il y a de mieux, hein ? dit Stames.

La remarque avait à peine franchi ses lèvres qu'il la regrettait déjà. Trop tard pour réparer, il laissa courir.

— Merci, lieutenant. Je vais mettre un de mes hommes sur le coup immédiatement, je vous appellerai demain matin pour vous tenir au courant.

Stames reposa le combiné sur son support. Six heures déjà. Qu'est-ce qui lui avait pris de faire demi-tour ? Maudit téléphone. Grant Nanna aurait réglé le problème tout aussi bien que lui et sans faire de

réflexion idiote. Les relations entre le F.B.I. et la police métropolitaine étaient suffisamment tendues comme ça sans qu'il en rajoute. Nick décrocha l'interphone et appela le chef de la Criminelle.

— Grant ?

— Je croyais que vous rentriez chez vous.

— Vous voulez venir un instant, je vous prie ?

— J'arrive, patron.

Grant Nanna déboula quelques secondes plus tard, son sempiternel cigare au bec, sa veste sur le dos. Il ne l'enfilait que quand il allait chez Nick.

La carrière de Nanna aurait fait un bon sujet de roman. Né à El Campo, au Texas, il avait fait une licence de lettres à Baylor. Après quoi, il avait passé une licence de droit. Alors que, jeune agent, il avait été affecté à l'agence de Pittsburgh, Nanna y avait rencontré sa future femme, Betty, sténo au F.B.I. Ils avaient eu quatre fils, qui tous avaient fait leurs études à l'Institut polytechnique de Virginie : deux d'entre eux étaient devenus ingénieurs, un troisième médecin et le dernier dentiste. Nanna avait trente ans de maison, douze de plus que Nick, qui avait débuté sous ses ordres. Responsable de la Criminelle, Nanna n'était pas aigri par la réussite de son cadet qu'il respectait énormément et appelait par son prénom quand ils étaient en petit comité.

— Que se passe-t-il, patron ? s'enquit Nanna en s'encadrant dans la porte.

Stames leva le nez. Avec son mètre soixante-quinze, sa corpulence, ses cinquante-cinq ans et son éternel cigare, le chef de la Criminelle était loin de répondre aux critères maison en matière de poids. Un homme de la taille de Grant Nanna ne devait pas, en effet, dépasser les 73 kilos. Nanna se sentait toujours dans ses petits souliers quand arrivait le moment de passer sur la bascule — les agents du F.B.I. y passaient tous les trimestres. Plus d'une fois on l'avait obligé à se débarrasser de ses kilos superflus, particulièrement à l'époque où Hoover dirigeait le F.B.I., et où la minceur était de mise.

Pas de quoi en faire un drame, songea Stames. Avec ses compétences et son expérience, Grant valait à lui tout seul une bonne douzaine de ces jeunes agents athlétiques et élancés qui hantaient les

couloirs de l'agence. Une fois de plus, il se dit qu'il aborderait les problèmes de poids de Nanna un autre jour.

Nick raconta à Grant l'histoire du mystérieux Grec hospitalisé à Woodrow-Wilson, telle que le lieutenant Blake la lui avait rapportée.

— Envoyez deux hommes là-bas. Qui est de service ce soir ?

— Aspirine. Mais si vous croyez que votre blessé puisse être un informateur, patron, il est hors de question que je lui envoie Aspirine.

Aspirine était le surnom du doyen de l'agence. Formé à l'école de Hoover, il respectait le règlement à la lettre, ce qui donnait des migraines à tout le monde. Il devait prendre sa retraite à la fin de l'année et ses collègues, qu'il avait pourtant le don d'exaspérer, commençaient néanmoins à penser à lui avec un brin de nostalgie.

— En effet. Envoyez plutôt deux jeunes.

— Pourquoi pas Calvert et Andrews ?

— D'accord, opina Stames. Si vous leur expliquez le topo tout de suite, j'ai encore une chance d'arriver à temps pour dîner. Appelez-moi à mon domicile en cas de besoin.

Grant Nanna sortit, et Nick décocha à sa séduisante secrétaire un second sourire d'adieu légèrement appuyé. Julie leva la tête et eut un sourire nonchalant.

« Travailler pour un agent du F.B.I., d'accord, mais en épouser un, jamais », confia-t-elle à la petite glace enfermée dans son tiroir.

Grant Nanna regagna son bureau et décrocha le téléphone.

— Envoyez-moi Calvert et Andrews.

— Bien, monsieur.

Un coup énergique fut frappé à la porte. Deux agents spéciaux entrèrent. Barry Calvert était ce qu'il est convenu d'appeler grand. Pieds nus, il devait mesurer près de deux mètres, encore que rares devaient être ceux qui l'avaient vu dans cette tenue. Agé de trente-deux ans, c'était de l'avis général l'un des éléments les plus ambitieux de la Criminelle. Il portait une veste vert bouteille, un pantalon informe de couleur foncée et des gros souliers à bout rond en cuir noir. Ses

cheveux châains, coupés court, étaient séparés par une stricte raie à droite. Seule note d'anticonformisme dans sa tenue, ses lunettes style aviateur. Il était toujours à l'agence bien après 17 h 30, heure officielle de fermeture des bureaux, pas seulement parce qu'il avait hâte de gravir les échelons, mais parce qu'il adorait son boulot. C'était tout ce qu'il adorait, d'ailleurs, pour autant que ses collègues pussent en juger. Originaire du Middle West, Calvert était entré au F.B.I. après avoir passé une licence de sociologie à l'université d'Indiana, et suivi à Quantico le cours de quinze semaines dispensé par l'école de police du F.B.I. C'était à tous points de vue l'archétype de l'agent spécial.

Par comparaison, Mark Andrews était une des recrues les plus bizarres du F.B.I. Après des études d'histoire à Yale, il était entré à la faculté de droit de cette même université. A sa sortie, il avait décidé de mener pendant quelques années la vie d'un homme d'action avant de rejoindre un cabinet d'avocats, partant du principe que connaître les criminels et la police de l'intérieur lui servirait sûrement plus tard. Il se garda bien de préciser ses motivations lorsqu'il remplit son dossier de candidature — quand on entrait au Bureau, c'était pour y rester, pas pour y faire des expériences. C'était si vrai que Hoover interdisait aux agents qui quittaient le service d'y remettre jamais les pieds. Avec son mètre quatre-vingt-deux, Mark Andrews semblait petit à côté de Calvert. Il avait une physionomie ouverte, des yeux bleus, des cheveux blonds qui bouclaient sur le col de sa chemise. A vingt-huit ans, c'était l'un des plus jeunes agents du département. Toujours élégant, il frisait parfois l'excentricité. Nick Stames, qui l'avait un jour surpris en veste de sport écarlate et pantalon feuille-morte, lui avait demandé de retourner chez lui passer une tenue moins voyante. Grâce à son charme, Mark arrivait à s'épargner bien des ennuis au sein de la Criminelle ; sa ténacité compensait largement ses manières un peu snob d'ancien élève de Yale. Il avait de l'assurance mais ne se comportait pas en arriviste soucieux de son avancement. Il n'avait, bien entendu, soufflé mot à personne de ses projets d'avenir.

Grant Nanna leur raconta l'histoire de l'homme terrorisé qui les attendait à Woodrow-Wilson.

— C'est un Noir ? s'enquit Calvert.

— Non, un Grec.

Calvert ne dissimula pas son étonnement. Quatre-vingts pour cent des habitants de Washington étaient des Noirs, et quatre-vingt-dix-huit pour cent des individus arrêtés pour un délit ou un autre étaient des Noirs. L'une des raisons pour lesquelles le scandaleux cambriolage de

Watergate avait paru suspect, dès le début, à ceux qui connaissaient tant soit peu Washington, était le fait qu'aucun Noir n'était impliqué, bien qu'aucun agent n'en ait convenu.

— Vous croyez que c'est dans vos cordes, Barry ?

— Bien sûr. Vous voulez un rapport sur votre bureau demain matin ?

— Non, le patron veut que vous le contactiez à son domicile au cas où cette affaire sortirait de l'ordinaire. Sinon faites-moi votre rapport ce soir.

Le téléphone de Nanna sonna.

— Mr Stames vous appelle de sa voiture, monsieur, dit Polly, la standardiste de nuit.

— Il ne dételle donc jamais ? souffla Grant, la main plaquée sur le micro. Salut, patron.

— Grant, est-ce que je vous ai dit que le Grec avait reçu une balle dans la jambe et que la blessure s'était infectée ?

— Oui, patron.

— Vous voulez me rendre un service ? Appelez le père Gregory à l'église Saint-Constantin Sainte-Hélène — c'est ma paroisse —, et demandez-lui de faire un saut à l'hôpital.

— A vos ordres, patron.

— Et rentrez chez vous, Grant. Aspirine gardera la boutique.

— J'étais sur le point de partir, patron.

On raccrocha.

— Au travail, vous deux.

Les deux agents spéciaux enfilèrent le couloir crasseux et s'engouffrèrent dans l'ascenseur. L'appareil, comme d'habitude, donnait l'impression de ne pouvoir démarrer qu'à la manivelle. Une fois arrivés dans Pennsylvania Avenue, ils prirent une voiture de service.

Mark descendit l'avenue au volant de la Ford bleu marine, passa

devant les archives nationales et la Galerie Mellon. Il fit le tour des jardins du Capitole et prit Independence Avenue pour gagner la partie sud-est de Washington. Tandis qu'ils attendaient que le feu passe au vert à la Première Rue, près de la bibliothèque du Congrès, Barry fronça les sourcils — aux heures de pointe, la circulation était dense — et consulta sa montre.

— Pourquoi n'ont-ils pas mis Aspirine sur cette affaire ?

— Qui songerait à envoyer Aspirine dans un hôpital ? rétorqua Mark.

Mark sourit. Les deux hommes avaient tout de suite sympathisé lorsqu'ils s'étaient rencontrés à l'école du F.B.I. à Quantico. Le premier jour, tous les stagiaires recevaient un télégramme confirmant leur engagement. Chacun des nouveaux agents devait vérifier l'authenticité des télégrammes reçus par son voisin de droite et son voisin de gauche. Le but de la manœuvre était de mettre l'accent sur la nécessité d'être prudent. Mark avait parcouru le télégramme de Barry et le lui avait rendu avec un vaste sourire.

— Si le règlement autorise F.B.I. à engager King Kong, pour moi vous êtes OK.

— Qui vous dit que vous n'aurez pas besoin de King Kong un jour ou l'autre, Mr Andrews, avait rétorqué Calvert après avoir épluché le télégramme de Mark.

Le feu passa au vert, mais, devant eux, une voiture qui était dans la file du milieu et voulait tourner à gauche créa un embouteillage. Les deux hommes durent ronger leur frein.

— Qu'est-ce que ce type peut bien avoir à nous raconter ?

— J'espère qu'il a des tuyaux sur cette histoire de braquage de banque, répondit Barry. Depuis trois semaines que je suis sur cette affaire, je n'ai toujours pas le moindre renseignement. Stames commence à s'impatienter.

— Avec une balle dans la jambe ? Non. Je te fiche mon billet que c'est encore un dingue. Sa bonne femme lui a tiré dessus parce qu'il n'est pas rentré assez tôt pour avaler ses feuilles de vigne farcies.

— Il n'y a qu'à un compatriote que le patron enverrait un prêtre. On pourrait griller en enfer, toi et moi, il ne lèverait pas le petit doigt.

Ils éclatèrent de rire. Ils savaient pertinemment que s'ils se retrouvaient dans le pétrin, Nick Stames remuerait ciel et terre pour les en sortir. Plus la voiture filait le long d'Independence Avenue et s'enfonçait dans le sud-est de Washington, plus la circulation devenait fluide. Quelques minutes plus tard, ils longeaient l'Arsenal à la hauteur de la Dix-Neuvième et arrivèrent à l'hôpital Woodrow-Wilson. Ils se garèrent dans le parking réservé aux visiteurs et Calvert vérifia que les portières étaient bien fermées. Rien n'est plus embarrassant pour un agent que de se faire voler sa voiture et de recevoir ensuite un coup de fil de la police métropolitaine, vous demandant de bien vouloir venir la récupérer. Sans compter que c'était le plus sûr moyen de se faire coller de permanence un mois d'affilée.

L'entrée de l'établissement était sale, les couloirs gris et sinistres. La fille de garde à la réception leur dit que Casefikis était au quatrième étage, chambre 4308. L'absence de toute mesure de sécurité laissa les deux agents pantois. On ne leur demanda même pas de montrer leurs papiers, et on les laissa libres d'aller et venir dans le bâtiment comme s'ils avaient été deux internes de la maison. Bref, personne ne fit attention à eux. Mais peut-être faisaient-ils une fixation sur ces questions de sécurité du fait de leur métier.

L'ascenseur les emporta avec une mauvaise volonté évidente vers le quatrième étage. Dans la cabine, un homme cramponné à ses béquilles et une femme assise dans un fauteuil roulant jacassaient comme s'ils avaient la nuit devant eux, sans se soucier de la lenteur de l'appareil. Lorsqu'ils parvinrent au quatrième, Calvert se dirigea vers l'infirmière et demanda à parler au médecin de garde.

— Je crois que le Dr Dexter est parti, mais je vais m'en assurer, dit l'infirmière qui s'éloigna d'un pas vif.

Ce n'était pas tous les jours qu'elle recevait la visite de deux policiers du F.B.I., et le petit aux yeux bleus était drôlement séduisant. L'infirmière revint accompagnée du médecin. Le Dr Dexter surprit Calvert et Andrews. Ils se présentèrent. Ça doit tenir à ses jambes, se dit Mark. La dernière fois qu'il avait vu des jambes comme celles-là, ç'avait été à la cinémathèque à Yale lorsqu'ils avaient repassé *Le Lauréat* avec Anne Bancroft. C'était la première fois qu'il avait vraiment regardé des jambes de femme, il n'avait plus cessé depuis.

« Elizabeth Dexter », le nom du médecin était imprimé en noir sur un petit rectangle de plastique rouge qui ornait la blouse blanche amidonnée. Mark vit qu'elle portait un chemisier de soie écarlate et une élégante jupe de crêpe noir qui lui arrivait au genou. Le Dr Dexter

était de taille moyenne et mince au point de paraître fragile. Elle n'était pas maquillée, ou si elle l'était, cela ne se voyait pas ; il faut dire qu'avec son teint irréprochable et ses yeux bruns, elle pouvait fort bien se passer de maquillage. Mark se dit qu'après tout ils n'avaient pas fait le voyage pour rien. Barry, qui n'avait prêté aucune attention à la ravissante jeune femme, demanda à voir le dossier de Casefikis. Mark s'empressa de trouver une entrée en matière.

— Seriez-vous parente avec le sénateur Dexter ? lâcha-t-il en appuyant légèrement sur le mot sénateur.

— C'est mon père, répondit-elle d'un ton ennuyé. Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'on lui posait la question.

— J'ai assisté à ses conférences pendant ma dernière année de droit à Yale, poursuivit Mark.

Il se rendait bien compte qu'il faisait le m'as-tu-vu mais le temps pressait : Calvert n'en aurait pas pour huit jours à parcourir le dossier.

— Vous étiez à Yale, vous aussi ? Quand en êtes-vous sorti ?

— Il y a trois ans, répondit Mark.

— On s'est peut-être croisés. J'ai terminé l'an dernier.

— Si je vous avais rencontrée, docteur Dexter, je ne vous aurais pas oubliée.

— Quand les intellectuels BCBG que vous êtes auront fini de se raconter leur vie, interrompit Barry Calvert, le péquenot que je suis pourra peut-être faire son boulot.

Directeur, se dit Mark. Barry finira Directeur, ça ne fait pas un pli.

— Que savez-vous au sujet de cet homme, docteur Dexter ? s'enquit Calvert.

— Peu de chose, fit-elle en reprenant le dossier de Casefikis. Il s'est présenté ici de son plein gré pour faire soigner sa blessure, une blessure par balle qui s'était infectée. Il aurait dû venir nous voir beaucoup plus tôt. J'ai extrait la balle ce matin. Comme vous le savez, monsieur Calvert, nous sommes tenus de prévenir immédiatement la police quand un patient présente une blessure de ce type, nous avons donc téléphoné à vos hommes de la police métropolitaine.

— Ce ne sont pas « nos » hommes, corrigea Mark.

— Excusez-moi, fit Elizabeth Dexter d'un ton un tantinet guindé. Pour un médecin, un policier est un policier.

— Et pour un policier, un médecin est un médecin. N'empêche que vous avez des spécialités, vous aussi — orthopédie, gynécologie, neurologie —, n'est-ce pas ? Vous n'allez quand même pas me dire que je ressemble à un de ces pieds-plats de la police métropolitaine ?

Elizabeth Dexter, qui n'était pas femme à se laisser extorquer des compliments, ouvrit la chemise.

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il est d'origine grecque et s'appelle Angelo Casefikis. Il n'a jamais été admis dans cet établissement auparavant. Il nous a dit avoir trente-huit ans... Vous le voyez, c'est maigre.

— On a l'habitude ! Merci, docteur Dexter, dit Calvert. Pouvons-nous le voir ?

— Bien sûr, suivez-moi, je vous prie.

Elizabeth Dexter fit demi-tour et enfila le couloir. Les deux hommes lui emboîtèrent le pas, Barry cherchant la chambre 4308, et Mark louchant sur ses jambes. Arrivés devant la porte, ils jetèrent un coup d'œil par la lucarne vitrée. Il y avait deux hommes dans la pièce, Angelo Casefikis, et un Noir à la mine joviale qui regardait la télévision d'où ne sortait aucun son. Calvert se tourna vers le Dr Dexter.

— Serait-il possible de le voir seul, docteur Dexter ?

— Pourquoi ?

— Nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'il veut nous raconter, il n'a peut-être pas envie qu'on surprenne ses révélations.

— De ce côté-là, vous pouvez être tranquilles, fit le Dr Dexter en riant. Benjamin Reynolds, mon facteur préféré, qui occupe le lit voisin, est sourd comme un pot. Nous devons l'opérer la semaine prochaine mais, d'ici là, je peux vous assurer qu'il n'entendrait même pas la trompette de Gabriel le jour du Jugement dernier, alors un secret d'état...

Pour la première fois, Calvert sourit.

— Ça ferait un sacré témoin.

Le médecin fit entrer Calvert et Andrews dans la pièce et s'éclipsa. A bientôt, ma jolie, se dit Mark. Calvert enveloppa Benjamin Reynolds d'un regard soupçonneux, mais le facteur noir lui fit un grand sourire et continua de regarder son jeu télévisé. Barry, qui pensait à tout, n'en vint pas moins se poster à côté du lit de façon à lui masquer Casefikis, au cas où le Noir saurait lire sur les lèvres.

— Monsieur Casefikis ?

— Oui.

Casefikis était un homme de corpulence moyenne au teint terreux, il avait un nez proéminent, des sourcils en broussaille, et l'air perpétuellement inquiet. Son épaisse tignasse brune était tout emmêlée. Ses mains aux veines saillantes avaient l'air énormes sur le drap blanc. Une barbe de plusieurs jours noircissait son visage. Sa jambe blessée, fortement bandée, reposait sur le couvre-pied. Ses yeux naviguaient nerveusement de l'un à l'autre des deux visiteurs.

— Je suis l'agent spécial Calvert et voici l'agent spécial Andrews. Nous sommes du F.B.I. Il paraît que vous avez demandé à nous voir.

Les deux hommes sortirent leurs papiers de la poche intérieure droite de leur manteau et, les tenant de la main gauche, les mirent sous le nez de Casefikis. Cette manœuvre apparemment anodine — dont le but était de permettre aux agents de se servir le cas échéant de leur « bonne main » pour tirer — était enseignée avec soin aux nouvelles recrues du F.B.I.

Casefikis examina les papiers d'un air perplexe, ne sachant visiblement pas ce qu'il devait chercher. Pour que la carte soit authentique, il fallait que la signature du porteur morde sur le sceau du ministère de la Justice. Il regarda le numéro de la carte de Mark, 3302, puis celui de son badge, 1721, sans prononcer un mot. Sans doute se demandait-il par où commencer, ou s'il devait changer d'avis et ne rien dire. Les yeux rivés sur Mark, le plus réceptif des deux hommes, il commença son récit.

— Moi jamais avoir problèmes avec police avant, dit-il.

Aucun des deux agents ne broncha.

— Mais moi être dans pétrin maintenant, et avoir besoin d'aide.

— Pourquoi avez-vous besoin de notre aide ? intervint Calvert.

— Je suis immigrant clandestin, ma femme aussi. Nous Grecs, nous arrivés à Baltimore sur bateau, deux ans qu'on travaille ici. Au pays, nous avoir plus rien.

San débit était haché.

— J'ai informations pour vous si nous pas expulsés.

— Nous ne pouvons pas..., commença Mark.

Calvert l'arrêta d'un geste.

— S'il s'agit de renseignements importants nous permettant de résoudre une affaire criminelle, nous exposerons votre cas aux services de l'Immigration. C'est tout ce que nous pouvons vous promettre.

Mark réfléchit. Il y avait six millions d'immigrants en situation irrégulière aux États-Unis, deux clandestins de plus ne feraient pas couler le navire.

— J'avais besoin travail, j'avais besoin argent, vous comprenez ? fit Casefikis, l'air d'une bête aux abois.

Les deux policiers ne comprenaient que trop bien : ils étaient confrontés au même problème dix fois par semaine.

— Quand moi offert job serveur dans restaurant, ma femme très contente. Deuxième semaine, on donne à moi travail spécial : servir déjeuner dans hôtel pour homme important. Seul problème, homme veut garçon parlant pas anglais. Mon anglais très mauvais alors le patron me dit d'y aller, de la fermer, parler seulement grec. Pour vingt dollars je dis oui. On monte arrière fourgonnette et on va à l'hôtel, je crois à Georgetown. Quand on arrive, moi expédié cuisine au sous-sol avec personnel. Je m'habille et commence à emporter nourriture à salle à manger privée. Là cinq-six hommes. J'entends homme important dire je pas parler anglais.

Ils continuent parler. J'écoute pas. Au café, quand commencer à parler de la Présidente Kane — j'aime Kane —, j'écoute. Et j'entends : « Il faut la descendre. » Autre homme dire : « Le mieux serait de le faire le 10 mars, et de la manière prévue. » J'entends après : « Je suis d'accord avec le sénateur, débarrassons-nous de cette garce. »

Quelqu'un me fixe, alors je quitte la pièce. Quand moi en bas faire vaisselle, un homme entre et crie : « Hé, toi prends ça. » Je me retourne les bras en l'air. Tout d'un coup, il se dirige vers moi. Je cours vers la porte, descends la rue. Il tire sur moi, je sens douleur dans jambe mais j'arrive à me sauver parce que lui plus vieux, gros et plus lent que moi. J'entends lui crier mais je sais lui pas pouvoir me rattraper. Moi avoir frousse. Je rentre chez moi à toute vitesse, femme et moi déménager la nuit et cacher hors de ville chez ami de Grèce. J'espère que tout va aller bien, mais au bout quelques jours jambe pas bien. Alors Ariana m'envoie hôpital et me dit vous appeler parce que mon copain dit si eux me trouvent, moi mort.

Il s'arrêta, respira très fort, son visage noir de barbe luisant de sueur, et jeta un regard implorant aux deux hommes.

— Votre nom ? dit Calvert, l'air à peu près aussi ému que s'il dressait une contravention.

— Angelo Mexis Casefikis. Calvert le lui fit épeler en entier.

— Où habitez-vous ?

— Maintenant dans Blue Ridge Manor Apartments, 11501 Elkin Street, à Wheaton. Maison mon ami, lui homme bien, s'il vous plaît pas faire ennuis.

— Quand cet incident s'est-il produit ?

— Jeudi dernier, répondit aussitôt Casefikis.

— Le 24 février ? fit Calvert après avoir vérifié la date.

— Jeudi dernier, reprit le Grec avec un haussement d'épaules.

— Où se trouve le restaurant où vous travaillez ?

— Quelques rues de chez moi. Le *Golden Duck*.

Calvert continua de prendre des notes.

— Et l'hôtel où on vous a emmené ?

— Je sais pas, dans Georgetown. Peut-être je peux emmener vous là-bas quand je sors hôpital.

— Et maintenant, monsieur Casefikis, faites très attention. Y avait-

il quelqu'un d'autre dans la pièce qui aurait été susceptible d'avoir surpris la conversation ?

— Non, monsieur. Moi seul pour servir.

— Avez-vous confié à qui que ce soit les paroles que vous avez surprises ? A votre femme ? A l'ami qui vous héberge ? A qui que ce soit ?

— Non, monsieur. A vous seulement. Pas dit à ma femme. Pas dit à personne, trop peur.

Calvert poursuivit l'interrogatoire, demandant le signalement des personnes présentes dans la pièce, obligeant le Grec à tout lui répéter pour voir si son histoire restait identique. Mark observait la scène en silence.

— Parfait, monsieur Casefikis, ce sera tout pour ce soir. Nous reviendrons demain matin vous faire signer une déposition.

— Mais ils vont me tuer. Ils vont me tuer.

— Soyez sans inquiétude, monsieur Casefikis. Nous allons demander à un policier de monter la garde devant votre chambre ; personne ne va vous tuer.

Casefikis baissa les yeux, pas rassuré pour autant.

— A demain matin, dit Calvert en refermant son bloc. Essayez de vous reposer. Bonne nuit, monsieur Casefikis.

Calvert jeta un coup d'oeil en direction de Benjamin, qui regardait toujours béatement son jeu télévisé. Le Noir leur fit un petit signe de la main et sourit, exhibant généreusement ses trois dents, dont deux étaient cariées et la troisième en or.

— Je ne crois pas un mot de cette histoire, lâcha Barry dès qu'ils furent dans le couloir. Avec son anglais, il aura tout compris de travers. Je suis sûr qu'au fond il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Des gens qui traitent la Présidente de tous les noms, ce n'est pas ce qui manque. Mon père fait partie du lot, mais de là à la tuer...

— Peut-être, mais comment expliques-tu sa blessure à la jambe ? Il ne l'a pas inventée, fit Mark.

— Oui, convint Barry. C'est la seule chose qui me tracasse. Si ça se trouve ça cache quelque chose, mais quelque chose de tout à fait différent. Je vais mettre le patron au courant pour plus de sûreté.

Calvert se dirigea vers le taxiphone jouxtant l'ascenseur, deux pièces de 25 cents à la main. Tous les agents ont l'habitude de se trimbaler avec de la monnaie plein leurs poches ; les membres du F.B.I. ne jouissent pas d'un traitement de faveur en ce qui concerne les communications téléphoniques.

— Eh bien, est-ce qu'il s'apprêtait à dévaliser Fort Knox ?

Mark, qui s'attendait à demi à voir revenir Elizabeth Dexter, sursauta pourtant en entendant sa voix. Manifestement, elle rentrait chez elle : elle avait troqué sa blouse blanche contre une veste rouge.

— Pas vraiment, répondit Mark. Il faudra qu'on revienne demain matin pour faire le point, lui faire signer une déposition et prendre ses empreintes, après quoi, on n'aura plus qu'à récupérer l'or.

— Parfait, dit-elle. Le Dr Delgado est de service demain. (Elle eut un charmant sourire.) Je suis sûre qu'elle vous plaira.

— Cet hôpital n'est-il hanté que par de ravissantes femmes médecins ? dit Mark. Vous connaissez un moyen d'y passer la nuit ?

— Eh bien, la grippe est à la mode ce mois-ci. Même la Présidente Kane l'a eue.

A l'énoncé du nom de la présidente, Calvert tourna vivement la tête dans leur direction. Elizabeth Dexter jeta un coup d'oeil à sa montre.

— Je viens d'effectuer deux heures supplémentaires non payées. Si vous n'avez plus de questions à me poser, monsieur Andrews, je crois que je vais rentrer.

Elle sourit, fit demi-tour et s'éloigna, ses talons martelant résolument le carrelage.

— Une dernière question, docteur Dexter, dit Mark.

S'élançant derrière elle, il tourna le coin du couloir pour se mettre hors de portée des yeux désapprobateurs et des oreilles de Barry Calvert.

— Que diriez-vous si je vous invitais à dîner ce soir ?

— Ce que je dirais ? fit-elle, l'air taquin. Voyons voir, je crois que j'accepterais. Sans empressement excessif, mais j'accepterais. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de découvrir à quoi ressemble un agent secret.

— Autant vous prévenir tout de suite : ils mordent, souffla Mark. (Ils se sourirent.) Bon, il est 19 h 15. Si vous êtes décidée à tenter le coup, je tâcherai de passer vous prendre vers 20 h 30.

Elizabeth griffonna son adresse et son numéro de téléphone sur l'agenda de Mark.

— Vous êtes gauchère, Liz ?

Elle leva le nez et le foudroya du regard.

— Seuls mes amants m'appellent Liz, dit-elle en tournant les talons.

— Calvert à l'appareil, patron. Impossible de me faire une idée sur ce type, je n'arrive pas à savoir s'il est taré ou quoi. C'est pourquoi j'ai préféré vous appeler.

— Allez-y, Barry, je vous écoute.

— Ça peut être sérieux comme ça peut être un canular. Ce n'est peut-être qu'un voleur à la petite semaine qui essaie de se donner de l'importance. Pas moyen d'en être sûr. D'un autre côté, si ce qu'il dit est vrai, j'ai pensé qu'il valait mieux vous mettre au courant tout de suite.

Barry rapporta l'essentiel de sa conversation avec le Grec sans faire mention du sénateur, et en insistant bien sur le fait qu'il y avait un autre élément dont il refusait de parler au téléphone.

— Ma parole, vous voulez briser mon ménage ? Il faut que je retourne au bureau, si je comprends bien, dit Nick Stames en évitant le regard excédé de sa femme. Bon, d'accord. Dieu merci, j'ai quand même réussi à avaler deux ou trois bouchées de moussaka. Rendez-vous dans trente minutes, Barry.

— Très bien, patron.

Calvert appela aussitôt après la police métropolitaine. Encore deux pièces de 25 cents, il lui en restait seize ; il se disait souvent que le moyen le plus rapide de reconnaître un agent du F.B.I. consisterait à lui faire retourner ses poches. Si l'on trouvait sur lui vingt pièces de 25 cents, c'est que c'était un authentique membre du Bureau.

— Le lieutenant Blake est de permanence. Je vous le passe immédiatement.

— Lieutenant Blake à l'appareil.

— Agent spécial Calvert. Nous avons vu votre Grec et nous aimerions que vous fassiez garder sa chambre. Il semble terrorisé par je ne sais quoi et nous ne voulons pas courir de risques inutiles.

— Ce n'est pas mon Grec, bon sang, rétorqua Blake. Pourquoi ne le gardez-vous pas vous-mêmes ?

— Nous n'avons personne sous la main pour le moment. Tous nos hommes sont sur la brèche, lieutenant.

— Parce que vous croyez que je dispose d'effectifs pléthoriques ? Je ne dirige pas l'hôtel Shoreham, que diable ! Bon, ça va, je vais me débrouiller. Mais je vous préviens, ils ne seront pas là-bas avant deux heures.

— Parfait. Merci pour votre aide, lieutenant.

Barry reposa le combiné sur son support.

Mark Andrews et Barry Calvert attendirent l'ascenseur, qui mit autant de bonne volonté à les emmener au rez-de-chaussée qu'il en avait mis à les hisser au quatrième étage. Ils n'échangèrent pas un mot avant d'avoir regagné la Ford bleu marine.

— Stames va repasser au bureau pour entendre l'histoire, dit Calvert. Ça m'étonnerait que ça aille plus loin, mais il vaut mieux qu'il soit au courant. Après ça, on pourra peut-être décrocher.

Mark jeta un coup d'oeil à sa montre : une heure et quarante-cinq minutes supplémentaires, le maximum qu'un agent était autorisé à faire en une journée.

— J'espère bien, dit Mark. J'ai un rendez-vous.

— Avec quelqu'un que je connais ?

— La belle Elizabeth Dexter.

Barry eut un haussement de sourcils.

— Arrange-toi pour que ça ne revienne pas aux oreilles du patron. S'il savait que tu dragues pendant les heures de service, il t'enverrait passer quelque temps dans les mines de sel de Butte, Montana.

— J'ignorais qu'il y avait des mines de sel à Butte, Montana.

— Seuls les agents qui foutent la merde connaissent l'existence des mines de sel de Butte.

Mark prit le volant et Barry rédigea son rapport tandis qu'ils regagnaient le centre de Washington. Il était 19 h 40 lorsqu'ils atteignirent l'ancienne poste et le parking était quasiment désert. A cette heure, la plupart des gens civilisés étaient chez eux, occupés à faire des choses civilisées, comme manger de la moussaka, par exemple. La voiture de Stames était déjà là. Quelle poisse ! Ils prirent l'ascenseur jusqu'au cinquième et traversèrent le secrétariat de Stames. Sans Julie, la pièce avait l'air vide et sinistre. Calvert frappa tout doucement à la porte et les deux agents entrèrent. Stames leva le nez. Il avait déjà trouvé une foule de choses à faire. A croire qu'il avait oublié qu'il était revenu spécialement pour les voir.

— Allez-y, Barry, déballez-moi votre histoire. Prenez votre temps et n'omettez aucun détail.

Calvert entreprit de relater avec une scrupuleuse exactitude ce qui était arrivé, entre le moment où ils étaient arrivés à l'hôpital et celui où il avait demandé à la police métropolitaine de mettre un garde devant la chambre du Grec pour assurer sa protection. Mark fut sidéré par la fidélité du compte rendu de Barry : aucune trace d'exagération ou de subjectivité dans son récit. Stames resta quelques instants la tête baissée avant de se tourner vers Mark.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Pas spécialement, monsieur. Tout ça faisait un peu mélo. Il ne m'a pas donné l'impression d'être un menteur, mais une chose est sûre il avait l'air d'avoir une sacrée truille. Par ailleurs, il n'y a aucune trace de lui dans nos fichiers. J'ai demandé par radio au responsable de vérifier : pas de Casefikis.

Nick décrocha le téléphone et demanda le Siège du F.B.I.

— Donnez-moi le Centre National Informatique de Renseignements, Polly.

On le lui passa tout de suite. Il eut une jeune femme au bout du fil.

— Stames, de l'agence de Washington. Pouvez-vous interroger l'ordinateur et me dire si vous avez quelque chose sur un certain Angelo Casefikis. (Il prit le rapport que Calvert avait posé devant lui et se mit à lire.) Trente-huit ans ; blanc, d'origine grecque ; taille : 1 m 75 ; poids : 75 kilos environ ; cheveux châtain foncé ; yeux marron ; signes particuliers : néant ; pas de papiers d'identité. Il attendit en silence.

— Si son histoire est vraie, dit Mark, on devrait faire chou blanc.

— « Si », souligna Calvert.

Stames continua d'attendre. La jeune femme revint bientôt en ligne.

— Nous n'avons rien sur un Angelo Casefikis. Nous n'avons même pas de Casefikis. Ce que j'ai de mieux à vous offrir, c'est un Casegikis, né en 1901. Désolée, monsieur Stames.

— Merci beaucoup, fit Stames en raccrochant. Parfait, les enfants, accordons à Casefikis le bénéfice du doute pour le moment. Supposons qu'il dit la vérité et que nous menons une enquête sérieuse. Comme il ne figure nulle part dans nos fichiers, le mieux est de croire son histoire jusqu'à preuve du contraire ; peut-être a-t-il mis le doigt sur quelque chose et si c'est le cas, ça n'est plus de mon ressort. Je veux que vous retourniez à l'hôpital demain matin, Barry, avec un spécialiste des empreintes ; prenez ses empreintes au cas où il nous aurait donné un faux nom, vérifiez-les sur l'ordinateur et faites-lui signer une déposition complète. Voyez ensuite dans les fichiers de la police métropolitaine s'il y a eu des incidents auxquels il aurait pu être mêlé le 24 février. Dès qu'on pourra le faire sortir, qu'on le mette dans une ambulance : je veux qu'il nous montre où ce déjeuner a eu lieu. Faites votre possible pour que l'hôpital accepte de le laisser sortir demain matin. Pour l'instant, il n'est ni en état d'arrestation, ni recherché pour un quelconque délit, alors allez-y mollo. Encore qu'il ne donne pas l'impression d'être très au courant de ses droits.

« Mark, dit Stames en tournant la tête dans sa direction. Retournez

immédiatement à l'hôpital et assurez-vous que les gars de la police métropolitaine sont sur place. S'ils ne sont pas encore là, restez avec Casefakis jusqu'à ce qu'ils arrivent. Demain matin, faites un saut au *Golden Duck* vérifiez qu'il y travaille bien. Je vais prendre un rendez-vous conditionnel pour nous avec le Directeur demain matin à 10 heures, cela vous laisse amplement le temps de me faire votre rapport. Si les empreintes ne donnent rien à l'ordinateur et que l'hôtel et le restaurant existent, nous risquons d'être dans un sacré pétrin. Si tel est le cas, je mets le Directeur au courant avant de faire quoi que ce soit. Pour l'instant, je ne veux pas de trace écrite. Attendez demain matin avant de me remettre votre rapport officiel. Surtout ne dites à personne qu'un sénateur est peut-être dans le coup, pas même à Grant Nanna. Il est possible que demain, après notre entrevue avec le Directeur, notre tâche se borne à rédiger un rapport détaillé et à refiler le bébé au Service Secret. N'oubliez pas le partage des responsabilités : le Service Secret assure la protection de la Présidente, nous nous occupons des affaires criminelles. S'il y a un sénateur dans le coup, c'est à nous d'intervenir ; si la Présidente est menacée, c'est à eux. Le Directeur tranchera — je n'ai pas l'intention de me mêler du Capitole, c'est le domaine réservé du Directeur et comme nous ne disposons que de sept jours, nous n'avons pas de temps à perdre en discussions stériles.

Stames décrocha le téléphone rouge qui lui permettait d'obtenir directement le bureau du Directeur.

— Stames, de l'agence de Washington.

— Bonsoir, énonça une voix placide et grave.

Collaboratrice dévouée du Directeur du Fédéral Bureau of Investigation, Mrs. McGregor était encore là, fidèle au poste. Le bruit courait qu'elle avait réussi à intimider Hoover lui-même, en son temps.

— Madame McGregor, nous serait-il possible éventuellement, à mes agents Calvert et Andrews et à moi-même, de voir le Directeur entre 9 heures et 11 heures demain ? Ce serait l'affaire de quinze minutes. Il se peut qu'au terme de l'enquête, que nous allons mener cette nuit et demain matin, je n'aie pas à le déranger.

Mrs. McGregor consulta l'agenda du Directeur.

— Le Directeur assiste à une réunion des chefs de la police à 11 heures, mais il doit arriver à son bureau à 8 h 30 et il n'a pas de rendez-vous avant 11 heures. Je vais vous noter pour 10 h 30,

monsieur Stames. Voulez-vous que je lui fasse part de l'objet de votre entretien ?

— J'aimerais mieux pas.

Mrs. McGregor n'insistait jamais. Elle savait que si Stames appelait, c'était important. Il voyait le Directeur dix fois par an pour des raisons extraprofessionnelles, et trois ou quatre fois par an seulement dans le cadre du travail, et il n'était pas du genre à faire perdre son temps au Directeur.

— Bien, monsieur Stames. Demain matin 10 h 30, sauf contrordre de votre part.

Nick reposa le téléphone et regarda ses hommes.

— Tout est arrangé, nous voyons le Directeur en principe demain à 10 h 30. Barry, je vous suggère de me raccompagner, et de rentrer chez vous aussitôt après. Vous passerez me prendre à mon domicile demain à la première heure. Cela nous permettra de faire le point. (Barry opina.) Quant à vous, Mark, retournez immédiatement à l'hôpital.

Les yeux grands ouverts, Mark rêvait qu'Elizabeth Dexter s'avançait à sa rencontre dans le couloir de l'hôpital Woodrow-Wilson, col de soie rouge dépassant de la blouse blanche, jupe noire voletant autour de ses jambes. Cette vision charmante amena un sourire sur ses lèvres.

— Eh bien, Andrews ! lança Stames. La vie de la Présidente est menacée et vous trouvez ça drôle ?

— Excusez-moi, monsieur. Vous venez de réduire ma soirée à néant. Vous permettez que je prenne ma voiture ? J'ai un dîner et j'aimerais pouvoir m'y rendre directement dès ma sortie de l'hôpital.

— Faites donc, nous prendrons une voiture de service. Rendez-vous ici à la première heure. Magnez-vous, Mark. J'espère pour vous que les gars de la police métropolitaine se pointeront avant le petit déjeuner.

Mark jeta un coup d'oeil à sa montre. Bon Dieu ! Vingt heures déjà.

Mark quitta le bureau légèrement contrarié. Même si la police métropolitaine était sur place lorsqu'il arriverait, de toute façon il serait

en retard à son rendez-vous. Il pouvait toujours appeler Elizabeth Dexter de l'hôpital.

— De la moussaka réchauffée et une bouteille de résiné, ça vous dirait, Barry ?

— Je n'en attendais pas tant, patron.

Les deux hommes quittèrent le bureau. Stames vérifiait mentalement qu'il n'avait rien oublié.

— Barry, assurez-vous qu'Aspirine est de garde en sortant, et dites-lui que nous en avons fini pour ce soir.

Calvert fit un crochet pour transmettre le message à Aspirine, lequel était plongé dans les mots croisés du *Washington Star*. Il avait trouvé trois mots ; la nuit allait être longue. Barry rejoignit Nick Stames au moment où celui-ci montait dans la Ford bleue.

— Tout va bien, patron, il est en plein boulot.

Ils échangèrent un regard de connivence. Barry s'installa sur le siège du conducteur, le recula au maximum, et boucla la ceinture de sécurité. Ils remontèrent tranquillement Constitution Avenue, dépassèrent la Maison-Blanche, prirent la voie express à la hauteur de E Street et se dirigèrent vers Mémorial Bridge.

— Si Casefikis a mis le doigt sur quelque chose, nous avons une semaine mouvementée en perspective, dit Nick Stames. Il avait l'air sûr de la date ?

— Quand je lui ai reposé la question, il a répondu sans hésiter que c'était pour le 10 mars à Washington.

— Sept jours, ça ne nous laisse pas beaucoup de temps devant nous. Je me demande ce que le Directeur va faire, fit Stames.

— S'il a un gramme de bon sens, dit Barry, il refilera l'affaire au Service Secret.

— N'y pensons plus pour l'instant, concentrons-nous sur la moussaka. A chaque jour suffit sa peine.

La voiture s'arrêta à un feu, juste après la Maison-Blanche. Un adolescent crasseux, barbu, le cheveu long, qui se tenait en faction

devant la demeure de la Présidente brandissait une pancarte sur laquelle on pouvait lire ces mots : ATTENTION LA FIN EST PROCHE. Stames y jeta un coup d'oeil et hocha la tête.

— Il ne manquait plus que ça.

Ils franchirent Mémorial Bridge à bonne allure. Une Lincoln noire, qui devait rouler à plus de cent à l'heure, les doubla.

— Les flics vont le pincer, à tous les coups, dit Stames.

— Il doit avoir un avion à prendre à l'aéroport Dulles, répliqua Barry.

L'heure de pointe étant passée depuis longtemps, la circulation était fluide et lorsqu'ils s'engagèrent sur l'autoroute George-Washington, ils n'eurent pas à rétrograder. L'autoroute, qui suit le Potomac le long de la rive boisée de la Virginie, était sombre et sinueuse. Les réflexes de Barry étaient aussi vifs que ceux de n'importe quel homme du service et Stames, bien que plus âgé que lui, vit exactement ce qui se passait en même temps que lui. Une grosse Buick noire entreprit de les doubler à gauche. Calvert lui décocha un bref coup d'oeil et lorsque, une fraction de seconde plus tard, il reporta son regard sur la route, une autre voiture — une Lincoln noire — fonçait vers eux à contresens. Il lui sembla percevoir une détonation. Barry donna un coup de volant vers le centre de la route mais le véhicule ne répondit pas. Les deux voitures lui rentrèrent dedans en même temps, mais il réussit à en entraîner une dans sa chute le long de la pente rocheuse. Elles prirent de la vitesse et touchèrent la nappe liquide avec un bruit sourd. Tout en se bagarrant vainement avec la portière, Nick se dit que c'était inévitable, qu'ils allaient couler, mais avec une lenteur qui tenait du grotesque.

La Buick noire poursuivit son chemin comme si de rien n'était, laissant derrière elle un véhicule qui s'arrêta. Deux jeunes gens terrorisés qui avaient été témoins de l'accident sortirent de leur voiture en courant et se précipitèrent vers le bord du talus. Impuissants, ils regardèrent la Ford bleue et la Lincoln noire s'enfoncer dans l'eau et disparaître.

— Seigneur ! dit le jeune homme. Tu as vu ce qui s'est passé ?

— Pas vraiment. J'ai juste vu les deux voitures passer par-dessus bord. Qu'est-ce qu'on fait, Jim ?

— On file chercher la police, et vite.

Le mari et la femme regagnèrent leur voiture au triple galop.

Jeudi 3 mars

20 h 15

— Bonsoir, Liz.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Bonsoir, James Bond. Vous ne croyez pas que vous allez un peu vite ?

— Je rêve, c'est interdit ? Dites-moi, Elizabeth, j'ai dû repasser à l'hôpital pour veiller sur votre ami Casefikis en attendant l'arrivée de la police. Comme il n'est pas impossible qu'il soit en danger, nous avons décidé de faire garder sa chambre. Le résultat, c'est qu'il y a de grandes chances pour que je sois en retard à notre rendez-vous. Ça vous ennuie beaucoup d'attendre ?

— Non, je n'ai pas une faim de loup. Je déjeune toujours avec mon père le jeudi, et copieusement.

— Tant mieux, vous avez besoin de vous remplumer. Vous avez l'air diaphane. A propos, j'essaie toujours d'attraper la grippe.

Elle éclata de rire.

— A bientôt.

Mark reposa le téléphone sur son support, se dirigea vers l'ascenseur et appuya sur le bouton « Montée ».

Pourvu que le flic de la Métropolitaine soit à son poste. Bon Dieu de bon Dieu ! Est-ce que l'ascenseur allait mettre encore longtemps pour arriver au rez-de-chaussée ? Combien de patients étaient morts en l'attendant ? Les portes s'ouvrirent enfin, livrant passage à un prêtre orthodoxe massif. Mark aurait juré, au vu de son couvre-chef et de sa croix, qu'il s'agissait d'un prêtre orthodoxe, pourtant il lui trouva quelque chose de bizarre. Mais quoi ? Impossible de mettre le doigt dessus. Sourcils froncés, il resta planté un instant à le regarder

s'éloigner, et c'est de justesse qu'il parvint à sauter dans la cabine avant la fermeture des portes. Il appuya d'un doigt rageur sur le bouton du quatrième. Dépêche-toi, dépêche-toi donc, salopard. Mais demeurant sourd aux injonctions de Mark, l'appareil l'emporta vers les étages supérieurs au rythme majestueux qui était le sien. Il se fichait pas mal de son rendez-vous avec Elizabeth Dexter. La porte s'ouvrit avec tant de lenteur que Mark se mit de biais pour sortir plus vite et courut jusqu'à la chambre 4308 : pas le moindre flic en vue. Le couloir était désert. Il allait probablement être coincé là un bon bout de temps. S'approchant du carreau, il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les deux hommes dormaient. L'écran de la télévision — toujours muette — scintillait. Mark partit à la recherche de l'infirmière de garde, qu'il trouva dans le bureau de la surveillante où elle buvait un café. Elle fut ravie de constater que c'était le plus sexy dès deux hommes du F.B.I. qui était de retour.

— Quelqu'un de la police métropolitaine est venu pour surveiller la chambre 4308 ?

— Non, je n'ai vu personne. C'est le calme plat ce soir. Vous attendiez quelqu'un ?

— Et comment ! Bon, eh bien, il ne me reste plus qu'à poireauter. Vous permettez que je prenne une chaise ? Il va falloir que je reste dans le secteur jusqu'à ce que le type de la police se pointe. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. Vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez. Je vais voir si je peux vous trouver un siège confortable. Elle posa sa tasse.

— Vous voulez du café ?

— Avec plaisir.

Mark l'examina de plus près : il y avait des chances pour que ce soit avec elle qu'il passe la soirée, et non avec le médecin. Mark décida qu'il ferait mieux de retourner jeter un coup d'œil dans la chambre, histoire de rassurer Casefikis au cas où il se serait réveillé, et d'appeler ensuite les gars de la Métropolitaine pour leur demander où diable leur homme était passé. Il se dirigea à pas lents vers la 4308, il était inutile de se presser maintenant. Il ouvrit doucement la porte. Il faisait noir comme dans un four — la seule lumière provenant de l'écran —, aussi lui fallut-il un certain temps pour accommoder. Il jeta un coup d'œil aux deux silhouettes parfaitement immobiles. Il

n'aurait pas poussé les investigations plus loin s'il n'y avait pas eu ce bruit.

Ploc-ploc-ploc.

On aurait dit que ça venait d'un robinet mal fermé. Mais il ne se rappelait pas avoir vu de robinet dans la pièce.

Ploc-ploc.

Il se dirigea à pas de loup vers le lit d'Angelo Casefikis. Ploc-ploc.

Le sang gouttait du drap de dessous, dégoulinant de la bouche de Casefikis. Les yeux noirs du Grec étaient exorbités, sa langue gonflée pendait. On lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre juste au-dessous du menton. Le sang commençait à former une petite flaque sur le carrelage et Mark avait marché en plein dedans. Il sentit ses genoux fléchir et n'eut que le temps d'agripper le montant du lit pour ne pas tomber. En titubant, il se dirigea vers le sourd. Les yeux de Mark étaient maintenant parfaitement accoutumés à l'obscurité et il vomit avec bruit. La tête du postier pendait, détachée du reste de son corps, et seule la couleur de sa peau permettait de penser que tête et corps n'avaient jadis fait qu'un. Mark réussit à sortir de la chambre et à atteindre le taxiphone. Les battements de son cœur résonnaient follement dans ses oreilles. Il avait les mains poisseuses de sang. Après avoir — non sans mal — extirpé deux pièces de 25 cents de sa poche, il appela les gars de la Criminelle et leur résuma succinctement la situation. Ce coup-ci, ils allaient peut-être se décider à envoyer quelqu'un. L'infirmière de garde revint avec du café.

— Vous êtes sûr que ça va ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

C'est alors qu'elle vit ses mains et poussa un hurlement strident.

— N'entrez surtout pas dans la chambre 4308. Ne laissez personne pénétrer dans cette pièce sans que je vous y autorise. Courez chercher un médecin.

L'infirmière lui fourra la tasse dans les mains et fonça dans le couloir. Mark s'obligea à retourner dans la chambre 4308, tout en sachant que ça ne servirait à rien. Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre. Il donna de la lumière et se dirigea vers la salle de bains où il essaya de faire disparaître le plus gros du vomi et du sang qui maculait ses vêtements. Entendant battre la porte, Mark se rua dans la

chambre où se tenait une autre jeune femme médecin en blouse blanche, répondant au nom d'Alicia Delgado s'il fallait en croire son badge.

— Ne touchez à rien, dit Mark

Le Dr Delgado le fixa, fixa les corps, et émit une sorte de gémissement.

— Ne touchez à rien, répéta Mark. J'ai appelé les flics, ils seront là dans un instant.

— Qui êtes-vous ?

— Mark Andrews, agent spécial du F.B.I.

Et mû par la force de l'habitude, il sortit son portefeuille et lui montra ses papiers.

— On va rester plantés là longtemps à se regarder dans le blanc des yeux ? Je peux peut-être faire quelque chose, non ?

— Tant que la Criminelle n'aura pas fini son enquête et ne vous y aura pas autorisée, vous ne bougez pas. Sortons.

Il passa devant elle, poussa le battant de l'épaule, prenant bien soin de ne toucher à rien.

Ils se retrouvèrent dans le couloir.

Mark ordonna au Dr Delgado de monter la garde devant la 4308 et de ne laisser entrer personne pendant qu'il allait rappeler la police métropolitaine.

Elle opina à contrecœur.

Ses deux pièces de 25 cents au creux de la main, il se dirigea vers le taxiphone, composa le numéro de la police métropolitaine et demanda à parler au lieutenant Blake.

— Le lieutenant Blake est parti il y a environ une heure. Est-ce que je peux vous aider ?

— Quand comptiez-vous envoyer quelqu'un monter la garde devant la chambre 4308 à l'hôpital Woo-drow-Wilson ?

— Qui est à l'appareil ?

— Andrews, agence de Washington du F.B.I., fit Mark, résumant pour la seconde fois le double meurtre.

— Notre homme devrait être sur place, il a quitté le commissariat il y a plus d'une demi-heure. Je vais prévenir immédiatement la Criminelle.

— Inutile, coupa sèchement Mark, c'est déjà fait. Il raccrocha et se laissa tomber sur une chaise. Le couloir était maintenant plein de blouses blanches. On roulait deux chariots vers la chambre 4308. Tout le monde attendait. Que faire ?

Mark enfourna deux autres pièces dans l'appareil et composa le numéro du domicile de Nick Stames. Le téléphone sonna interminablement. Pourquoi Stames ne décrochait-il pas ? Une voix de femme finit par répondre.

Reste calme, se dit-il, en se cramponnant à l'appareil. Ce n'est pas le moment de perdre les pédales.

— Bonsoir, madame Stames. Ici Mark Andrews. Puis-je parler à votre mari ? dit-il d'un ton uni.

— Je suis désolée, Mark, Nick n'est pas là. Il est reparti au bureau il y a deux heures, pour vous voir, d'ailleurs, Barry Calvert et vous.

— En effet, nous l'avons vu, mais il a quitté l'agence pour regagner son domicile il y a quarante minutes.

— Eh bien, il n'est pas encore arrivé. Il m'a dit en partant qu'il faisait simplement l'aller-retour. Mais je l'attends toujours. Peut-être qu'il est repassé au bureau. Pourquoi n'essayez-vous pas de le joindre là-bas ?

— Excellente idée. Navré de vous avoir dérangée. Mark raccrocha. Après s'être assuré d'un coup d'œil que personne n'était entré dans la chambre 4308, il introduisit deux autres pièces dans la fente et téléphona à l'agence. Il tomba sur Polly qui était de garde.

— Mark Andrews. Passez-moi Mr. Stames, s'il vous plaît, vite.

— Mr. Stames et Mr. Calvert ont quitté la maison il y a quarante-cinq minutes pour rentrer chez eux, je crois.

— Ce n'est pas possible.

— Je vous assure que si, monsieur. Je les ai vus partir.

— Pouvez-vous vérifier ?

— Bien, monsieur, si vous y tenez.

L'attente parut interminable à Mark. Que faire ? Il était seul, où étaient passés les autres ? Quel parti prendre ? On ne l'avait pas préparé à affronter ce genre de situation, que diable ! Les hommes du F.B.I. sont censés arriver vingt-quatre heures après le crime, et non pendant.

— Ça ne répond pas, monsieur Andrews.

— Merci, Polly.

Mark fixa intensément le plafond comme pour y puiser l'inspiration. Stames avait ordonné de ne parler à personne des événements qui s'étaient déroulés en début de soirée à l'hôpital, de n'en souffler mot à quiconque avant son entretien avec le Directeur. Il fallait qu'il trouve Stames ou, à défaut, Calvert. Il lui fallait absolument trouver quelqu'un à qui parler. Il prit encore deux pièces et essaya de joindre Barry Calvert. Le téléphone sonna, sonna. Personne à l'appartement. Il récupéra ses pièces et rappela Norma Stames.

— Madame Stames ? Mark Andrews. Désolé de vous déranger à nouveau. Pouvez-vous dire à votre mari et à Barry Calvert de m'appeler à Woodrow-Wilson dès qu'ils rentreront ?

— Entendu, Mark. Ils ont dû s'arrêter quelque part en cours de route.

— C'est bien possible, je n'y avais pas pensé. Le mieux est sans doute que je regagne l'agence dès qu'on m'aura relevé. Ils pourront me joindre là-bas. Merci, madame Stames.

Au moment où il raccrochait, Mark vit le policier de la Métropolitaine se diriger vers lui d'un air dégagé au milieu du couloir bondé, un roman d'Ed McBain sous le bras. Mark fut pris d'une furieuse envie de l'engueuler, mais renonça. A quoi bon ? Ce qui est fait est fait, se dit-il en résistant à une nouvelle attaque de nausée. Il prit le jeune officier de police à part, et, s'en tenant rigoureusement aux faits, lui fit un rapide topo. Il lui demanda de prévenir son chef et ajouta

— là non plus sans entrer dans les détails — que la Criminelle allait arriver d'un instant à l'autre. Le policier appela son responsable et, sans un battement de cils, lui relata toute l'histoire. La police métropolitaine de Washington devait s'occuper de plus de six cents meurtres par an.

Le personnel de l'hôpital attendait en piaffant le moment de passer à l'action ; l'attente risquait d'être longue. Ces visages n'exprimaient plus la panique mais une sorte d'affairement professionnel. Mark ne savait toujours pas vers qui se tourner, ni que faire. Où était Stames ? Où était Calvert ? Où diable étaient-ils tous passés ?

Il rejoignit le policier, qui expliquait avec force détails pourquoi personne ne devait entrer. Les gens n'avaient pas l'air convaincu mais ils continuèrent d'attendre. Mark lui dit qu'il retournait à l'agence. Il ne fit aucune allusion à Casefikis et à ce qu'il représentait. Le jeune flic était persuadé d'avoir la situation bien en main d'autant que la Criminelle serait là d'une minute à l'autre. Il dit à Mark qu'ils auraient des questions à lui poser un peu plus tard dans la nuit. Mark opina et s'en fut.

Lorsqu'il eut regagné sa voiture, il sortit du vide-poche le gyrophare rouge et le fixa au toit. Il allait foncer à tombeau ouvert jusqu'au bureau, retrouver des gens qu'il connaissait, la réalité, des hommes qui donneraient un sens à ce cauchemar.

Mark brancha la radio de bord.

— Agence Washington 180. Ici Andrews. Essayez de localiser Stames et Calvert. C'est urgent. Je rentre immédiatement à l'agence.

— Bien, monsieur Andrews.

— Agence Washington 180. Terminé.

Douze minutes plus tard, il arrivait à destination et se garait. Il ne fit qu'un bond jusqu'à l'ascenseur. Le liftier fit son office. Il sortit de la cabine en courant.

— Aspirine ! Qui est de permanence cette nuit ?

— Mais, moi, dit Aspirine en lui jetant un regard ennuyé par-dessus ses lunettes. Que se passe-t-il ?

— Où est Stames ? Où est Calvert ? demanda Mark.

— Partis, ça fait plus d'une heure.

Et merde ! Que faire ? Aspirine n'était pas le genre d'homme à qui on pouvait se confier, mais il était le seul à qui Mark pouvait demander conseil. Stames lui avait expressément demandé de ne souffler mot à personne de l'affaire avant d'avoir vu le Directeur, mais là il s'agissait d'une urgence. Il ne donnerait aucun détail, il essaierait seulement de savoir comment un vieux de la vieille procéderait en pareille circonstance.

— Il faut absolument que j'arrive à les joindre. Tu n'as pas une idée ?

— Tu as essayé le radiotéléphone ? fit Aspirine.

— Polly s'en occupe. Je vais la rappeler pour voir où ça en est.

Mark empoigna le premier téléphone qui lui tomba sous la main.

— Polly ? Vous avez réussi à localiser Stames ou Calvert par radiotéléphone ?

— Toujours pas, monsieur.

L'attente s'éternisait, et rien. Toujours rien.

— Eh bien, Polly, qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'arrête pas d'essayer, monsieur. Tout ce que j'obtiens, c'est une espèce de bourdonnement.

— Essayez le Un, le Deux, le Trois, le Quatre. Essayez tous les canaux.

— Bien, monsieur. Mais je ne peux en appeler qu'un à la fois.

Mark s'aperçut qu'il se laissait gagner par la panique.

C'était le moment de s'asseoir et de réfléchir. Ce n'était quand même pas la fin du monde.

— Ils ne sont ni sur le Un, ni sur le Deux. Pourquoi seraient-ils sur le Trois ou le Quatre, à une heure pareille, alors qu'ils rentrent tout bonnement chez eux ?

— Leur destination, je m'en fous. Trouvez-les, c'est tout. Refaites

une tentative.

— Bon, bon, d'accord.

Elle essaya le Trois, elle essaya le Quatre. Il lui fallait une autorisation pour appeler le Cinq et le Six. Mark regarda Aspirine. C'était le permanencier qui prenait la décision en cas d'urgence.

— C'est une urgence, je te jure que c'est une urgence, trépigna Mark.

Aspirine dit à Polly d'essayer d'appeler sur le Cinq et le Six. Ces deux canaux — répondant au code K.G.B. — sont réservés aux communications fédérales avec le F.B.I. Les hommes du F.B.I. trouvaient savoureux le code d'appel de leur réseau. Mais en cet instant, ce détail n'avait rien de particulièrement comique. K.G.B.5 ne répondait pas et K.G.B.6 restait pareillement muet. Et maintenant, bon Dieu, que faire ? Que tenter ? Aspirine jeta à Mark un vague coup d'oeil interrogateur, mais visiblement il n'avait pas envie de se mouiller.

— N'oublie pas, petit, l'important, c'est de se couvrir. La règle d'or, c'est de se couvrir.

— Ce n'est pas comme ça que je vais retrouver Stames, dit Mark en s'efforçant de parler calmement. Ça ne fait rien, Aspirine, retourne à tes mots croisés.

Mark tourna les talons et se dirigea vers les toilettes des hommes. Les mains réunies en coupe sous le robinet, il se rinça la bouche. Il sentait encore le vomi et le sang et se nettoya de son mieux. Après quoi, il regagna son bureau, s'assit et compta lentement jusqu'à dix. Il lui fallait prendre une décision et agir, quelles que soient les conséquences. Il avait dû arriver quelque chose à Stames et Calvert : il était bien arrivé quelque chose au facteur noir et au Grec. Peut-être qu'il devrait essayer de contacter le Directeur, même si la démarche était osée. Un homme occupant l'échelon de Mark dans la hiérarchie, sorti de Quantico deux ans plus tôt, ne décrochait pas le téléphone comme ça pour appeler le Directeur. Il pouvait toujours se rendre au rendez-vous que Stames avait pris avec le Directeur à 10 h 30 le lendemain matin. Le lendemain matin... Plus de douze heures à attendre sans savoir quoi faire, à garder pour lui un secret dont on lui avait dit de ne souffler mot à personne, des renseignements qu'il ne pouvait transmettre à quiconque.

Le téléphone sonna et il entendit la voix de Polly. Il pria pour qu'elle

lui passe Stames mais sa prière ne fut pas exaucée.

— Monsieur Andrews, vous êtes toujours là ? J'ai la Criminelle en ligne. Le capitaine Hogan voudrait vous parler.

— Andrews ?

— Oui, capitaine.

— Que pouvez-vous me dire au sujet de cette affaire ?

Mark lui raconta — ce qui était vrai — que Casefikis était un immigrant clandestin qui avait attendu avant de se décider à faire soigner sa jambe, ajoutant — ce qui était faux — qu'il supposait qu'il avait été blessé par un maître-chanteur qui l'avait menacé de le dénoncer aux autorités. Il lui ferait parvenir un rapport complet à son bureau demain matin.

Le policier ne dissimula pas son étonnement.

— Vous ne seriez pas en train de me cacher quelque chose, par hasard ? Qu'est-ce que le F.B.I. fabriquait là-bas pour commencer ? J'aime autant vous dire que si jamais je découvre que vous me faites des cachotteries, ça va barder pour votre matricule.

Mark songea aux injonctions répétées de Stames, lui ordonnant de garder le silence sur cette affaire.

— Je ne vous cache rien, dit-il, une octave au-dessus, conscient qu'il tremblait et qu'il aurait difficilement pu être moins convaincant.

Bougonnant et rouspétant, le policier de la Criminelle lui posa encore deux ou trois questions et raccrocha. Mark reposa le combiné poisseux : il avait les mains moites de transpiration, et ses vêtements lui collaient à la peau. Il rappela Norma Stames. Le patron n'avait toujours pas réintégré ses foyers. Il rappela Polly et lui demanda d'appeler de nouveau tous les canaux ; le canal Un continuait à émettre un bourdonnement sourd, quant aux autres, ils restaient obstinément muets. Mark finit par laisser tomber et annonça à Aspirine — que la nouvelle n'eut pas l'air d'émouvoir — qu'il partait.

Mark prit l'ascenseur et se dirigea d'un pas vif vers sa voiture. Il fallait qu'il rentre. Il avait hâte de se retrouver en terrain familier. Une fois chez lui, il appellerait le Directeur. Le pied au plancher — décidément ça devenait une manie —, il mit le cap sur son

appartement.

Le sud-ouest de Washington — entièrement rénové — n'était peut-être pas le quartier le plus luxueux de la ville mais bon nombre de jeunes cadres célibataires y avaient élu domicile. C'était sur les quais, tout près de l'Arena Stage et à deux pas d'une station de métro. Agréable, animé, pas exagérément cher, l'endroit convenait à merveille à Mark.

A peine arrivé, il grimpa l'escalier en courant, franchit le seuil en trombe et empoigna le téléphone. Il dut laisser sonner un certain temps avant que le F.B.I. réponde.

— Ici le bureau du Directeur. Le permanencier à l'appareil.

Mark prit une profonde inspiration.

— Agent spécial Mark Andrews, de l'agence de Washington. Il faut que je parle au Directeur, immédiatement, c'est extrêmement urgent.

Le Directeur dînait chez le ministre de la Justice. Mark demanda le numéro. Était-il autorisé à contacter le Directeur à cette heure de la nuit ? Mark répondit que oui, qu'il avait rendez-vous avec le Directeur demain matin à 10 h 30, et que oui, bon Dieu, il avait toutes les autorisations nécessaires.

Son interlocuteur dut sentir qu'Andrews était aux abois.

— Donnez-moi votre numéro, je vous rappelle tout de suite.

Andrews le lui donna, sachant que l'autre allait vérifier s'il était du F.B.I. et s'il était exact qu'il devait voir le Directeur dans la matinée. Une minute plus tard, le permanencier rappelait.

— Le Directeur se trouve toujours chez le ministre de la Justice. Son numéro personnel est le 761-4386.

Mark s'empressa de le composer.

— Ici la résidence de Mrs. Edelman, fit une voix onctueuse.

— Mark Andrews, agent spécial. Il faut que je parle au Directeur du F.B.I., articula Mark lentement et distinctement, bien qu'il tremblât toujours.

— Pouvez-vous patienter un instant, monsieur, je vous prie ?
répondit la voix onctueuse du larbin maniéré.

Il attendit, attendit, attendit encore.

— Tyson, à l'appareil, dit une nouvelle voix. Mark inspira à fond et se jeta à l'eau.

— Agent spécial Mark Andrews. J'ai rendez-vous avec vous demain matin à 10 h 30, avec Mr. Stames et Mr. Calvert. Vous n'êtes pas au courant, monsieur, car c'est Mrs. McGregor qui nous a fixé ce rendez-vous. Il faut que je vous voie immédiatement. Je suis chez moi si vous voulez me rappeler.

— Je vous rappelle, Andrews, dit Tyson. Quel est votre numéro ?

Mark le lui donna.

— J'espère pour vous, jeune homme, qu'il s'agit vraiment d'une urgence.

— Absolument, monsieur.

Mark attendit de nouveau. Une minute s'écoula, puis une autre. Que se passait-il ? Est-ce que Tyson l'avait rangé dans la catégorie des imbéciles et avait décidé de ne pas donner suite ? Trois, quatre minutes passèrent. Manifestement il se livrait à des vérifications plus poussées que celles qu'avait faites le permanencier.

Le téléphone sonna. Mark bondit.

— Salut, Mark, c'est Roger. Si on allait boire une bière ?

— Pas maintenant, Roger, pas maintenant.

A peine avait-il raccroché — et avec quelle brutalité ! — que le téléphone sonnait de nouveau.

— Je vous écoute, Andrews. Soyez bref.

— Il faut que je vous voie, monsieur. J'ai besoin que vous m'accordiez quinze minutes et que vous me disiez ce que je dois faire, bon Dieu !

Le « bon Dieu » lui avait échappé, il le regretta.

— Eh bien soit, si c'est urgent à ce point. Vous savez où habite le ministre de la Justice.

— Non, monsieur.

— Alors notez : 2942 Edgewood Street, à Arlington.

Mark raccrocha, écrivit l'adresse avec soin en capitales sur une pochette d'allumettes vantant une assurance vie, et appela Aspirine, qui butait sur le 7 horizontal.

— Au cas où il y aurait quoi que ce soit, tu peux me joindre sur le Canal Deux. Le Un déraile.

Aspirine eut un reniflement désapprobateur : ces jeunes agents, ils se prenaient vraiment trop au sérieux ! Du temps de J. Edgar Hoover, ça ne se serait pas passé comme ça. Enfin, il ne lui restait plus qu'un an à tirer avant de prendre sa retraite. Il se replongea dans ses mots croisés. 7 horizontal, en dix lettres. Aspirine se mit à cogiter.

Tout en carburant sec lui aussi, Mark Andrews ne fit qu'un bond de l'ascenseur dans la rue et de la rue dans sa voiture. Une fois au volant, il prit la direction d'Arlington. Il remonta East Basin Drive à toute allure jusqu'à Independence Avenue, dépassant le Lincoln Mémorial pour emprunter Mémorial Bridge. Il conduisait aussi vite que possible, maudissant les gens qui profitant de cette douce soirée de mars roulaient paisiblement sans but précis, insultant les automobilistes qui ne tenaient aucun compte du gyrophare rouge qu'il avait fixé au toit de sa voiture, jurant et pestant tout le long du chemin. Où était Stames ? Où était Calvert ? Que se passait-il donc, bon sang de bonsoir ? Le Directeur allait-il le prendre pour un fou ?

Lorsqu'il eut franchi Mémorial Bridge, il prit la sortie vers l'autoroute George-Washington et tomba sur un embouteillage. Impossible d'avancer, fût-ce d'un centimètre. Un accident, probablement. Merde ! Il ne manquait plus que ça ! Il se mit sur la file du milieu et actionna son klaxon. Les gens le laissèrent passer, supposant qu'il faisait partie de l'équipe de secours. Il parvint enfin jusqu'au petit noyau de voitures de police et d'ambulances. Un jeune flic de la Métropolitaine s'approcha de lui.

— C'est le commissariat qui vous envoie ?

— Non F.B.I. Je vais à Arlington. Affaire urgente, dit-il en brandissant ses papiers.

Le jeune flic l'aida à se frayer un chemin à travers la foule. Il appuya sur l'accélérateur. Saloperie d'accident. Une fois passé le point névralgique, la circulation redevint fluide. Quinze minutes plus tard, il arrivait devant le 2942 Edgewood Street, à Arlington. Il contacta Polly une dernière fois. Ni Stames ni Calvert n'avaient appelé.

Mark bondit hors de sa voiture. Il n'avait pas fait un pas qu'un homme du Service Secret l'intercepta. Mark lui montra ses papiers et lui expliqua qu'il avait rendez-vous avec le Directeur. L'homme lui demanda fort courtoisement d'attendre près de sa voiture. Après un bref conciliabule à la porte, Mark fut introduit dans une petite pièce située à droite du vestibule qui servait visiblement de bureau. Le Directeur entra. Mark se leva.

— Bonsoir, monsieur le Directeur.

— Bonsoir, Andrews. J'espère que vous savez ce que vous faites : vous venez d'interrompre un dîner des plus importants.

Le ton était froid et abrupt, le Directeur ne semblait guère apprécier qu'un jeune agent inconnu lui ait arraché un entretien.

Mark lui exposa toute l'histoire depuis sa première entrevue avec Stames jusqu'au moment où il avait décidé de passer par-dessus toutes les têtes. Le Directeur demeura impavide du commencement à la fin de ce long récit. Mark se dit aussitôt qu'il avait gaffé. Il aurait dû continuer à essayer de joindre Stames et Calvert. Ils étaient probablement chez eux maintenant. Des gouttes de sueur se mirent à perler à son front, il attendit que le couperet tombe. Les premiers mots du Directeur le sidérèrent.

— Vous avez fait exactement ce qu'il fallait faire, Andrews. A votre place, j'aurais agi de la même façon. Il a dû vous en falloir du cran, pour venir me soumettre directement le problème. Ni le Service Secret ni la police métropolitaine ne sont au courant de quoi que ce soit, vous en êtes sûr ? Stames, Calvert, vous et moi sommes les seuls à savoir ce qui s'est passé ce soir ?

— C'est exact, monsieur. Nous quatre et personne d'autre.

— Et vous avez tous les trois rendez-vous avec moi, demain matin à 10 h 30 ?

— Oui, monsieur.

— Parfait. Vous avez de quoi écrire ?

Mark sortit un bloc de la poche intérieure de son pardessus.

— Vous avez, le numéro de téléphone du ministre de la Justice ?

— Oui, monsieur.

— Mon numéro personnel est le 721-4069. Lorsque vous les saurez par cœur, détruisez-les. Voici ce que vous allez faire. Retournez à l'agence de Washington. Essayez de nouveau de joindre Stames et Calvert. Appelez la morgue, les hôpitaux, la police routière. S'il n'y a toujours rien de nouveau, rendez-vous dans mon bureau demain matin à 8 h 30, au lieu de 10 h 30. Ça, c'est un premier point. Second point, je veux les noms des inspecteurs de la Criminelle qui suivent cette affaire en liaison avec la police métropolitaine. Si j'ai bien compris, ils n'ont pas la moindre idée de ce qui vous a poussé à vous rendre au chevet de Casefikis, c'est cela ?

— Pas la moindre, monsieur.

— Parfait.

Le ministre de la Justice passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Tout va bien, Hait ?

— Très bien, Marian. Je ne crois pas que vous connaissiez l'agent spécial Andrews, de l'agence de Washington.

— Non. Ravie de faire votre connaissance, monsieur Andrews.

— Bonsoir, madame.

— Vous en avez encore pour longtemps, Hait ?

— Non. Je finis de donner mes instructions à Andrews et je vous rejoins.

— Rien de grave ?

. — Non, ma chère. Ne vous inquiétez pas. Le Directeur avait manifestement décidé de ne pas ébruiter l'histoire tant qu'il ne serait pas allé lui-même au fond des choses.

— Voyons, où en étais-je ?

— Vous me disiez que je devais regagner l'agence, essayer de joindre Stames et Calvert...

— Oui.

— ... appeler la morgue, les hôpitaux et la police routière...

— Exact.

— ... relever les noms des hommes de la Criminelle.

— Très juste. Notez la suite maintenant : vérifiez les noms des employés de l'hôpital et des visiteurs, et ceux de toutes les personnes susceptibles de s'être trouvées près de la chambre 4308 entre le moment où ses deux occupants étaient encore en vie et le moment où vous les avez trouvés morts. Consultez ensuite les fichiers du Centre National Informatique et du F.B.I. pour savoir s'ils renferment des renseignements concernant les deux victimes. Prenez les empreintes des membres du personnel, des visiteurs et de toute personne s'étant trouvée à proximité de la chambre 4308, ainsi que celles des deux hommes. Nous en aurons besoin pour identifier des suspects possibles et éliminer les autres. Si vous n'arrivez pas à mettre la main sur Stames et Calvert, soyez à mon bureau demain à 8 h 30. S'il y a du nouveau ce soir, n'hésitez pas à m'appeler ici ou chez moi. Après 23 h 30 je serai à mon domicile. Au téléphone, utilisez un nom de code — Jules César, par exemple —, et laissez-moi votre numéro. Appelez-moi toujours d'une cabine, je vous rappellerai immédiatement. Ne me dérangez pas avant 7 h 15, sauf cas de force majeure. Vous avez bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Parfait, je vais finir de dîner.

Mark se leva, prêt à partir. Le Directeur lui mit une main sur l'épaule.

— Ne vous inquiétez pas, jeune homme. Ce genre de choses arrive quelquefois et vous avez pris la bonne décision. Vous avez fait preuve d'un sang-froid exemplaire. Maintenant, au travail.

— Bien, monsieur.

Mark était rudement soulagé d'avoir réussi à mettre quelqu'un au courant de la situation, quelqu'un qui avait les épaules autrement plus larges que lui.

Sur le chemin du bureau, il décrocha le micro.

— Washington 180, ici Andrews. Des nouvelles de Stames ?

— Toujours rien, Washington 180, mais je continue à essayer de le joindre.

Aspirine était encore là quand il arriva, ne pouvant se douter que Mark venait de parler au Directeur du F.B.I. lui-même. Aspirine avait serré la main des quatre directeurs qui s'étaient succédé à la tête du Bureau, à des réceptions, mais il y avait gros à parier qu'aucun des quatre ne se souvenait de son nom.

— Alors, fini les urgences, petit ?

— Oui, mentit Mark. Stames et Calvert se sont manifestés ?

Il s'efforçait de prendre un air détaché.

— Non, ils ont dû s'arrêter en cours de route. Ne t'inquiète pas. Ils sont assez grands garçons pour retrouver leur chemin tout seuls.

Mais Mark était inquiet. Il se dirigea vers son bureau et décrocha son téléphone. Polly n'avait toujours pas de nouvelles. Le canal Un continuait à bourdonner. Il appela Norma Stames : son mari ne lui avait toujours pas donné signe de vie. Elle lui demanda s'il avait des raisons particulières de se faire du mauvais sang.

— Aucune, mentit de nouveau Mark. Simplement nous n'arrivons pas à trouver le bar dans lequel il a atterri.

Mrs. Stames éclata de rire, mais elle savait pertinemment que Nick ne fréquentait pas les bars.

Mark essaya d'appeler Calvert, personne ne répondit. Son instinct lui disait qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, mais quoi ? Heureusement que le Directeur était là, lui, et qu'il était au courant de tout maintenant. Il consulta sa montre : 23 h 15. La soirée était déjà bien avancée. 23 h 15. Est-ce qu'il n'avait pas quelque chose de prévu ce soir ? Nom d'un chien ! Il avait persuadé une fille ravissante de dîner avec lui. Une fois de plus, il empoigna le téléphone. En voilà une

au moins qui serait bien tranquillement chez elle, à l'attendre.

— Allô.

— Elizabeth ? Mark Andrews. Je suis vraiment navré de vous avoir fait faux bond. Mais il est arrivé quelque chose que je ne pouvais absolument pas prévoir, dit-il d'une voix tendue.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle d'un ton léger. Vous m'aviez prévenue qu'on ne pouvait pas compter sur vous.

— J'espère que ce n'est que partie remise. Je pense être en mesure de tirer ça au clair demain matin. Je vous verrai à ce moment-là.

— A l'hôpital, vous voulez dire ? C'est mon jour de congé demain.

Mark hésita, pesant prudemment ses mots avant de parler.

— C'est peut-être mieux ainsi. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Casefikis et son voisin de lit ont été sauvagement assassinés cette nuit. La police métropolitaine est sur l'affaire, nous ne disposons d'aucun renseignement.

— Assassinés ? Tous les deux ? Pourquoi ? Par qui ? Casefikis n'a pas été tué sans motif ? (Les mots jaillissaient de sa bouche avec l'impétuosité d'un torrent.) Que se passe-t-il donc pour l'amour du ciel ? Non, ne répondez pas. De toute façon, vous ne me diriez pas la vérité.

— Je ne perdrais pas mon temps à vous mentir, Elizabeth. Écoutez, je vous avais promis un steak bien épais, mais ce soir je suis lessivé. Je peux vous rappeler un de ces prochains jours ?

— Excellente idée, d'autant que les histoires de meurtre, ça vous coupe plutôt l'appétit. J'espère que vous pincerez les coupables. Nous en voyons de toutes les couleurs à l'hôpital en matière de violence mais nous avons généralement affaire aux victimes ; c'est la première fois que des tueurs opèrent dans nos murs.

— Je sais, je suis désolé que vous vous trouviez impliquée dans cette affaire. Bonsoir, Elizabeth, dormez bien.

— Vous aussi, Mark, si vous pouvez.

Mark raccrocha. Le poids des événements de la journée s'abattit aussitôt sur lui. Et maintenant ? Il n'y avait rien qu'il puisse faire avant 8 h 30, si ce n'est demeurer en contact radio avec l'agence jusqu'à ce qu'il rentre chez lui. A quoi bon rester là tout seul, vissé sur sa chaise et le nez contre la vitre, à se ronger les sangs et remâcher son impuissance. Il alla trouver Aspirine, lui dit qu'il rentrait, et qu'il appellerait tous les quarts d'heure car il avait absolument besoin de parler à Stames et Calvert. Aspirine ne leva même pas la tête.

— Très bien, dit-il, l'esprit tout entier occupé par ses mots croisés.

Il avait trouvé onze mots, preuve que la soirée était calme.

Mark descendit Pennsylvania Avenue pour rallier son appartement. A un carrefour, un touriste — ignorant qu'il avait la priorité — bloquait la circulation. La barbe, songea Mark. Les automobilistes de passage à Washington qui n'avaient pas maîtrisé l'art de tourner au bon moment pouvaient faire indéfiniment le tour du rond-point. Mark finit par s'en sortir et reprit Pennsylvania Avenue. Roulant de sombres pensées, il poursuivit sa route vers Tiber Island Apartments, son domicile. Il mit la radio pour écouter les informations de minuit, histoire de se changer les idées. Pas de nouvelles fracassantes ce soir, le journaliste débitait le bulletin d'un ton morne. La Présidente avait tenu une conférence de presse sur le projet de loi du contrôle des armes à feu ; en Afrique du Sud, la situation allait en empirant. Vinrent ensuite les nouvelles locales. A la suite d'un accident qui s'était produit sur l'autoroute George-Washington, deux voitures avaient atterri dans le fleuve d'où les grues étaient en train de les repêcher et cela à la lueur des projecteurs. Les témoins — un jeune couple de Jacksonville en vacances dans la région — avaient précisé que l'un des véhicules était une Lincoln noire, et l'autre une conduite intérieure Ford bleue. On n'avait pas d'autres détails pour l'instant.

Une conduite intérieure Ford bleue. Mark n'avait écouté que distraitement et pourtant ces mots, « une conduite intérieure Ford bleue », ne cessaient de bourdonner à ses oreilles. Oh, non, Seigneur, je vous en prie, pas ça ! Quittant abruptement la Neuvième Rue, il s'engagea dans Maine Avenue, ratant de peu une bouche d'incendie, et se rua vers Mémorial Bridge, qu'il avait franchi quelque deux heures plus tôt. Les routes étaient nettement moins encombrées et il arriva en un rien de temps. La police métropolitaine était encore massivement présente sur le lieu de l'accident, l'une des voies de l'autoroute avait été interdite à la circulation par des barrières. Mark se gara sur le bas-côté herbeux et courut jusqu'à la barrière. Il exhiba ses papiers et on le mena au policier responsable des opérations. Il expliqua à ce dernier

qu'il craignait que l'une des voitures ait été conduite par un agent du F.B.I. Avait-on des détails ?

— On ne les a toujours pas sorties de l'eau, répondit l'inspecteur. Tout ce que nous avons, c'est deux témoins de l'accident. Si tant est qu'il s'agisse d'un accident. Car il s'est passé des choses bizarres sur la route. On devrait les remonter d'ici une demi-heure. Attendez, il n'y a que ça à faire.

Mark se dirigea vers le bord de la route pour suivre, à la lueur des gros projecteurs, les évolutions des grues géantes et celles des minuscules hommes-grenouilles. Immobile dans la nuit glaciale, il se mit à frissonner. Ce n'est pas trente mais soixante minutes qu'il fallut pour extraire de l'eau la Lincoln noire. Il y avait un corps à l'intérieur. Homme prudent, le conducteur avait bouclé sa ceinture de sécurité. La police fit immédiatement mouvement vers l'épave. Mark retourna auprès de l'inspecteur et lui demanda combien de temps il fallait compter pour que la seconde voiture soit repêchée.

— Pas longtemps. La Lincoln n'était pas la bonne, si je comprends bien ?

— Non, dit Mark.

Dix, vingt minutes passèrent au bout desquelles il aperçut le toit — bleu marine — de la seconde voiture, puis le flanc — l'une des vitres était baissée d'un centimètre — et enfin le véhicule tout entier. Deux hommes se trouvaient à l'intérieur. Mark vit la plaque minéralogique et vomit pour la seconde fois de la soirée. Au bord des larmes, il rejoignit l'inspecteur en courant et lui donna les noms des deux occupants de la voiture, puis il se précipita vers une cabine téléphonique située en bordure de l'autoroute. Il composa le numéro et jeta un coup d'œil à sa montre ; il était presque une heure.

— Oui, dit une voix lasse à la première sonnerie.

— Jules César, énonça Mark.

— Votre numéro ?

Mark le donna à son correspondant. Trente secondes plus tard, le téléphone sonnait.

— Eh bien, Andrews. Vous avez vu l'heure ?

— Je sais, monsieur. C'est au sujet de Stames et Calvert, ils sont morts.

Il y eut une pause et la voix, incisive cette fois, questionna :

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain, monsieur.

S'efforçant d'affermir sa voix, Mark donna les détails de l'accident.

— Appelez immédiatement votre agence, Andrews, dit Tyson, gardez pour vous les détails que vous venez de me communiquer. Contentez-vous de leur faire part de l'accident. Essayez ensuite d'obtenir de la police de plus amples renseignements. Je vous attendrai dans mon bureau à 7 h 30 au lieu de 8 h 30 ; passez par la grande entrée à l'autre bout du bâtiment : un homme vous y attendra. Soyez ponctuel. Rentrez maintenant, tâchez de dormir un peu et restez terré chez vous jusqu'à demain. Ne vous inquiétez pas, Andrews. Nous sommes deux à être au courant. Laissez tomber les vérifications de routine, je vais demander à d'autres agents de s'en charger.

Il y eut un déclic. Mark appela Aspirine — sacrée nuit pour être de permanence —, lui fit part de ce qui était arrivé à Stames et Calvert, et raccrocha abruptement, coupant court à ses questions. Il remonta dans sa voiture et rentra lentement chez lui. La circulation était quasi inexistante et les brumes de l'aube donnaient au paysage urbain un aspect lunaire.

A l'entrée du garage de son immeuble, il aperçut Simon, le jeune gardien noir qui aimait bien Mark, et plus encore sa Mercedes. Mark avait claqué tout l'argent, que lui avait légué sa tante, pour se payer cette voiture à sa sortie de l'université, mais il ne l'avait jamais regretté. Simon savait que Mark n'avait pas de place de parking attitrée et lui proposait toujours de lui garer sa voiture — tous les prétextes pour prendre le volant de la superbe Mercedes SLC 580 gris argent étaient bons. En temps ordinaire, Mark blaguait volontiers avec Simon ; ce soir, il lui tendit les clés sans même lui jeter un regard.

— J'en aurai besoin demain matin à 7 heures, dit-il, s'éloignant déjà.

— OK, lui répondit-on.

Mark entendit Simon remettre la voiture en marche avec un chuintement feutré, avant que la porte de l'ascenseur se referme sur lui. Il entra dans son appartement. Trois pièces, vides toutes les trois. Il ferma la porte à clé et poussa le verrou, chose qu'il n'avait jamais faite auparavant. Il fit lentement le tour de la pièce et se déshabilla, jetant dans la corbeille à linge sa chemise qui exhalait une odeur aigre. Il se lava pour la troisième fois de la soirée et se fourra au lit. L'œil braqué sur le plafond, il passa en revue les événements, s'efforça de faire le point et essaya de dormir. Six heures s'écoulèrent. S'il dormit, ce ne fut jamais plus de quelques minutes d'affilée.

A la Maison-Blanche aussi, il y avait quelqu'un qui s'agitait dans son lit, incapable de dormir autrement qu'en pointillé.

Abraham Lincoln, John F. Kennedy, Martin Luther King, John Lennon, Robert Kennedy. Combien de citoyens brillants ou inconnus devraient donc perdre la vie pour que la Chambre se décide enfin à entendre la voix de la raison ?

— Faut-il encore que d'autres meurent ? remarqua la Présidente à voix haute.

Se tournant sur le côté, elle examina Edward. S'il fallait en croire l'expression de son visage, il n'était pas hanté par des pensées morbides.

Vendredi 4 mars

6 h 27

Finalement, à 6 h 30, n'y tenant plus, Mark se leva, prit une douche, passa une chemise et un costume propres. Tout en contemplant de la fenêtre de son appartement, par-delà le Washington Channel, la partie est du parc du Potomac, il se remémorait les événements de la veille. Dans quelques semaines les cerisiers seraient en fleur. Dans quelques semaines...

Il referma la porte de l'appartement derrière lui, tout heureux de se remettre à bouger. Simon lui donna les clés de la Mercedes qu'il avait réussi à garer dans un des boxes.

Mark remonta lentement la Sixième Rue, prit à gauche dans G Street, puis à droite dans la Septième Rue. Il n'y avait pratiquement pas de circulation à cette heure matinale, seulement des camions. Il longea le Hirshhorn Muséum en traversant Independence Avenue. A l'intersection de la Septième et de Pennsylvania Avenue, à la hauteur des Archives nationales, il s'arrêta à un feu rouge. Il avait l'impression étrange que rien n'avait changé, que les événements de la veille n'étaient qu'un mauvais rêve, et qu'en arrivant au bureau, il allait retrouver Nick Stames et Barry Calvert comme d'habitude. A peine eut-il jeté un coup d'oeil sur sa gauche que cette rassurante illusion se dissipa. A l'une des extrémités de l'avenue déserte, il apercevait les jardins de la Maison-Blanche et, à travers les branches, des pans du bâtiment laiteux. A l'autre extrémité de l'avenue, sur sa droite, se dressait la masse du Capitole, scintillant sous les premiers rayons du soleil. A mi-chemin entre les deux — entre César et Cassius —, s'élevait le siège du F.B.I. Et seuls au milieu de tout cela, le Directeur et lui jouaient avec le destin.

Mark emprunta la rampe d'accès au parking, derrière le quartier général du F.B.I., et se gara. Un jeune homme en blazer marine, pantalon de flanelle grise, chaussures foncées et élégante cravate bleue — l'uniforme du Bureau —, l'attendait. Cet homme discret ne pouvait être tombé du lit : il avait l'air de sortir d'une boîte tant il était impeccable. Andrews lui montra ses papiers. Sans un mot, le jeune

homme le précéda jusqu'à l'ascenseur, qui les emmena au septième ; Mark fut invité à entrer dans une petite pièce où on lui demanda de patienter.

Il s'assit dans la salle d'attente jouxtant le bureau du Directeur, où traînaient les inévitables vieux numéros de *Time* et *Newsweek* ; pour un peu, il se serait cru chez le dentiste. C'était d'ailleurs bien la première fois de sa vie qu'il regrettait de ne pas y être. Il se mit à réfléchir aux événements des quatorze dernières heures. Lui qui, jusqu'à hier, était un homme sans responsabilités, profitant en toute quiétude de la deuxième des cinq années pleines d'imprévu qu'il passait au service du F.B.I., était maintenant dans la gueule du lion. La seule et unique fois où il avait mis les pieds au siège, ç'avait été lorsqu'il avait été reçu par le service du personnel. On lui avait parlé salaire, primes, vacances, on lui avait parlé de la chance qui s'offrait à lui de servir la nation en exerçant un métier utile et gratifiant ; mais pas un instant il n'avait été question d'immigrants grecs et de facteurs noirs égorgés, non plus que de collègues retrouvés au fond du Potomac. Mark arpentait la pièce en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses idées ; hier, il aurait dû être de repos normalement, mais il avait décidé de faire des heures supplémentaires pour mettre du beurre dans les épinards. Peut-être qu'un autre agent aurait réussi à retourner plus vite à l'hôpital, prévenant ainsi le double meurtre. Peut-être que s'il avait été au volant de la Ford la nuit dernière, c'est lui, et non Stames et Calvert, qu'on aurait repêché dans le Potomac. Peut-être... Mark ferma les yeux et sentit un frisson insidieux courir le long de sa colonne vertébrale. Il s'efforça de refouler la peur panique qui l'avait tenu éveillé toute la nuit. Peut-être que la prochaine fois ce serait son tour.

Ses yeux se posèrent sur une plaque précisant qu'en plus de soixante ans d'existence, le F.B.I. n'avait perdu que trente-quatre de ses hommes en service commandé, et qu'en une occasion, seulement, deux de ses agents avaient trouvé la mort le même jour. Depuis hier, cela avait cessé d'être vrai. Mark continua d'examiner les lieux et son regard fut accroché par une immense photo de la Cour suprême. A sa gauche, s'alignaient les portraits des cinq directeurs du F.B.I., Hoover, Gray, Ruckelshaus, Kelley et enfin le formidable H.A.L. Tyson, que tout le monde appelait Hait. Mrs. McGregor exceptée, personne ne connaissait son prénom. C'était même devenu une plaisanterie rituelle. En entrant au F.B.I., on donnait un dollar à Mrs. McGregor — qui était au service du Directeur depuis vingt-sept ans — en lui susurrant au creux de l'oreille le prénom présumé du Directeur. Celui qui tombait juste ramassait la cagnotte, laquelle se montait maintenant à 3 516 dollars. Mark avait proposé Hector. Mrs. McGregor avait éclaté de rire

et la cagnotte s'était trouvée enrichie d'un dollar. Moyennant un autre dollar, il était possible de faire une seconde tentative, mais si l'on perdait à nouveau on était tenu de payer une amende de 10 dollars. Nombreux étaient ceux qui tentaient le coup une deuxième fois, aussi la cagnotte grossissait-elle chaque fois qu'une nouvelle recrue se présentait.

Mark avait eu l'idée géniale de consulter le fichier des empreintes. Au F.B.I., les dossiers « empreintes » sont subdivisés en trois catégories : militaires, civils et criminels, et les empreintes de tous les agents du F.B.I. sont automatiquement classées dans la catégorie « criminels ». Cela permet de retrouver la trace de tout agent du F.B.I. passé de l'autre côté de la barrière, ou d'éliminer les empreintes d'un agent sur les lieux d'un crime ; ces dossiers sont rarement utilisés. Mark s'était félicité de son astuce lorsqu'il avait demandé à un responsable du service des empreintes la fiche de Tyson, fiche sur laquelle on pouvait lire : « Taille : 1 m 85 ; Poids : 82 kilos ; Cheveux : châains ; Fonction : directeur du F.B.I. ; Nom : Tyson, H.A.L. ». Le prénom n'était pas mentionné. Le responsable, homme discret vêtu d'un costume bleu — comme de bien entendu —, avait gratifié Mark d'un sourire acerbe et remarqué en rangeant la fiche, assez fort pour que Mark l'entende : « Encore un pauvre con qui croyait empocher 3000 dollars sans se fatiguer. »

Compte tenu du virage pris par le Bureau, lequel était devenu au cours des dix dernières années plus « politique », la nomination à sa tête d'un homme comme Tyson ne pouvait que plaire au Congrès. La loi et l'ordre, on avait ça dans le sang chez les Tyson. Son arrière-grand-père, qui travaillait pour la Wells Fargo, voyageait fusil au poing dans la diligence qui reliait San Francisco à Seattle pour en protéger les occupants. Son grand-père avait réussi l'exploit de cumuler les fonctions de maire et de chef de la police de Boston. Quant à son père, aujourd'hui en retraite, c'avait été un des plus brillants avocats du Massachusetts. Que l'arrière-petit-fils, suivant la tradition familiale, soit devenu Directeur du Fédéral Bureau of Investigation n'avait donc rien de surprenant. Les anecdotes qui couraient sur lui étaient légion et Mark se demandait s'il y en avait beaucoup de fabriquées.

Que Tyson ait marqué l'essai gagnant lors de la finale opposant Harvard à Yale, c'était indubitable : il n'y avait qu'à consulter les journaux de l'époque. Tout aussi indubitable était le fait qu'il avait été le seul Blanc de la délégation américaine à boxer aux Jeux olympiques de Melbourne en 1956. Quant à savoir s'il avait vraiment déclaré au défunt président Nixon qu'il préférerait se mettre aux ordres du diable

plutôt que de diriger le F.B.I. sous sa présidence, c'était une autre paire de manches. En tout cas, le clan Kane n'avait rien fait pour démentir.

Sa femme était morte cinq ans plus tôt d'une sclérose en plaques. Il l'avait soignée vingt ans durant avec un dévouement et un acharnement indéfectibles.

Il n'avait peur de personne. Sa droiture et son franc-parler lui avaient valu une réputation telle qu'aux yeux de l'opinion publique il dépassait de cent coudées la plupart des hauts fonctionnaires. Après la période de malaise qui avait suivi la mort de Hoover, Hait Tyson avait rendu au Bureau le prestige dont il jouissait dans les années trente et quarante. Inutile de dire que Tyson avait joué un rôle non négligeable dans la décision que Mark avait prise de consacrer cinq ans de sa vie au Bureau.

Mark commença à tripoter sa veste, et plus particulièrement le bouton du milieu, manie commune à tous les agents du F.B.I. A Quantico, au cours du stage de formation de quinze semaines, les nouvelles recrues s'entendaient répéter à longueur de journée qu'elles devaient laisser leur veste déboutonnée, ceci afin de pouvoir tirer plus vite leur revolver de l'étui qu'elles portaient à la hanche. A la hanche et non sous l'aisselle comme semblaient le croire les réalisateurs de séries télévisées. Cette erreur avait le don d'exaspérer Mark. Chaque fois qu'un homme du F.B.I. reniflait le danger, il tâtait subrepticement ce bouton afin de s'assurer que sa veste était ouverte. Là, dans cette salle d'attente, Mark se sentait noué par la peur. Peur de l'inconnu, peur de H.A.L. Tyson, peur contre laquelle même un bon Smith & Wesson ne pouvait pas grand-chose.

Le jeune homme discret au regard vif et au blazer bleu nuit refit son apparition.

— Le Directeur va vous recevoir.

Mark se mit debout et s'aperçut qu'il avait les jambes molles. Après avoir essuyé ses mains moites de transpiration sur son pantalon, il emboîta le pas à son guide et pénétra à sa suite dans le saint des saints. Le Directeur leva le nez, lui désigna d'un geste une chaise, et attendit que l'homme à l'allure feutrée eût quitté la pièce et fermé la porte. Même assis derrière son bureau, le Directeur — tête massive, épaules carrées — réussissait à avoir l'air d'un taureau prêt à charger. Le brun du sourcil broussailleux rappelait très exactement celui de la crinière drue ; sa tignasse bouclait si impétueusement que si elle

n'avait pas appartenu à H.A.L. Tyson, on aurait pu croire qu'il portait perruque. Ses mains épaisses reposaient bien à plat sur le frêle bureau de style Queen Anne comme pour lui ôter toute envie de s'envoler. Le teint vermeil n'était pas celui d'un homme qui a un penchant pour la bouteille mais celui de quelqu'un qui aime la vie au grand air et sort par tous les temps. Derrière le Directeur, légèrement en retrait, se tenait un autre homme, athlétique, rasé de près, silencieux.

Le Directeur prit la parole.

— Andrews, voici le directeur adjoint, Matthew Rogers. Je l'ai mis au courant des événements qui ont suivi la mort de Casefikis. Nous allons mettre plusieurs agents sur l'enquête avec vous. (Les yeux gris et perçants du Directeur se braquèrent sur Mark.) J'ai perdu deux de mes meilleurs éléments hier, Andrews, et rien, vous m'entendez, rien ne m'empêchera de trouver le coupable, celui-ci fût-il la Présidente elle-même, c'est clair ?

— Oui, monsieur, dit Mark très calmement.

— A la lecture des communiqués que nous avons diffusés à la presse, vous aurez compris que le public croit que ce qui s'est passé hier soir n'est qu'un banal accident d'automobile. Aucun journaliste n'a fait le rapprochement entre les meurtres commis à l'hôpital Woodrow-Wilson et la mort de mes agents. Pourquoi auraient-ils fait le lien d'ailleurs, quand on sait qu'en Amérique il se commet un meurtre toutes les vingt-six minutes ?

Il y avait un dossier sur le bureau, celui du chef de la police métropolitaine. On le tenait donc à l'œil, lui aussi.

— Nous n'allons pas les détromper. (A l'énoncé de ce pluriel de majesté, Mark bomba intérieurement le torse.) J'ai soigneusement passé en revue tout ce que vous m'avez dit la nuit dernière et je vais vous résumer la situation telle que je la vois. N'hésitez pas à m'interrompre en cours de route, si nécessaire.

En d'autres circonstances, Mark aurait carrément pouffé.

— L'immigrant grec voulait voir le chef du F.B.I., attaqua le Directeur, les yeux sur le dossier. Peut-être aurais-je accédé à sa requête si j'en avais eu connaissance. (Il releva la tête.) Inutile d'épiloguer, voici les faits. Casefikis vous fait une déposition orale à l'hôpital, d'où il ressort qu'il croit qu'on va tenter d'assassiner la

Présidente des États-Unis le 10 mars. Il a surpris ces propos alors qu'il assistait, en qualité de serveur, à un déjeuner donné dans le salon particulier d'un hôtel de Georgetown, déjeuner auquel — selon lui — était présent un sénateur. Vous êtes d'accord jusque-là, Andrews ?

— Oui, monsieur.

Le directeur consulta de nouveau le dossier.

— La police a pris les empreintes du mort ; cet homme n'est fiché ni chez nous ni à la police métropolitaine. Donc pour l'instant et après les quatre assassinats de la nuit dernière, il nous faut partir de l'hypothèse que le Grec était de bonne foi. Il y a peut-être des choses qui lui ont échappé ou qu'il a mal comprises, mais il s'est trouvé mêlé sans le vouloir à quelque chose de suffisamment énorme pour que quatre meurtres soient commis en une nuit. Nous pouvons également supposer que, quels qu'ils soient, les gens qui sont derrière cette machination diabolique s'imaginent être tirés d'affaire et avoir éliminé tous ceux qui étaient susceptibles d'avoir eu vent de leurs projets. Si vous voulez mon avis, vous avez eu de la chance, jeune homme.

— Oui, monsieur.

— L'idée a dû vous effleurer qu'ils vous croyaient au volant de la Ford bleue ?

Mark, qui n'avait pensé qu'à ça au cours des dix dernières heures, opina. Il espéra que Norma Stames n'y penserait pas, elle.

— Je veux que les artisans du complot s'imaginent ne courir désormais aucun risque, c'est pourquoi je ne vais rien changer à l'emploi du temps de la Présidente, du moins pour le moment.

— Mais monsieur, objecta Mark, vous ne craignez pas de mettre sa vie en danger ?

— Écoutez-moi, Andrews. Quelqu'un, quelque part, un sénateur des États-Unis peut-être, projette d'assassiner la Présidente ; ce quelqu'un a été jusqu'à liquider deux de mes meilleurs agents, un Grec qui aurait pu le reconnaître et un facteur sourd qui, lui, aurait pu identifier le meurtrier de Casefikis. Si nous faisons donner la grosse artillerie maintenant, nous risquons de les inciter à se terroriser. Or comme les renseignements dont nous disposons sont minces, nos chances de découvrir leur identité seraient quasi nulles. A supposer que nous y parvenions, il est à peu près certain que nous ne pourrions

pas les épingler. Notre seul espoir de coincer ces fumiers, c'est de leur laisser croire jusqu'à la dernière minute qu'ils n'ont rien à craindre. En agissant de cette façon, on a peut-être une chance de les pincer. Il est possible qu'ils aient pris peur et aient renoncé, mais ça m'étonnerait. Compte tenu des moyens auxquels ils ont eu recours pour empêcher leur projet de s'ébruiter, ils doivent avoir un motif puissant de vouloir supprimer la Présidente dans les six jours à venir. Ce motif, il nous faut le découvrir.

— Allons-nous mettre la Présidente au courant ?

— Non, pas encore. Elle a eu suffisamment de problèmes avec le projet de loi sur le contrôle des armes à feu, ces deux dernières années, sans avoir à regarder sans arrêt derrière elle pour essayer de savoir qui est Marc Antoine et qui est Brutus.¹ (1. Allusion au Jules César de Shakespeare. (N.d.T.)

— Qu'allons-nous faire alors au cours des six prochains jours ?

— Trouver Cassius. Ce sera d'autant plus dur qu'il n'a pas forcément le physique de l'emploi.

— Et si nous n'arrivons pas à mettre la main sur lui ?

— Dieu aide l'Amérique.

— Et si nous le dénichons ?

— Vous devrez peut-être l'abattre.

Mark demeura pensif un instant. Il n'avait encore jamais tué personne de sa vie, il n'avait même jamais écrasé sciemment un insecte sous son pied. L'idée que la première personne qu'il serait amené à tuer risquait d'être un sénateur, était pour le moins intimidante.

— Ne faites pas cette tête, Andrews. Ça m'étonnerait qu'on en arrive là. Je vais vous expliquer ce que je compte faire. Je vais dire à Stuart Knight, le directeur du Service Secret, que deux de mes agents enquêtaient sur un homme prétendant que la Présidente des États-Unis allait être assassinée au cours du mois à venir. Je n'ai nullement l'intention de lui apprendre qu'il y a peut-être un sénateur dans le coup ; pas plus que je ne lui dirai que deux de nos hommes ont trouvé la mort à cette occasion : ça ne le regarde pas. Rien ne nous dit qu'un sénateur est réellement impliqué et je ne veux pas que les gens se

mettent à dévisager leurs représentants, en se demandant lequel d'entre eux est un criminel.

Le directeur adjoint s'éclaircit la gorge.

— Certains le pensent déjà.

H.A.L. Tyson enchaîna sans même un battement de cils.

— Ce matin, Andrews, vous rédigez un rapport sur les renseignements que Casefikis nous a transmis et sur les circonstances de sa mort, rapport que vous remettrez à Grant Nanna. Ne parlez pas des meurtres de Stames et Calvert : personne ne doit faire le rapprochement. Faites état de la menace qui plane sur la vie de la Présidente, mais évitez toute allusion au fait qu'un sénateur puisse tremper dans le complot. C'est bien comme ça que vous opéreriez, Matt ?

— Oui, monsieur, opina Rogers. Si nous faisons part de nos soupçons à des gens qui n'ont pas à les connaître, nous courons le risque de déclencher une vaste opération de sécurité qui fera se terrer les assassins. Il ne nous resterait plus alors qu'à ramasser nos billes et repartir à zéro — à supposer qu'une seconde chance nous soit offerte.

— Exactement, dit le Directeur. Voici comment nous allons procéder, Andrews. Parmi nos cent sénateurs, il y en a un qui constitue notre seul lien avec les conspirateurs : à vous de l'identifier. Le directeur adjoint va mettre ses hommes sur les rares tuyaux dont nous disposons. Inutile de leur donner des détails, Matt. Qu'ils commencent par aller faire un tour au *Golden Duck*.

— Ils feront ensuite la tournée des hôtels de Georgetown afin de savoir dans quel établissement s'est donné un déjeuner le 24 février, enchaîna Rogers. Après quoi ils iront à l'hôpital. Peut-être que quelqu'un a vu des individus suspects rôder dans le parking ou les couloirs ; les assassins ont dû repérer notre Ford là-bas pendant que Calvert et vous, Andrews, interrogiez Casefikis. C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire pour le moment.

— Je suis d'accord avec vous, renchérit le Directeur. Parfait, Matt, merci. Vous pouvez disposer. Prévenez-moi dès que vous avez du nouveau.

— Certainement, dit le directeur adjoint qui adressa un signe de tête à Mark et sortit.

Mark n'avait pas soufflé mot, impressionné par la clarté avec laquelle le Directeur avait exposé les faits ; il devait avoir un ordinateur à la place du cerveau.

Le Directeur appuya sur un bouton de l'interphone.

— Café pour deux, madame McGregor, je vous prie.

— Oui, monsieur.

— Andrews, vous vous présenterez au Bureau tous les matins à 7 heures pour me faire votre rapport. En cas d'urgence, téléphonez-moi, mais toujours en utilisant le nom de code convenu. J'utiliserai le même pour vous appeler. Dès que vous entendrez « Jules César », laissez tomber ce que vous êtes en train de faire. Compris ?

— Oui, monsieur.

— Autre chose, maintenant. Si je venais à mourir ou à disparaître, mettez le ministre de la Justice dans la confidence et elle seule, Rogers se chargera du reste. Si c'est vous qui mourez, jeune homme, faites-moi confiance : je prendrai les décisions qui s'imposent.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, le Directeur sourit. Mark se dit qu'ils n'avaient décidément pas le même sens de l'humour.

— Je vois d'après votre dossier que vous avez droit à deux semaines de vacances. Prenez-les à compter d'aujourd'hui midi. Je veux que vous disparaissiez officiellement pendant une semaine au moins. Grant Nanna est au courant, je l'ai prévenu que vous allez travailler directement sous mes ordres, poursuivit le Directeur. Il va falloir que vous me supportiez jour et nuit pendant six jours, mon garçon.

— Et réciproquement, lâcha Mark étourdiment. Au lieu de le rembarrer sèchement, le Directeur se contenta de sourire.

Mrs. McGregor entra avec le café, fit le service et s'éclipsa. Le Directeur avala son café d'un trait et se mit à tourner dans la pièce comme un ours en cage. Mark, qui était resté vissé sur son siège, ne quittait pas Tyson, des yeux. Aux mouvements de balancier de la tête massive, Mark comprit que le Directeur réfléchissait.

— Pour commencer, Andrews, vous allez dresser la liste des

sénateurs présents à Washington le 24 février. Comme le week-end n'était pas loin, il y a gros à parier que la plupart de ces zozos s'étaient égaillés aux quatre coins du pays, les uns pour pérorer du haut de quelque tribune, les autres pour se détendre en compagnie de leurs précieux rejets.

Ce que le Directeur disait des gens dans leur dos n'était rien comparé à ce qu'il leur assenait en plein visage : ce trait de caractère lui valait la sympathie de tous. Mark ébaucha un sourire et commença à se détendre.

— Une fois en possession de cette liste, nous nous efforcerons de voir ce qu'ils ont en commun. Mettez d'un côté les Républicains, de l'autre les Démocrates, et classez-les suivant leurs intérêts, publics et privés. Cela fait, il nous faudra découvrir ceux qui ont eu, ou ont encore, affaire personnellement à la Présidente Kane, qu'ils lui témoignent de l'amitié ou de l'hostilité. Tous ces éléments devront figurer dans le rapport que vous me remettrez demain matin. Compris ?

— Oui, monsieur.

— Il y a une chose qu'il faut que vous compreniez, Andrews. Comme vous le savez, le F.B.I. s'est trouvé au cours des dix dernières années dans une situation politique délicate. Le Congrès nous guette au tournant et n'attend qu'une chose : que nous allions trop loin. Si nous suspectons un membre de cette honorable assemblée, sans apporter la preuve irréfutable de sa culpabilité, ces messieurs ne nous feront pas de cadeau. Et ils auront raison. Les services de police dans un régime démocratique doivent faire la preuve absolue qu'ils ne faussent en rien la vie politique. Ils doivent être irréprochables, et plus purs encore que la femme de César. Vous me suivez ?

— Oui, monsieur.

— Il nous reste six jours à compter d'aujourd'hui, cinq à compter de demain, et je veux prendre cet homme et ses complices sur le fait. Inutile de compter nos heures. Nous sommes de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Bien, monsieur.

Le Directeur se dirigea vers son bureau et convoqua Mrs. McGregor.

— Madame McGregor, je vous présente l'agent spécial Mark Andrews qui va travailler avec moi, pendant les six jours à venir, sur une affaire extrêmement délicate. Chaque fois qu'il demandera à me voir, envoyez-le moi. Si je suis avec quelqu'un d'autre que Mr. Rogers, prévenez-moi immédiatement. Pas de formalités, pas question qu'il fasse antichambre.

— Bien, monsieur.

— Et pas un mot à quiconque.

— Évidemment, monsieur Tyson. Le Directeur se tourna vers Mark.

— Maintenant retournez à l'agence et mettez-vous au travail. Rendez-vous ici à 7 heures demain matin.

Mark se leva. Il n'avait pas fini son café, mais n'osa pas en faire la remarque. Peut-être oserait-il le sixième jour. Il échangea une poignée de main avec le Directeur et se dirigea vers la porte. Comme il l'atteignait, le Directeur ajouta :

— Je vous recommande la plus grande prudence, Andrews. Regardez derrière vous plutôt deux fois qu'une.

Mark frissonna et sortit vivement de la pièce. Le dos plaqué au mur, il enfila le corridor, s'engouffra dans l'ascenseur, emprunta le couloir du rez-de-chaussée où il tomba nez à nez avec un peloton de touristes occupés à examiner les photographies des dix criminels les plus recherchés par toutes les polices d'Amérique. Y aurait-il un sénateur parmi eux la semaine prochaine ?

Une fois dans la rue, il louvoya entre les voitures pour traverser Pennsylvania Avenue et atteindre l'agence. Il y avait quelque chose de changé ce matin. Deux hommes manquaient à l'appel, et ce n'était pas un manuel d'instruction qui allait les remplacer. Le drapeau qui flottait au-dessus du siège du F.B.I. et celui qui flottait au-dessus de l'ancienne poste étaient en berne : deux des agents du F.B.I. étaient morts.

Mark se rendit directement dans le bureau de Grant Nanna qui avait l'air d'avoir vieilli de dix ans en une nuit. Il avait perdu deux amis, l'un qui était son subordonné et l'autre son supérieur.

— Asseyez-vous, Mark.

— Merci, monsieur.

— Le Directeur m'a appelé ce matin. Je ne lui ai posé aucune question. D'après ce que j'ai compris, vous prenez deux semaines de congé à dater de midi aujourd'hui et vous rédigez à mon intention une note sur ce qui s'est passé à l'hôpital. Je dois la transmettre à l'échelon supérieur, après quoi l'affaire ne nous concerne plus du fait que la Criminelle prend le relais. On essaie de me faire avaler que Nick et Barry sont morts dans un accident de voiture.

— Oui, monsieur, dit Mark.

— Je n'en crois pas un mot, jeta Nanna. Puisque vous vous retrouvez, je ne sais comment, mêlé de près à cette histoire, peut-être que vous arriverez à épinglez les salopards qui ont fait ça. Quand vous leur aurez mis la main dessus, passez-leur les couilles à la moulinette et faites-moi signe, que je puisse vous donner un coup de main, si je pince ces fumiers...

Mark regarda Grant Nanna et détourna les yeux avec tact, attendant que son chef recouvre son sang-froid.

— Vous n'êtes pas autorisé à me contacter une fois que vous aurez quitté ce bureau, mais si je peux vous aider en quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. Pas un mot au Directeur, il nous tuerait s'il s'en apercevait. Et maintenant rompez, Mark.

Mark sortit et rejoignit son bureau. Il s'assit et, obéissant aux instructions du Directeur, rédigea un rapport concis et anodin. Il l'apporta à Nanna qui le feuilleta avant de le jeter dans la corbeille « départ ».

— Du beau travail de camouflage, Mark.

Mark ne dit mot. Il signa le registre en quittant l'agence, seul endroit où il se sentait en sécurité. Il allait devoir se débrouiller seul six jours durant. Les ambitieux sont toujours curieux de savoir comment leur situation va évoluer dans les années à venir ; Mark n'en demandait pas tant : une semaine lui aurait suffi.

Le Directeur appuya sur un bouton. L'homme au blazer bleu nuit et au pantalon gris entra.

— Oui, monsieur.

— Tenez Andrews à l'oeil, surveillez-le jour et nuit ; trois équipes de deux hommes qui viendront au rapport tous les matins. Je veux un dossier complet sur lui, études, petites amies, relations, habitudes, violon d'Ingres, religion, organisations dont il est membre. Il me faut tout ça demain matin à 6 h 45. Compris ?

— Oui, monsieur.

Se doutant bien que le personnel du Sénat ne verrait pas d'un bon oeil un agent du F.B.I. poser des questions sur leurs employeurs, Mark commença ses recherches à la bibliothèque du Congrès. Tout en gravissant l'interminable volée de marches, il ne put s'empêcher de penser au film *Les Hommes du Président*, dans lequel Woodward et Bernstein avaient passé des heures et des heures dans les entrailles du bâtiment à la recherche de bouts de papier divers. Que l'on soit agent du F.B.I. sur la piste d'un tueur ou journaliste en quête d'informations, c'était en se livrant à ce travail ingrat que l'on aboutissait à un résultat.

Mark poussa la porte marquée « Lecteurs » et erra dans la grande salle de lecture, vaste pièce circulaire au plafond en forme de dôme, décorée de couleurs sourdes allant de l'or au bronze en passant par le beige et le rouille. Des rangées de bureaux incurvés en bois foncé étaient disposés en cercles concentriques autour du bureau central. Des arcades gracieuses permettaient d'apercevoir les milliers de livres stockés au second étage. Mark s'approcha du bibliothécaire et lui demanda, sur le mode chuchoté qu'il est de bon ton d'adopter en pareil endroit, où il pouvait trouver les derniers numéros des Annales du Congrès.

— Salle 244. C'est la salle de lecture des ouvrages juridiques.

— Comment je fais pour y aller ?

— Après le fichier, de l'autre côté du bâtiment, prenez l'ascenseur jusqu'au deuxième.

Mark réussit à trouver la bibliothèque de droit, pièce blanche rectangulaire dont le mur de gauche était garni de trois rangées d'étagères. Après avoir questionné le préposé, il repéra les Annales du Congrès sur l'une des étagères, plaquées contre le mur de droite, consacrées aux livres de référence. Il prit le volume broché daté du 24 février et alla s'installer à une longue table inoccupée pour commencer son fastidieux travail d'épluchage.

Après avoir feuilleté le compte rendu des activités du Sénat plus d'une demi-heure durant, Mark comprit que la chance était avec lui. Bon nombre de sénateurs avaient apparemment quitté Washington pour le week-end. En examinant l'appel effectué le 24 février, il constata en effet que sur les cent sénateurs, soixante seulement s'étaient trouvés en séance. Et les projets de loi soumis au vote étaient suffisamment importants pour inciter les sénateurs, qui auraient pu se cacher dans quelque recoin du Sénat ou de la ville, à être présents. Une fois qu'il eut éliminé ceux que les chefs de file de chaque parti avaient donné comme «absents pour raisons de santé», auxquels il ajouta ceux qui étaient « en mission officielle », Mark se retrouva avec un total de soixante-deux sénateurs présents à Washington le 24 février. Il entreprit alors de vérifier — travail interminable et assommant — que les trente-huit autres n'étaient pas à Washington ce jour-là, pour une raison ou une autre.

Il consulta sa montre : 12 h 15. Pas le temps de déjeuner...

Vendredi 4 mars

12 h 30

Les trois hommes étaient arrivés, trois hommes qui n'avaient pas d'atomes crochus, et que seul l'appât du gain était parvenu à réunir dans une même pièce. Le premier se faisait appeler Tony. Des noms, il en avait porté tant et plus, si bien que personne n'aurait pu dire avec certitude comment il s'appelait vraiment. Excepté sa mère peut-être, et encore, car elle ne l'avait pas vu depuis vingt ans : depuis qu'il avait quitté la Sicile pour les États-Unis afin de rejoindre son père, parti lui aussi en Amérique vingt ans plus tôt. Le schéma se répétait.

Le dossier établi par le F.B.I. sur Tony précisait qu'il mesurait 1 m 73, pesait 66 kilos, était de corpulence moyenne, avait les cheveux noirs, le nez droit, les yeux noisette, et pas de signes particuliers. Il avait été arrêté et condamné une fois, à deux ans de prison, pour complicité dans le braquage d'une banque. Ce que son dossier ne disait pas, c'est que Tony était un conducteur hors pair : il l'avait prouvé hier. Si ce crétin d'Allemand n'avait pas perdu les pédales, ce n'est pas trois mais quatre personnes qu'il y aurait eu aujourd'hui dans cette pièce. Ce n'était pas faute d'avoir mis le patron en garde.

— Si vous embauchez un Boche, faites-lui construire la bagnole, mais ne lui confiez jamais le volant.

Le patron ne l'avait pas écouté et on avait repêché l'Allemand dans le Potomac. La prochaine fois, ils feraient appel au cousin de Tony, Mario. Comme ça, il y aurait au moins deux êtres humains dans l'équipe ; car on pouvait difficilement considérer, comme tels, l'ancien flic et le Jap qui ne desserrait jamais les dents.

Tony coula un regard vers Xan Tho Hue, qui ne parlait que quand on lui adressait la parole. Vietnamiens, il avait fini par se réfugier au Japon en 1979. Il aurait été universellement connu s'il avait participé aux Jeux olympiques de Los Angeles, car aucun adversaire n'aurait été assez fort pour lui ravir la médaille d'or de tir ; mais, pensant à la carrière qu'il avait embrassée, Xan avait décidé de garder un profil bas et de se retirer des épreuves éliminatoires au Japon. Son entraîneur

s'était donné un mal de chien pour le faire revenir sur sa décision, mais sans succès. Pour Tony, Xan n'était ni plus ni moins qu'un sale Jaune, même s'il était forcé d'admettre en son for intérieur qu'il ne connaissait personne capable de loger, à huit cents mètres de distance, dix balles dans un carré de sept centimètres, soit la taille du front de Florentina Kane.

Le Jap le fixait, parfaitement immobile. Le physique de Xan le servait dans son travail. Personne ne se serait douté que sous cette frêle enveloppe — 1 m 58 pour 50 kilos — se cachait un tireur exceptionnel. La plupart des gens continuent de penser que seuls excellent au tir les cow-boys à l'allure de mastodontes et les gangsters à la mâchoire proéminente. Si l'on vous avait dit que cet homme était un tueur féroce, vous auriez tout de suite pensé qu'il se servait de ses mains, d'un garrot ou d'un nunchaki, voire même qu'il utilisait le poison, mais pas une arme à feu. Xan était le seul des trois hommes présents qui agissait poussé par un désir de vengeance. Tout gamin, il avait vu ses parents massacrés par les Américains au Vietnam. Pourtant ils avaient toujours soutenu les Yankees dont ils parlaient en termes chaleureux jusqu'au jour où ceux-ci avaient criblé leurs corps de balles. Ils l'avaient laissé pour mort, cible insignifiante et presque invisible. De ce jour, il avait juré de se venger. Il s'était réfugié au Japon ... et là, pendant les deux années qui avaient suivi la chute de Saigon, il s'était fait tout petit, travaillant comme serveur dans un restaurant chinois, et participant au programme américain d'aide aux réfugiés vietnamiens. Puis il était allé proposer ses compétences à certaines de ses anciennes connaissances des services de renseignement vietnamiens. La présence américaine en Asie allant en diminuant, et les Communistes ayant de moins en moins besoin de tueurs et de plus en plus d'avocats, ses amis lui avaient dit qu'ils regrettaient mais qu'ils n'avaient rien pour lui. Xan avait alors commencé à travailler à son compte au Japon. En 1981, il avait obtenu la nationalité japonaise, un passeport, et s'était lancé dans sa nouvelle voie.

Contrairement à Tony, Xan n'éprouvait aucune animosité à l'égard de ses compagnons. Pour tout dire, il n'y pensait même pas. On l'avait engagé pour effectuer un travail précis, travail pour lequel il serait grassement payé, et qui, dans une certaine mesure, lui donnerait l'occasion de venger ses parents. Les autres n'avaient que des rôles subalternes à jouer, pour lui permettre de mener à bien sa mission. S'ils s'en tiraient sans faire trop d'erreurs, il tiendrait son rôle à la perfection, et dans quelques jours il serait de retour en Orient. Bangkok, Manille, Singapour ? Xan n'avait pas encore fait son choix.

Quand cette affaire serait terminée, il pourrait s'offrir le repos dont il avait besoin.

Le troisième homme, Ralph Matson, était peut-être le plus dangereux du trio. Nez fort, menton lourd, ce gaillard de 1 m 87, taillé en athlète, était le plus redoutable parce qu'il était très intelligent. Après avoir travaillé pendant cinq ans au Fédéral Bureau of Investigation en tant qu'agent spécial, il avait astucieusement profité de la mort de Hoover pour démissionner. Fidélité au Chef oblige, et autres conneries de la même eau. En cinq ans, il avait emmagasiné suffisamment de connaissances en matière de criminologie pour espérer en tirer le meilleur parti. Il avait commencé par tâter du chantage, s'attaquant à des hommes qui n'avaient aucune envie que soit rendu public leur dossier au F.B.I., mais il s'occupait maintenant d'affaires plus ambitieuses. Il ne faisait confiance à personne — ça aussi, il l'avait appris au Bureau —, et certainement pas à cet imbécile de Rital qui, sous pression, était bien capable de confondre marche arrière et marche avant, ni au tueur taciturne aux yeux bridés.

Personne n'avait encore dit un mot.

Soudain la porte s'ouvrit à la volée. Trois têtes pivotèrent, trois têtes habituées au danger et détestant les surprises ; les trois hommes se détendirent immédiatement en reconnaissant les deux arrivants.

Le plus jeune, qui fumait, vint s'asseoir à l'extrémité de la table, comme il sied à un président de conseil d'administration ; l'autre prit place à côté de Matson, laissant le Grand Patron à sa droite. Ils échangèrent de secs signes de tête, rien de plus. Le cadet, qui s'appelait Peter Nicholson sur sa carte d'électeur, et Piotr Nicolaïsvitch sur son extrait de naissance, ressemblait en tous points à l'idée qu'on se fait d'un honorable directeur de firme de produits de beauté cossue. Il avait un costume de chez Chester Barrie, des chaussures de chez Loeb, une cravate de chez Ted Lapidus. Et un casier judiciaire vierge. Ce pourquoi il présidait. Il ne se considérait pas comme un criminel, mais comme un homme désireux de maintenir le statu quo.

Il appartenait à un petit noyau de millionnaires du Sud qui avaient bâti leur fortune en vendant des armes à feu, commerce éminemment prospère. Aux termes du Deuxième Amendement de la Constitution, tout citoyen américain a le droit de détenir des armes et une personne sur quatre exerce ce droit. On pouvait se procurer un pistolet ou un revolver standard pour la somme modique de 100 dollars, mais pour les fusils et carabines fantaisie, que nombre de patriotes considéraient

comme une marque de standing, il fallait compter parfois jusqu'à 10000 dollars. Le Grand Patron et d'autres gens du même acabit vendaient les armes de poing par millions et les armes d'épaule par dizaines de milliers. Ils n'avaient pas eu beaucoup de mal à persuader Ronald Reagan de ne pas fourrer son nez dans leurs affaires, mais ils savaient qu'ils n'arriveraient jamais à convaincre Florentina Kane d'en faire autant. Le projet de loi sur le contrôle des armes à feu avait déjà été accepté — de justesse — par la Chambre des Représentants, et à moins que ne soient prises des mesures drastiques, le Sénat l'accepterait, lui aussi. C'était donc pour maintenir le statu quo que le Grand Patron était assis à la place d'honneur à cette table.

Ouvrant la séance dans les règles, comme tout bon directeur de conseil d'administration, il demanda à ses hommes de faire leur rapport.

— J'étais branché sur le canal Un, commença Matson.

Durant son passage au F.B.I., et en vue de sa reconversion, Matson avait volé un des talkies-walkies du Bureau. Après avoir signé le formulaire de sortie en précisant qu'il en avait besoin pour une opération de routine, il avait ensuite déclaré l'avoir perdu. Il avait eu droit à un blâme et avait dû rembourser l'appareil de sa poche, ce qui n'était pas cher payer pour avoir le privilège d'écouter les communications du F.B.I.

— Je savais que le serveur grec s'était planqué en ville. Je me suis dit qu'à cause de sa blessure à la jambe il serait forcé de sortir de son trou et d'aller se faire soigner dans l'un des cinq hôpitaux de Washington. Je ne le voyais pas allant chez un médecin, trop cher. Puis j'ai entendu la voix de ce fumier de Stames sur le canal Un.

— Épargnez-nous les grossièretés, dit le Grand Patron.

Stames avait donné quatre blâmes à Matson pendant le passage de ce dernier au F.B.I., et Matson n'avait aucune raison de le pleurer.

— J'ai entendu Stames sur le canal Un, alors qu'il se rendait à l'hôpital Woodrow-Wilson, demander qu'on envoie un certain père Gregory au chevet du grec. J'avais une chance sur mille de me gourrer, mais je me suis souvenu que Stames était grec d'origine, et je n'ai pas eu de mal à retrouver le père Gregory. Je l'ai appelé et l'ai saisi au vol : il était sur le point de quitter son domicile. Je lui ai dit que l'hôpital avait renvoyé le Grec dans ses foyers, qu'il était inutile qu'il se dérange. Et je l'ai remercié. Stames mort, ça m'étonnerait qu'on

remonte jusqu'à lui, et quand bien même les flics retrouveraient sa trace, c'est pas ça qui les avancera à grand-chose. Je suis ensuite entré dans l'église orthodoxe la plus proche, j'ai pris une tenue de pope et je suis allé à l'hôpital. Le temps que j'arrive, Stames et Calvert étaient déjà partis. La réceptionniste m'a dit que les deux hommes du F.B.I. étaient repassés à leur bureau. Je me suis bien gardé de lui poser des questions, ne tenant pas à ce qu'elle se souvienne de moi. Je n'ai eu aucun mal à découvrir le numéro de la chambre de Casefikis, je me suis glissé à l'intérieur. Il dormait profondément. Je lui ai tranché la gorge.

Le sénateur tressaillit.

— Il y avait un nègre dans le lit voisin, je ne pouvais pas courir le risque de le laisser en vie : il aurait pu entendre du bruit, ou donner mon signalement, alors je lui ai tranché la gorge, à lui aussi.

Le sénateur se sentit à deux doigts de vomir. Il n'avait pas voulu la mort de ces deux hommes. Le Grand Patron, lui, n'avait pas bronché ; c'était à cela qu'on distinguait le professionnel de l'amateur.

— Ensuite j'ai appelé Tony dans la voiture. Il s'est rendu à l'agence de Washington et a vu Stames et Calvert sortir ensemble de l'immeuble. Puis je vous ai contacté, patron, et Tony a exécuté vos ordres.

Le Grand Patron lui tendit un paquet : cent billets de cent dollars. Les salariés américains sont payés en fonction de leur ancienneté et de leurs compétences, il en allait de même dans le monde de la pègre.

— Tony.

— Quand les deux hommes ont quitté l'ancienne poste, on les a suivis. Ils ont franchi Mémorial Bridge. L'Allemand les a doublés et a réussi à mettre une distance assez grande entre eux et lui. Dès que j'ai compris qu'ils allaient tourner pour prendre l'autoroute George-Washington, j'ai prévenu Gerbach par talkie-walkie. Il attendait camouflé dans un bouquet d'arbres sur la voie centrale, tous feux éteints, un kilomètre et demi plus loin. Il a allumé ses phares et dévalé la colline du mauvais côté de l'autoroute. Il a viré devant la bagnole des fédés, juste après que celle-ci eut passé Windy Run Bridge. J'ai accéléré et je les ai doublés à gauche. Je les ai pris par le travers et je les ai emboutis à plus de cent à l'heure, juste au moment où cette andouille de Boche les percutait de plein fouet. Vous connaissez la suite, patron. S'il n'avait pas perdu la boule, conclut Tony avec un

mépris non dissimulé, il serait là aujourd'hui pour vous faire son rapport.

— Vous vous êtes occupé de la voiture ?

— Je suis allé à l'atelier de Mario, changer le bloc moteur et les plaques. Une fois le garde-boue réparé, la carrosserie repeinte, j'ai pris le volant et j'ai abandonné la bagnole. Je vous fiche mon billet que son propriétaire, lui-même, ne la reconnaîtrait pas s'il la voyait.

— Où l'avez-vous abandonnée ?

— A New York, dans le Bronx.

— Parfait. Les flics du quartier ont un meurtre toutes les quatre heures sur les bras, ils n'ont pas de temps à perdre avec des histoires de voitures volées.

Le Grand Patron fit glisser un paquet sur la table. Trois mille dollars en billets usagés de cinquante.

— Allez-y mollo sur l'alcool, Tony, on va avoir besoin de vous d'ici peu.

Il ne lui dit pas en quoi consisterait sa seconde mission et poursuivit son tour de table.

— Xan.

Il écrasa sa cigarette et en alluma une autre derechef. Tous les yeux étaient braqués sur le peu loquace Vietnamien. Son anglais était bon, malgré un accent très prononcé. Comme beaucoup d'Asiatiques, il avait tendance à supprimer l'article défini, ce qui donnait à son discours un rythme haché.

— J'étais dans voiture avec Tony quand on reçoit ordre d'éliminer deux hommes dans conduite intérieure Ford. On traverse pont derrière eux, on s'engage sur autoroute et quand Allemand a coupé route de Ford, j'ai crevé deux pneus arrière en moins de trois secondes, juste avant que Tony leur rentre dedans. Ils n'avaient aucune chance de pouvoir contrôler voiture après ça.

— Comment savez-vous qu'il vous a fallu moins de trois secondes?

— Parce que pendant entraînement, j'ai fait en moyenne deux secondes huit dixièmes.

Silence.

Le Grand Patron se délesta d'un autre paquet contenant cent billets de cinquante. Deux mille cinq cents dollars pour chaque coup de feu tiré.

— Des questions, sénateur ?

Le nez baissé, le sénateur secoua négativement la tête.

Le Grand Patron prit la parole.

— S'il faut en croire les journaux et les résultats de notre enquête, il semble que personne n'ait fait le rapprochement entre les deux incidents, mais les gens du F.B.I. ont oublié d'être bêtes. Espérons que nous avons éliminé tous ceux qui ont reçu les confidences de Casefikis, à supposer qu'il en ait fait, d'ailleurs. Peut-être nous donnons-nous beaucoup de mal pour rien. Une chose est certaine, nous avons éliminé tous ceux qui se sont rendus au chevet de Casefikis, mais nous ne savons toujours pas si le Grec avait des révélations importantes à faire ou non.

— Je peux dire un mot, boss ?

Le Grand Patron releva la tête. Contrairement à ce qui se passait dans les réunions de conseil d'administration, ici on ne parlait que si l'on avait quelque chose de réellement intéressant à dire.

Le Grand Patron donna la parole à Matson.

— Une chose me turlupine, patron. Pourquoi Nick Stames allait-il à Woodrow-Wilson ?

Ne sachant exactement où il voulait en venir, les autres le fixèrent avec des yeux ronds.

— Nous savons grâce à mes contacts que Calvert y était, mais rien ne nous permet d'affirmer que Stames y était. Tout ce que nous savons, c'est que deux agents se sont rendus à l'hôpital et que Stames a demandé au père Gregory d'y faire un saut. Nous savons que Stames rentrait chez lui en compagnie de Calvert, mais mon expérience me dit que Stames ne serait pas allé lui-même à l'hôpital ;

il y aurait envoyé quelqu'un d'autre...

— Même s'il était convaincu qu'il s'agissait d'une affaire grave ? coupa le Grand Patron.

— Il ne pouvait pas savoir qu'il s'agissait d'une affaire importante, boss. Il ne pouvait pas le savoir avant que ses hommes lui aient fait leur rapport.

Le Grand Patron haussa les épaules.

— Si l'on s'en tient aux faits, Stames est allé à l'hôpital avec Calvert. Il a quitté l'agence avec Calvert, et ce dernier était au volant de la voiture qui a quitté l'hôpital.

— Je sais, patron, n'empêche qu'il y a quelque chose qui me chiffonne. Je sais qu'on a pris toutes les précautions, mais il n'est pas impossible que trois hommes — voire davantage — aient quitté l'agence et qu'il y en ait encore au moins un dans la nature qui sache ce qui s'est réellement passé.

— C'est peu probable, dit le sénateur. Vous comprendrez pourquoi quand vous aurez entendu mon rapport.

Matson pinça les lèvres.

— Vous n'êtes pas convaincu, Matson ?

— Non, monsieur.

— Très bien, tirez cela au clair. Si vous dénicher quoi que ce soit, tenez-moi au courant.

Le Grand Patron ne négligeait jamais rien. Il regarda le sénateur.

Le sénateur méprisait ces hommes, leur étroitesse d'esprit, leur rapacité. Ils ne comprenaient qu'une chose : l'argent, et Kane allait le leur prendre. Leur violence l'avait terrifié et lui avait levé le cœur. Jamais il n'aurait dû laisser ce beau parleur, ce salopard de Nicholson, lui verser de telles sommes pour l'aider à financer sa campagne et pourtant Dieu sait que, sans cet argent, jamais il n'aurait été élu. Des masses d'argent, et qu'avait-on exigé de lui en contrepartie ? Bien peu de chose : qu'il s'oppose de toutes ses forces à tout projet de loi sur le contrôle des armes à feu. De toute façon, il était contre, nom de Dieu ! Mais assassiner la Présidente pour empêcher le projet de passer,

alors là, c'était de la folie ! Seulement le Grand Patron le tenait, et bien. « Collaborez ou on dévoile le pot aux roses, mon cher », lui avait-il susurré d'une voix soyeuse. Le sénateur avait transpiré et trimé comme un forcené pour être élu au Sénat, et qui plus est, il y faisait du sacré bon travail. S'ils l'arrêtaient dans sa course maintenant, il était fini. Le scandale éclaterait et ça, il ne pourrait pas le supporter. « Montrez-vous coopératif, mon bon ami, dans votre propre intérêt. Nous ne vous demandons pas grand-chose, seulement quelques renseignements et votre présence le 10 mars au Capitole. Soyez raisonnable, mon cher, vous n'allez tout de même pas foutre votre vie en l'air pour une malheureuse Polonaise ? »

Le sénateur s'éclaircit la voix.

— Il est fort peu probable que le F.B.I. ait eu vent de nos projets. Mr. Matson le sait aussi bien que moi, si le Bureau avait le moindre soupçon, une seule raison de penser que cette menace pût différer en quoi que ce soit des milliers d'autres reçues par la Présidente, le Service Secret en aurait été informé sur-le-champ. Or ma secrétaire m'a certifié que l'agenda de la Présidente n'avait subi aucun bouleversement. Tous ses rendez-vous sont maintenus. Elle se rendra au Capitole le 10 mars au matin pour prononcer une allocution devant le Sénat...

— Justement, coupa Matson avec un ricanement méprisant. C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre. Toutes les menaces dont la Présidente fait l'objet, même les plus invraisemblables, sont automatiquement répercutées auprès du Service Secret. S'ils ont gardé le silence, ça signifie forcément...

— Cela peut signifier qu'ils ne sont tout bonnement au courant de rien, Matson, dit le Grand Patron d'un ton ferme. Je vous ai dit de tirer ça au clair. Et maintenant, sénateur, une question : si le F.B.I. subodorait quelque chose, croyez-vous qu'ils en parleraient à la Présidente ? Le sénateur eut un instant d'hésitation.

— A mon avis, non. Ils ne la préviendraient que s'ils étaient sûrs qu'elle coure un danger à une date précise, autrement, ils ne changeraient rien au programme prévu. Si toutes les menaces devaient être prises au sérieux, la Présidente ne sortirait jamais de la Maison-Blanche. Le rapport, présenté devant le Congrès par le Service Secret l'an dernier, indiquait que la Présidente avait reçu 1572 menaces de mort, or aucun des auteurs de ces menaces n'est passé à l'acte.

Le Grand Patron hochait la tête.

— De deux choses l'une : ou ils sont au courant de tout ou ils ne se doutent de rien.

Matson s'obstina.

— J'étais hier à une réunion de l'Amicale des anciens agents spéciaux, dont je suis toujours membre, et personne n'avait l'air d'être au courant, ce que je trouve étonnant. J'ai pris un verre avec Grant Nanna, qui était mon patron à l'agence de Washington, eh bien, chose étrange, il n'a même pas semblé intéressé. Pourtant il m'avait toujours donné l'impression d'être copain avec Stames. Tout ça me turlupine. Je n'arrive pas à comprendre comment il se fait que Stames soit allé à l'hôpital, et que personne ne souffle mot de sa disparition.

— Bon, bon, dit le Grand Patron. Mais si on ne la liquide pas le 10 mars, autant renoncer maintenant. Continuons comme si de rien n'était, à moins que le F.B.I. ne bouge — et ça, c'est votre boulot, Matson. Nous serons là au jour dit, sauf si vous trouvez quelque chose. Maintenant, au travail. Je vais commencer par l'emploi du temps de Kane ce jour-là. (Personne, le sénateur excepté, n'appelait la Présidente autrement que Kane.) Kane quitte la Maison-Blanche à 10 heures du matin. A 10 h 03, elle passe devant le siège du F.B.I., à 10 h 05 elle passe devant le Monument de la Paix dans la partie nord-ouest du parc du Capitole. Elle descend de voiture devant la façade est du Capitole à 10 h 06. En temps ordinaire, elle passe par la petite porte, mais le sénateur nous a assuré qu'elle comptait donner le plus de publicité possible à sa visite. Il lui faut quarante-cinq secondes pour descendre de voiture et gravir les marches du perron. Quarante-cinq secondes, c'est plus qu'il n'en faut à Xan pour agir. Je serai posté à l'angle de Pennsylvania Avenue lorsque Kane passera devant l'immeuble du F.B.I., Tony sera au volant de la voiture en cas de pépin, et le sénateur sur les marches du Capitole pour la retenir au cas où nous aurions besoin de davantage de temps. C'est Xan qui se chargera de la partie la plus délicate de l'opération que nous avons chronométrée au dixième de seconde près. J'ai fait engager Xan dans l'équipe qui travaille à la rénovation de la façade ouest du Capitole. Croyez-moi, avec le syndicat des ouvriers du bâtiment, j'ai eu un mal de chien à leur faire accepter un Asiatique. A vous, Xan.

Xan leva le nez.

— Travaux sur façade ouest du Capitole en cours depuis six mois. Kane suit ça avec intérêt. Elle veut qu'ils soient terminés à temps pour

sa seconde Inauguration.

Il grimaça un sourire. Tous les yeux étaient rivés sur le petit homme.

— Il y a plus de quatre semaines maintenant que je suis avec ouvriers. Je suis chargé de vérifier matériel apporté sur chantier, ce qui veut dire que je suis dans bureau du chantier. De là, il a été facile d'étudier allées et venues des uns et des autres. Les gardes ne sont ni du F.B.I., ni du Service Secret, ni de la C.I.A., mais du Service de sécurité des bâtiments publics. Ils sont en général plus âgés que agents normaux, souvent retraités. En tout ils sont seize, travaillant par équipe de quatre et se relayant toutes les quatre heures. Je connais leurs habitudes, je sais où ils boivent, où ils fument, jouent aux cartes, tout. Ils ne sont pas intéressés par chantier en ce moment parce que travaux être sur côté moins fréquenté du Capitole. De temps en temps, petits larcins sur chantier, mais pas grand-chose pour occuper gardes.

Dans la pièce, le silence était total.

— Au milieu du chantier, se trouve plus grosse grue d'Amérique, spécialement conçue pour mise en place des nouveaux éléments du Capitole. Déployée au maximum, elle fait cent mètres, presque double de hauteur autorisée pour immeubles à Washington. Personne ne s'attend à ce qu'on soit sur façade ouest, et personne s'imagine qu'on peut voir aussi loin. Au sommet se trouve petite plate-forme couverte pour entretien des poulies ; repliée, plate-forme devient comme une petite boîte. Elle mesure un mètre vingt-deux de long, soixante-neuf centimètres de large et quarante-trois centimètres de haut. J'ai dormi là pendant trois dernières nuits. Je vois tout, personne peut me voir, pas même hélicoptère Maison-Blanche.

Il y eut un silence empli de stupeur.

— Comment faites-vous pour atteindre votre perchoir ? s'enquit le sénateur.

— Comme chat, sénateur. Je grimpe. C'est avantage être très petit. Je me glisse là-haut juste après minuit et redescends à cinq heures. Je domine tout Washington et personne m'aperçoit.

— Vous avez une bonne vue sur les marches du Capitole ? demanda le Grand Patron.

— Vue me permet voir Maison-Blanche comme personne l'a vue.

J'aurais pu tuer Kane deux fois semaine dernière. Quand elle faire visite officielle, ce sera facile. Je ne peux pas rater...

— Et les ouvriers, jeudi ? coupa le sénateur. Imaginez qu'ils veuillent se servir de la grue.

Cette fois le Grand Patron ne put s'empêcher de sourire.

— Ils seront en grève jeudi prochain, mon cher. Des histoires d'heures supplémentaires insuffisamment payées. Pour être certains de faire aboutir leurs revendications, ils cesseront le travail le jour où Kane se rendra au Capitole. Une chose est sûre, étant donné qu'il n'y aura sur le chantier qu'une poignée de gardes cacochymes, aucun d'entre eux ne sera très chaud pour grimper au sommet d'une grue ouverte à tous les vents. D'en bas, on a du mal à croire qu'une souris pourrait s'y dissimuler, alors un être humain...

Le Grand Patron marqua une pause.

— Xan prend l'avion pour Vienne demain et sera de retour à temps pour nous rendre compte du résultat de sa mission, mercredi prochain, date de notre première réunion. A propos, Xan, le bidon de peinture jaune, vous l'avez ?

— J'en ai volé un sur chantier.

Le Grand Patron balaya l'assemblée d'un lent regard circulaire. Silence.

— Parfait, je constate que notre organisation est impeccable. Merci, Xan.

— Ça ne me plaît pas, grommela Matson. Je suis sûr qu'il y a un truc. C'est trop facile.

— Le F.B.I. vous a appris à être méfiant, trop méfiant, Matson. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que nous sommes mieux préparés qu'eux : nous savons ce que nous allons faire alors qu'eux l'ignorent. Ne craignez rien, vous assisterez aux obsèques de Kane.

Matson eut un mouvement de menton.

— C'est vous qui voulez la retirer du circuit, dit-il d'un ton aigre.

— Et c'est pour ça qu'on vous paie, rétorqua le Grand Patron.

Bien, rendez-vous dans cinq jours pour examiner notre plan une dernière fois. On vous dira où vous présenter mercredi matin. Xan sera rentré d'Autriche bien avant.

Le Grand Patron sourit et alluma une autre cigarette. Le sénateur s'éclipsa. Cinq minutes après, Matson sortit, imité cinq minutes plus tard par Tony, puis cinq minutes plus tard encore par Xan. Demeuré seul, le Grand Patron attendit cinq minutes avant de commander à déjeuner.

Vendredi 4 mars

16 heures

Mark avait l'estomac dans les talons. S'il voulait continuer à faire du bon travail, il lui fallait se mettre quelque chose sous la dent. Lorsque l'ascenseur s'immobilisa et que les portes s'ouvrirent, il aperçut juste devant lui la partie du fichier manuel qui allait de « Harrison » à « Health »¹ (1. *Santé. (N.d.T.)*). Son subconscient aidant, il évoqua aussitôt l'image de la ravissante et spirituelle jeune femme qu'il avait rencontrée la veille, marchant dans le couloir en jupe noire et chemisier rouge, ses hauts talons martelant le carrelage. Un sourire béat étira les traits de Mark. Incroyable, le plaisir qu'il tirait du simple fait qu'il savait pouvoir l'appeler et lui fixer un autre rendez-vous, incroyable de s'apercevoir qu'il en mourait d'envie.

Mark finit par dénicher le snack où, tout en mâchonnant un hamburger, il s'efforça de se rappeler les moindres mots proférés par Elizabeth, et l'expression qu'elle avait en les prononçant. Il décida d'appeler Woodrow-Wilson.

— Le Dr Dexter n'est pas de service aujourd'hui, répondit une infirmière. Le Dr Delgado peut vous aider ?

— Malheureusement non, déclina Mark. Je vous remercie.

Il prit son agenda et composa le numéro personnel d'Elizabeth Dexter. A sa grande joie, il la trouva chez elle.

— Bonjour, Elizabeth. Mark Andrews à l'appareil. Y a-t-il moyen de vous emmener dîner ce soir ?

— Des promesses, toujours des promesses. Et le vrai repas que vous m'aviez promis ? Je l'attends toujours.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Mark comme pour lui-même.

— Vous me semblez un tantinet déprimé, Mark. Peut-être que vous couvez une grippe après tout.

— Ce n'est pas la grippe, le simple fait de penser à vous m'empêche de respirer normalement. Je ferais mieux de raccrocher, je suis au bord de l'asphyxie.

Il fut ravi de l'entendre rire.

— Pourquoi ne passez-vous pas vers 8 heures ?

— Parfait. Rendez-vous à 8 heures chez vous, Elizabeth.

— Prenez soin de vous, Mark. A bientôt.

Il raccrocha, conscient soudain qu'il souriait de toutes ses dents. Il consulta sa montre : 16 h 30. Bien. Encore trois heures à la bibliothèque et il pourrait s'occuper d'elle. Il se replongea dans ses ouvrages de référence et continua de prendre des notes sur les soixante-deux sénateurs.

Son esprit se mit à vagabonder et il songea à la Présidente, première femme à assumer les fonctions de chef d'État en Amérique. Quelle leçon pouvait-il tirer de l'assassinat de John F. Kennedy ? D'autres sénateurs se trouvaient-ils impliqués ? Ou était-ce encore l'œuvre d'un dément agissant seul ? Jusqu'à maintenant, tout tendait à prouver qu'il s'agissait d'un travail d'équipe. Lee Harvey Oswald était mort depuis longtemps et on n'avait toujours pas trouvé d'explication satisfaisante à son assassinat, pas plus qu'à celui de Robert Kennedy, d'ailleurs.

Certains continuaient de soutenir que c'était la C.I.A. qui était derrière l'assassinat du président Kennedy, lequel, après le fiasco de la Baie des Cochons en 1961, avait menacé de leur couper les vivres. D'autres prétendaient que le meurtre avait été une vengeance de Castro. Il était de notoriété publique que Oswald avait été reçu par l'ambassadeur cubain au Mexique deux semaines avant l'assassinat, et la C.I.A. l'avait su dès le début. Trente ans s'étaient écoulés et on n'avait toujours aucune certitude.

Jay Sandberg, un type de Los Angeles particulièrement astucieux qui avait partagé la chambre de Mark à la faculté de droit, soutenait que des gens très haut placés avaient trempé dans le complot, des gens du F.B.I. même, qui connaissaient le fin mot de l'histoire mais gardaient le silence.

Peut-être Tyson et Rogers étaient-ils au nombre de ceux qui savaient la vérité et lui avaient-ils confié ces besognes futiles afin de

l'occuper : il n'avait pas eu la possibilité de parler à quiconque des événements de la veille, pas même à Grant Nanna.

Si conspiration il y avait, vers qui se tourner ? Une seule personne pouvait l'écouter, la Présidente, et il n'avait aucun moyen de la contacter. Il lui faudrait appeler Jay Sandberg, qui avait étudié de près les assassinats des présidents. Si quelqu'un avait une théorie, ce ne pouvait être que lui. Mark fit demi-tour et se dirigea vers le taxiphone. Après avoir cherché dans l'annuaire le numéro personnel de Sandberg, il le composa. Une voix de femme répondit au téléphone.

— Allô ? dit-elle d'un ton distant.

Mark l'imagina aussitôt en train de fumer de la cocaïne.

— Bonjour. J'essaie de joindre Jay Sandberg.

— Oh... Il n'est pas encore rentré du bureau.

— Vous pouvez me donner son numéro ?

Elle y mit le temps mais le lui donna et raccrocha aussi sec.

Pouah ! se dit Mark. Sale petite snobinarde. C'est une voix toute différente, américano-irlandaise, chaleureuse et roborative, qui répondit cette fois.

— Sullivan & Cromwell.

Le prestigieux cabinet new-yorkais. Décidément, il y en avait qui réussissaient dans la vie.

— Puis-je parler à Jay Sandberg ?

— Je vous le passe.

— Sandberg.

— Salut, Jay, c'est Mark Andrews. Heureux de t'avoir. J'appelle de Washington.

— Mark ! Ravi de t'entendre. Alors, la vie d'agent spécial ? Toujours ta-ta-ta-ta et tout ce qui s'ensuit ?

— Toujours, c'est beaucoup dire, fit Mark, mais ça arrive. Dis-moi, Jay, j'ai besoin de tes lumières. Je voudrais savoir où trouver de la

documentation sur les tentatives d'assassinat politique et notamment sur celle qui a eu lieu dans le Massachusetts en 1979. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr. Il y a eu trois personnes d'arrêtées. Attends que je réfléchisse. (Sandberg marqua une pause.) Toutes ont été relâchées. L'une est morte dans un accident de la circulation en 1980 ; une autre a reçu un coup de couteau au cours d'une rixe à San Francisco et est morte en 1981, et la troisième a disparu mystérieusement l'année dernière. Encore un complot.

— Monté par qui ?

— La Mafia, qui voulait se débarrasser d'Edward Kennedy parce qu'il mettait le paquet sur une enquête qui les concernait de près, à propos de la mort de ces deux truands, Sam Giancana et John Rosselli. Inutile de dire que la Mafia ne porte pas la présidente Kane dans son cœur avec ce projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

— Mafia ? Projet de loi sur le contrôle des armes à feu ? Il me faut des faits. Où est-ce que je peux aller les pêcher ? s'enquit Mark.

— Certainement pas dans le rapport de la commission Warren ! Essaie plutôt *The Yankee and Cowboy Wars* de Cari Oglesby. Tu devrais trouver ton bonheur là-dedans.

Mark s'empressa de griffonner la référence.

— Merci de ton aide, Jay. Je te rappellerai si j'ai besoin de renseignements complémentaires. Ça marche comme tu veux à New York ?

— Ça va bien, très bien. Je fais partie de ces avocats qui touchent des honoraires exorbitants pour tourner la loi. J'espère avoir bientôt l'occasion de te voir, Mark.

— A mon prochain passage à New York, c'est promis.

Mark regagna la bibliothèque tout pensif. Ça pouvait être la C.I.A., la Mafia, un malade, ça pouvait être n'importe qui — ça pouvait même être Hait Tyson. Il demanda à la bibliothécaire le livre de Cari Oglesby. L'ouvrage, qui avait été abondamment consulté, commençait à partir en lambeaux. Sûrement une lecture instructive. Mais pour l'instant il lui

fallait se pencher de nouveau sur la vie des sénateurs. Mark passa encore deux heures à essayer d'éliminer des sénateurs ou à trouver les mobiles qui auraient pu les pousser à vouloir se débarrasser de la présidente Kane : cela ne le menait pas très loin.

— Il va falloir songer à plier bagages, monsieur, dit la jeune bibliothécaire, les bras chargés de livres. Nous fermons à 19 h 30.

— Vous pouvez m'accorder encore deux minutes ? J'ai presque fini.

— Bien sûr.

Mark parcourut rapidement ses notes. Parmi les soixante-deux « suspects » se trouvaient des personnalités éminentes. Des hommes comme Alan Cranston de Californie, souvent qualifié de chef de file des libéraux du Sénat. Ralph Brooks du Massachusetts, que Florentina Kane avait battu à la Convention du parti démocrate. Le chef de la majorité, Robert C. Byrd de Virginie de l'Ouest. Henry Dexter du Connecticut, le père d'Elizabeth. Mark en eut des frissons dans le dos. Sam Nunn, sénateur de Géorgie. Robert Harrison de Caroline du Sud, homme cultivé et d'une politesse exquise, politicien habile au demeurant. Marvin Thornton qui occupait le siège laissé vacant par Edward Kennedy en 1980. Mark O. Hatfield, Républicain fervent et libéral, de l'Oregon. Hayden Woodson de l'Arkansas, appartenant à la nouvelle race de Républicains du Sud. William Cain du Nebraska, conservateur convaincu qui s'était présenté aux élections de 1980 comme candidat indépendant. Birch Bay de L'Indiana, qui avait retiré Ted Kennedy de la carlingue d'un avion en 1967, lui sauvant probablement la vie. Soixante-deux hommes,| soixante-deux suspects, songea Mark. Six jours pour trouver le bon, avec preuves à l'appui. Des preuves en béton, irréfutables. Pour aujourd'hui il allait devoir renoncer à poursuivre ses recherches.

Tous les bâtiments administratifs fermaient. Mark espéra que le Directeur avait avancé de son côté et pourrait ramener la liste des suspects à un nombre plus raisonnable. Soixante-deux noms, six jours...

Il regagna sa voiture qu'il avait laissée au parking. Six dollars par jour pour le privilège d'être en vacances. Il paya le préposé, se faufila dans Pennsylvania Avenue, et emprunta la Neuvième pour rallier son appartement de N Street dans le sud-ouest. Le plus gros de la circulation était passé. Mark jeta les clés de la voiture à Simon.

— Le temps de me changer et je ressors, lui dit-il par-dessus son épaule.

L'ascenseur l'emporta au huitième étage. Il prit une douche et se rasa en vitesse, passa un costume plus décontracté que celui qu'il avait choisi pour aller chez le Directeur. Il allait pouvoir vivre les moments les plus agréables de la journée.

Lorsqu'il redescendit, la voiture était tournée de telle sorte que Mark puisse, selon l'expression de Simon, se faire la belle. Il prit le chemin de Georgetown, tourna à droite dans la Trentième et se gara juste devant chez Elizabeth Dexter. Elle habitait une très élégante petite maison de brique rouge. Ou elle gagnait largement sa vie, ou bien son père lui en avait fait cadeau. Son père, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler...

Quand elle s'encadra dans la porte, il la trouva encore plus belle que dans son imagination. Elle portait une longue robe rouge à col montant, qui mettait en valeur ses cheveux noirs et ses yeux de jais.

— Vous entrez, ou vous restez planté là, comme un petit livreur ?

— Je crois que je vais rester planté là à vous admirer, j'ai toujours eu un faible pour les femmes belles et intelligentes. Qu'en concluez-vous, docteur ?

Eclatant de rire, elle le fit entrer dans sa ravissante maison.

— Asseyez-vous, vous me semblez avoir besoin d'un verre.

Elle lui versa la bière qu'il avait demandée. Lorsqu'elle s'assit à son tour, son regard était grave.

— Je suppose que vous n'avez pas envie de parler de ce qui est arrivé à mon facteur.

— Non, dit Mark. J'aimerais mieux pas, pour tout un tas de raisons.

— J'espère que vous attraperez le salaud qui l'a tué.

Les yeux noirs se plantèrent un instant dans les siens.

Elle se leva pour retourner le disque qui était sur la platine.

— Vous aimez ce genre de musique ? s'enquit-elle d'un ton léger.

— Je ne suis pas très Haydn. Je suis un fan de Mahler. J'aime aussi beaucoup Beethoven et Aznavour. Et vous ?

Elle rougit imperceptiblement.

— Ne vous voyant pas arriver hier soir, j'ai appelé à votre bureau pour savoir si vous y étiez encore.

Mark fut à la fois surpris et ravi.

— J'ai fini par tomber sur une fille de votre service. Elle m'a dit que vous étiez sorti et qu'en plus vous aviez beaucoup de travail, aussi n'ai-je pas laissé de message.

— C'est Polly, expliqua Mark. Elle a un instinct protecteur très développé.

— Elle est jolie ?

Elizabeth sourit, de ce sourire confiant d'une femme qui se sait belle.

— Si on la regarde de loin, dit Mark. Assez parlé de Polly. Vous devez être morte de faim mais ce n'est pas encore ce soir que vous allez déguster l'énorme steak que je ne cesse de vous promettre. J'ai réservé une table pour 9 heures chez *Tio Pepe*.

— Excellente idée. Pourquoi ne pas y aller à pied puisque vous avez réussi à trouver une place pour vous garer ?

— Bonne idée.

La soirée était claire, et Mark trouva agréable de respirer l'air frais. Ce qu'il trouva moins plaisant, en revanche, c'était ce besoin continu de regarder par dessus son épaule.

— Vous êtes déjà à la recherche d'une autre femme ? ironisa Elizabeth.

— Non, dit Mark. Pourquoi chercherai-je alors que j'ai trouvé ?

Il s'était efforcé de prendre un ton léger mais se rendit compte qu'elle n'était pas dupe. Il changea abruptement de sujet.

— Vous aimez votre travail ?

— Mon travail ? (Elizabeth eut l'air surpris, comme si elle n'avait jamais envisagé la chose sous cet angle.) Ma vie, vous voulez dire. Mon travail, c'est toute ma vie. Jusqu'ici, du moins.

Elle leva les yeux vers Mark, l'air sombre.

— Je hais l'hôpital. C'est grand, c'est vieux, c'est sale, et c'est plein d'administratifs qui passent leur temps à gratter du papier au lieu d'essayer de venir en aide aux malades. Pour eux, l'hôpital n'est qu'un gagne-pain comme un autre. Hier encore, il a fallu que je menace de donner ma démission pour que les membres de la Commission des Admissions autorisent un vieillard à rester à Woodrow-Wilson, il n'avait nulle part où aller.

Tout en descendant la Trentième, Elizabeth continua d'entretenir Mark de son métier. Elle en parlait avec enthousiasme et il l'écoutait avec un vif intérêt. Elle lui raconta avec assurance et simplicité ses démêlés avec un Yougoslave sentimental qui lui chantait des chansons d'amour totalement incompréhensibles pendant qu'elle examinait sa plaie à l'aisselle, et qui un jour, dans un geste de folle et maladroite passion, s'était mis à lui lécher frénétiquement l'oreille gauche.

Mark éclata de rire et, la prenant par le coude, l'entraîna dans le restaurant.

— Vous devriez exiger une prime de risque.

— Pourquoi ? Il chantait atrocement faux, mais à part ça, je n'avais rien à lui reprocher.

L'hôtesse les conduisit au premier vers une table située au centre de la pièce, près de l'endroit où le spectacle allait se dérouler. Mark refusa de la prendre et choisit une table d'angle. Sans même demander son avis à Elizabeth, il s'assit le dos au mur, prétextant qu'ils y seraient plus au calme pour bavarder. Mark était sûr qu'elle n'était pas du genre à avaler des boniments pareils. Elle savait qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, qu'il était à cran, mais s'abstint de lui poser la moindre question.

Un serveur juvénile leur demanda s'ils voulaient prendre un cocktail. Elizabeth opta pour un Margarita et Mark pour un Spritzer.

— Un Spritzer ? Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Elizabeth.

— Moitié vin blanc, moitié soda, beaucoup de glace, on remue mais on ne secoue pas. C'est le James Bond¹ du pauvre. (1. Cocktail à base de Champagne créé au *Harry's Bar*, à Paris, en 1963. (N.d.T.)

Grâce à l'atmosphère agréable du restaurant, la tension qui habitait Mark se dissipa quelque peu ; pour la première fois en vingt-quatre heures, il se détendit. Ils se mirent à parler cinéma, musique, littérature, puis ils parlèrent de Yale. Tantôt animé et tantôt serein, le visage d'Elizabeth était toujours ravissant à la lueur des chandelles. Mark était sous le charme. Cette femme intelligente et indépendante était aussi touchante de féminité et de fragilité.

Tandis qu'ils attaquaient leur paëlla, Mark demanda à Elizabeth pourquoi son père était devenu sénateur et la questionna sur sa carrière politique, puis sur son enfance à elle dans le Connecticut. Le sujet la mit manifestement mal à l'aise. Mark ne pouvait s'empêcher de penser que son père était toujours sur la liste des suspects. Il orienta la conversation sur sa mère. Elizabeth évita son regard et il eut l'impression de la voir pâlir. Pour la première fois, le soupçon l'effleura, flétrissant l'image qu'il avait d'Elizabeth, ce qui l'inquiéta. Sa rencontre avec Elizabeth était la plus belle chose qui lui était arrivée depuis longtemps et il n'avait pas envie de tout gâcher en se méfiant d'elle. Était-il possible qu'elle pût être impliquée ? Bien sûr que non. Il s'efforça de chasser cette idée de son esprit.

Le spectacle se déroula dans l'enthousiasme. Mark et Elizabeth écoutèrent et regardèrent, sans pouvoir échanger un mot tant il y avait de bruit. Mark était heureux d'être assis près d'elle, tout bêtement. Lorsque le spectacle s'acheva, ils avaient depuis longtemps terminé la paëlla. Ils commandèrent un dessert et du café.

— Vous voulez un cigare ?

Elizabeth sourit.

— Non, merci. Nous singeons suffisamment les hommes comme cela, je leur laisse leurs sales manies.

— Voyez-vous ça ! dit Mark. Je parie que vous allez être la première femme médecin inspecteur.

— Non, dit Elizabeth avec modestie. La deuxième, ou peut-être même la troisième.

Mark éclata de rire.

— J'ai intérêt à retourner au Bureau et à accomplir des actions d'éclat si je veux être à la hauteur.

— C'est peut-être une femme qui vous empêchera d'accéder au poste de Directeur du F.B.I., ajouta Elizabeth.

— Non, ce n'est pas une femme qui m'empêchera de devenir Directeur du F.B.I., dit Mark d'un ton péremptoire sans expliciter sa pensée.

— Madame, monsieur, votre café.

Si Mark avait jamais eu envie de coucher avec une femme avec laquelle il sortait pour la première fois, c'était bien ce soir, mais il savait qu'il n'en ferait rien.

Il régla l'addition, laissa un pourboire généreux au garçon, et félicita la danseuse du spectacle, qui buvait un café assise dans un coin.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, Mark trouva qu'il faisait frisquet. Il se remit à jeter des regards nerveux autour de lui tout en s'efforçant de dissimuler son inquiétude à Elizabeth. Il lui prit la main pour traverser la rue, et la garda dans la sienne lorsqu'ils furent sur l'autre trottoir. Ils continuèrent de marcher, bavardant par intermittence, parfaitement conscients de ce qui se passait. Il n'avait pas envie de la lâcher. Ces derniers temps, il était sorti avec toutes sortes de femmes, mais jamais il n'avait éprouvé le besoin de leur prendre la main avant ou après. Petit à petit, il redevint morose. Peut-être la peur le rendait-elle sentimental à l'excès.

Mark entendit une voiture derrière eux et automatiquement se raidit. Elizabeth fit mine de ne s'apercevoir de rien. La voiture ralentit et s'arrêta juste à leur hauteur. Mark défit aussitôt le bouton de sa veste, plus inquiet pour Elizabeth que pour lui-même. Les portières s'ouvrirent brutalement et quatre adolescents s'extirpèrent du véhicule, deux filles et deux garçons. Ils s'engouffrèrent dans un troquet à hamburgers. Le front de Mark se couvrit de sueur. Il lâcha la main d'Elizabeth qui le fixa.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, et c'est grave, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-il. Mais ne me posez pas de questions.

Elle lui reprit la main, qu'elle serra, et ils continuèrent de marcher.

Le poids des événements atroces de la veille s'abattit sur Mark qui ne dit plus un mot. Lorsqu'ils arrivèrent devant chez elle, il était de nouveau plongé dans le monde qu'il partageait avec le massif et mythique Hait Tyson.

— Vous avez été charmant ce soir, dit-elle avec un sourire. Un peu absent, peut-être.

Mark se secoua.

— Je suis désolé. Vraiment.

— Voulez-vous entrer prendre un café ?

— Oui et non. Une autre fois. Je ne suis pas de très bonne compagnie en ce moment.

Il avait encore pas mal de choses à faire avant de rencontrer le Directeur à 7 heures, et il était déjà minuit. Et puis il avait du sommeil en retard, il y avait un jour et demi qu'il n'avait pas dormi correctement.

— Puis-je vous téléphoner demain ?

— Cela me fera plaisir, dit-elle. Ne me laissez pas sans nouvelles, quoi qu'il arrive.

Ces quelques mots, Mark allait les emporter comme un talisman pendant les jours à venir. Comment savoir si elle plaisantait ou si elle était sérieuse ? L'amour n'était guère à la mode. Rares étaient les gens qui se mariaient et bon nombre de ceux qui le faisaient s'employaient ensuite à divorcer. Allait-il tomber follement amoureux au beau milieu de cette affaire ?

Il l'embrassa sur la joue et s'éloigna, jetant des coups d'œil fébriles autour de lui. Il l'entendit murmurer dans son dos :

— J'espère que vous allez retrouver l'homme qui a tué mon facteur et votre Grec.

Votre Grec, votre grec. Un prêtre orthodoxe grec, le père Gregory. Nom d'un chien, pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Oubliant un instant Elizabeth, il se mit à courir vers sa voiture. Il se retourna pour lui faire un signe d'adieu ; elle le fixait, perplexe, se demandant ce qu'elle avait bien pu dire. Mark sauta dans sa voiture et rentra chez lui

à toute allure. Il lui fallait absolument trouver le numéro du père Gregory. Un pope. A quoi ressemblait celui qu'il avait vu émerger de l'ascenseur, à quoi ressemblait-il donc, nom d'un chien ? Il s'efforça de battre le rappel de ses souvenirs, il lui avait trouvé quelque chose de bizarre dans l'allure : mais quoi... Les vêtements ? Non, ses vêtements étaient tout ce qu'il y a de plus normal. Le visage, alors ? Oui, il y avait un détail qui clochait. Bon sang, c'était... bien sûr. Quel imbécile il faisait. Arrivé chez lui, il s'empessa d'appeler l'agence de Washington et tomba sur Polly, tout étonnée de l'entendre.

— Vous n'êtes pas en vacances ?

— Je suis en vacances, en quelque sorte. Est-ce que vous avez le numéro du père Gregory ?

— Qui est le père Gregory ?

— Un prêtre orthodoxe grec, celui de la paroisse de Stames, je crois.

— En effet, ça me revient maintenant.

Mark attendit.

Après avoir consulté le répertoire de Stames, elle lui donna le numéro. Mark le nota et raccrocha en se traitant d'idiot. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt, c'était tellement évident. Il était plus de minuit mais il lui fallait en avoir le cœur net. Il composa le numéro. Le téléphone sonna plusieurs fois avant qu'on ne décroche.

— Père Gregory ?

— Oui.

— Est-ce que tous les popes portent la barbe ?

— En principe, oui. C'est pour me poser une question pareille que vous me réveillez au beau milieu de la nuit ? Et d'abord qui êtes-vous ?

Mark s'excusa.

— Mark Andrews, je travaillais sous les ordres de Nick Stames.

D'ensommeillée, la voix à l'autre bout du fil devint alerte.

— Que puis-je faire pour vous, jeune homme ?

— Père Gregory, la nuit dernière la secrétaire de Mr. Stames vous a appelé pour vous demander de vous rendre à l'hôpital Woodrow-Wilson au chevet d'un Grec qui avait été blessé par balle à la jambe, c'est bien cela ?

— C'est exact, monsieur Andrews. Mais quelqu'un d'autre a rappelé une demi-heure plus tard, juste au moment où je m'apprêtais à sortir, pour me dire qu'il était inutile que je me dérange car Mr. Casefikis était sorti de l'hôpital.

— Était quoi ? s'exclama Mark.

— Sorti de l'hôpital.

— Votre correspondant vous a-t-il dit son nom ?

— Non, il ne m'a donné aucune précision. J'ai pensé que c'était quelqu'un de chez vous.

— Puis-je vous voir demain matin à 8 heures, père Gregory ?

— Bien sûr, mon fils.

— Merci.

Mark raccrocha et s'efforça de se concentrer. L'homme était plus grand que moi — il faisait donc plus de 1 m 80 —, il était brun. Brun vraiment, ou est-ce que la couleur de sa robe... Non, il avait les cheveux bruns, et un gros nez : je me rappelle très bien le nez. Les yeux ? Impossible de m'en souvenir. Il avait un gros nez, un menton proéminent. Mark se mit à noter fébrilement. Un homme massif, plus grand que moi, avec un gros nez et un menton proéminent... Il s'effondra et s'endormit, la tête sur son bureau.

Samedi 5 mars

6 h 32

Mark avait ouvert un œil, mais il n'était pas vraiment réveillé. Des images incohérentes se bouscuaient dans sa tête. Sa première pensée fut pour Elizabeth, et il sourit, la deuxième pour Nick Stames, et il fronça les sourcils, la troisième pour le Directeur. Mark s'éveilla tout de bon et se redressa, s'efforçant de lire l'heure à sa montre. Impossible de distinguer autre chose que le mouvement de la grande aiguille : 6 h 35. Nom de Dieu. Il se leva d'un bond, le cou raide, le dos ankylosé, il avait dormi tout habillé. Il se débarrassa de ses vêtements et se précipita dans la salle de bains où il se doucha sans même prendre le temps de régler la température de l'eau. Brrr, glaciale. Du coup, il émergea complètement et cessa de penser à Elizabeth. Il sortit de la douche, empoigna une serviette : 6 h 40. Après s'être tartiné le visage de crème, il entreprit de se raser à la diable, résultat : trois entailles. L'after-shave lui fit un mal de de chien : 6 h 43. Il se mit en devoir de s'habiller : chemise propre, mêmes boutons de manchette que la veille, chaussettes propres, mêmes chaussures, costume propre, même cravate. Un coup d'œil rapide dans la glace. Zut ! Il y avait deux entailles qui saignaient légèrement. Il enfourna les papiers qui jonchaient son bureau dans son attaché-case et cavala en direction de l'ascenseur. Premier coup de chance de la journée : l'appareil était arrêté à son étage. Arrivée au rez-de-chaussée : 6 h 46.

— Salut, Simon.

Le jeune gardien ne bougea pas d'un pouce. Il somnolait dans son réduit à l'entrée du garage.

— 'jour Mark. C'est pas vrai, 8 heures déjà ?

— Non, 7 heures moins 13 minutes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu travailles au noir maintenant ? marmonna Simon.

Se frottant les yeux, il lui tendit les clés de la voiture. Mark sourit sans répondre. Simon se remit à somnoler.

La voiture démarre au quart de tour. Brave Mercedes, voilà du matériel fiable. Je m'engage sur la route : 6 h 48. Respecter les limitations de vitesse : il ne faut jamais causer d'ennuis au Bureau. A la Sixième, arrêt au feu rouge : 6 h 50. Je traverse G Street, remonte la Septième, encore des feux. Je traverse Independence Avenue : 6 h 53. A l'angle de la Septième et de Pennsylvania Avenue, j'aperçois le siège du F.B.I. : 6 h 55. Je prends la rampe pour descendre au parking, je me gare, je montre mon laissez-passer au gardien, cours prendre l'ascenseur : 6 h 57, j'arrive au septième étage : 6 h 58. J'enfile le couloir, tourne à droite, salle 7074, j'entre sans me préoccuper de Mrs. McGregor. C'est à peine si elle lève le nez. Je frappe à la porte du bureau du Directeur ; pas de réponse, je pénètre dans son bureau. Pas de directeur : 6 h 59. Je me laisse tomber dans un fauteuil. Le Directeur va être en retard, sourire de satisfaction. Sept heures moins 30 secondes : je regarde autour de moi d'un air dégagé, comme si je l'attendais depuis une éternité. Mon œil est accroché par l'horloge qui égrène un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept coups.

La porte s'ouvrit et le Directeur entra.

— Bonjour, Andrews, fit-il, l'œil sur l'horloge. Elle avance toujours un petit peu.

Silence. L'horloge de l'ancienne poste sonne 7 heures.

Le Directeur s'assit, ses grosses mains plaquées sur le plateau du bureau.

— Je vais ouvrir le feu, si vous le voulez bien, Andrews. Nous venons de recevoir des détails concernant la Lincoln qui a fait le plongeon dans le Potomac avec la Ford de Stames et Calvert.

Le Directeur ouvrit un dossier marqué « Confidentiel » et en examina le contenu. Qu'y avait-il là-dedans que Mark ignorait et qu'il aurait dû savoir ?

— Des détails qui manquent de consistance, j'en ai peur. Hans-Dieter Gerbach, Allemand. Il y a cinq ans encore, selon Bonn, il jouait un rôle de second plan dans les rackets de Munich, après ils ont perdu sa trace. Il semblerait qu'il ait été en Rhodésie, et ait collaboré un temps avec la C.I.A. Ces messieurs de l'agence se sont montrés fort discrets. Je doute qu'ils nous fassent parvenir des renseignements

avant jeudi. Il y a des moments où je me demande de quel côté ils sont. En 1980, Gerbach aurait refait surface à New York, mais ce ne sont que des bruits. Ça nous aurait joliment aidés de le retrouver vivant.

Mark songea aux deux hommes à qui on avait tranché la gorge à Woodrow-Wilson et prit un air sceptique, se demandant combien de temps l'Allemand serait resté en vie de toute façon.

— Le seul détail intéressant concerne les pneus arrière de la voiture de Stames et Calvert : on y a relevé la présence de petits trous. Les techniciens du labo pensent à des impacts de balles. Si c'est bien de cela qu'il s'agit, le gars qui a tiré n'est pas un enfant de chœur.

Le Directeur se pencha vers l'interphone.

— Madame McGregor, voulez-vous demander au directeur adjoint de nous rejoindre, je vous prie.

— Bien, monsieur.

— Les hommes de Mr. Rogers ont trouvé le traiteur pour qui Casefikis travaillait, c'est un début.

Le directeur adjoint frappa et entra. Le Directeur lui désigna du geste une chaise. Rogers sourit à Mark et s'assit.

— Nous vous écoutons, Matt.

— Le propriétaire du *Golden Duck* ne s'est pas montré très coopératif. Il paraissait persuadé que je cherchais à le coincer pour infraction à la législation du travail. J'ai dû le menacer de fermer son établissement pour qu'il se décide à parler. Il a fini par admettre avoir employé un homme correspondant au signalement de Casefikis le 24 février. Casefikis devait assurer le service à l'occasion d'un déjeuner qui se tenait dans l'un des salons particuliers du *Georgetown Inn* dans Wisconsin Avenue. L'homme qui l'a contacté — un certain Lorenzo Rossi — a beaucoup insisté sur le fait qu'il voulait un serveur ne parlant pas anglais. Il a payé en liquide. Nous avons interrogé tous les fichiers informatiques : aucune trace de ce Rossi. Manifestement, il s'agit d'un faux nom. Même son de cloche au *Georgetown Inn*. Selon le propriétaire, la salle avait été réservée pour le 24 février par un Mr. Rossi, qui a réglé le repas d'avance en espèces. D'après le propriétaire, ce Rossi avait le type « italien » : 1 m 73, teint mat, aucun

signe particulier, cheveux bruns, et il portait des lunettes de soleil. Aucun des employés n'a été fichu de nous dire qui a déjeuné dans cette salle ce jour-là. J'ai bien peur que tout ça ne nous avance pas à grand-chose.

— Entièrement d'accord avec vous. Nous pourrions appréhender tous les Italiens répondant à ce signalement dans la rue, bien sûr, dit le Directeur. Mais à condition d'avoir cinq ans devant nous, pas cinq jours. Et à l'hôpital, Matt, du nouveau ?

— C'est le foutoir complet. C'est plein de gens qui rentrent et sortent à toute heure du jour et de la nuit. Le personnel travaille en équipe. Les gens ne se connaissent déjà pas entre eux, alors comment voulez-vous qu'ils connaissent ceux qui viennent de l'extérieur ? N'importe quel individu pourrait se balader dans les couloirs toute la journée un flambeau à la main sans que personne lui demande quoi que ce soit, sinon peut-être du feu.

— Ça va de soi, dit Tyson. Et vous, Andrews, qu'avez-vous fabriqué au cours des dernières vingt-quatre heures ?

Mark ouvrit son porte-documents en plastique bleu fourni par la maison. Il expliqua à Tyson qu'ayant réussi à éliminer trente-huit sénateurs — tous absents de Washington le 24 février — il lui en restait soixante-deux sur sa liste, qu'il tendit au Directeur, qui la parcourut des yeux.

— Il y a un gros poisson caché dans la vase de l'étang, Andrews. Continuez à chercher.

Mark entreprit ensuite de raconter sa rencontre avec le prêtre orthodoxe à Woodrow-Wilson. Il s'était attendu à se faire taper sur les doigts pour avoir oublié l'histoire de la barbe et ne fut pas déçu. La mercuriale terminée, il poursuivit :

— J'ai rendez-vous avec le père Gregory ce matin à 8 heures, de là j'irai chez la veuve de Casefikis. Je doute qu'ils aient grand-chose à nous apprendre mais j'imagine que vous voulez que ces pistes soient explorées, monsieur. Après quoi, je retournerai à la bibliothèque du Congrès pour essayer de voir ce qui pourrait pousser l'un de nos soixante-deux sénateurs à vouloir la mort de la Présidente Kane.

— Pour commencer, classez-les par catégories, dit le Directeur. En fonction de leur parti politique, des commissions auxquelles ils appartiennent, de leurs intérêts, de leurs relations — s'ils en ont —

avec la Présidente. N'oubliez pas, Andrews, que notre homme a déjeuné à Georgetown le 24 février, cela devrait vous aider à éliminer d'autres noms.

— Mais monsieur, j'imagine qu'ils ont tous déjeuné le 24 février.

— Certainement, Andrews, mais pas dans un salon particulier. Nombre d'entre eux ont dû être vus dans un établissement public, ou ont eu des déjeuners officiels avec des électeurs, des fonctionnaires ou des représentants de groupes de pression. Il faut que vous découvriez qui a fait quoi, sans éveiller les soupçons du sénateur que nous cherchons à piéger.

— Et comment me conseillez-vous de m'y prendre, monsieur ?

— Enfantin, rétorqua le Directeur. Vous appelez les secrétaires de ces messieurs et vous leur demandez si leur patron peut participer à un déjeuner sur... (il marqua une pause) les problèmes de l'environnement urbain. Oui, voilà qui sonne bien. Précisez que le déjeuner-débat aura lieu, mettons, le 5 mai, et demandez-leur ensuite s'ils ont assisté à celui du... (le Directeur consulta son agenda) 17 janvier ou du 24 février, certains sénateurs ne s'étant pas montrés alors qu'ils avaient accepté de participer au débat, et un ou deux étant venus sans invitation. Ajoutez que vous leur ferez parvenir une invitation écrite. Les secrétaires n'auront rien de plus pressé que d'oublier votre coup de fil, et au cas où l'une d'entre elles viendrait à s'en souvenir le 5 mai, ça n'aura plus aucune importance. Une chose est sûre : un sénateur qui prépare l'assassinat de la Présidente n'ira pas en informer sa secrétaire.

Le directeur adjoint eut une grimace.

— S'il se fait pincer, monsieur, tous les diables vont se déchaîner. Et les coups tordus vont recommencer.

— Non, Matt. Si je dis à la Présidente que l'un de ses chers élus s'apprête à lui plonger un poignard dans le dos, elle ne considérera pas ça comme un coup tordu.

— Nous n'avons pas de preuves, monsieur, observa Mark.

— Alors vous avez intérêt à en trouver, Andrews. Sinon il ne nous restera plus qu'à nous mettre en quête d'un nouveau job, faites-moi confiance.

Faites-moi confiance, songea Mark.

— Le seul élément dont nous disposions, c'est un tuyau, poursuivit le Directeur. A savoir qu'il y a probablement un sénateur dans le coup. Mais il ne nous reste que cinq jours. Si nous échouons jeudi prochain, nous aurons largement le temps au cours des vingt prochaines années de chercher les causes de notre échec, et vous, Andrews, ferez fortune grâce au bouquin que vous écrirez sur cette affaire.

Mark eut un air consterné.

— Ne vous tracassez pas trop, Andrews. Le chef du Service Secret est au courant, je lui ai fait part du contenu de votre rapport, sans plus, comme nous en étions convenus hier, ça nous laisse les mains libres jusqu'au 10 mars. Je suis en train de mettre au point un plan d'urgence au cas où nous n'aurions toujours pas découvert l'identité de Cassius avant cette date ; mais je ne vais pas vous casser les pieds avec ça maintenant. J'ai également eu un petit entretien avec les gars de la Criminelle, ils n'ont pas trouvé grand-chose qui soit susceptible de nous aider. Je vous signale, par parenthèse, qu'ils sont déjà allés voir la veuve de Casefikis. Ils semblent avoir l'esprit plus vif que vous, Andrews.

— Ils n'ont peut-être pas autant de choses en tête, glissa le directeur adjoint.

— C'est possible. Allez lui rendre visite si vous pensez que ça peut nous faire avancer. Avec un peu de chance, vous tomberez sur un détail qui leur a échappé. Ne faites pas cette tête, Andrews, vous avez abattu un boulot considérable. Nos investigations de ce matin nous permettront peut-être d'avoir de nouveaux tuyaux. Ce sera tout pour l'instant, Andrews, je ne vous retiens pas davantage. Mark se leva.

— Désolé, j'ai oublié de vous offrir du café.

Aucune importance, faillit déclarer Mark. La dernière fois que vous m'en avez offert, je n'ai pas eu le temps de le boire. Il s'en alla tandis que le Directeur commandait du café pour le directeur adjoint et lui-même. Il décida qu'un petit déjeuner et une pause de quelques minutes — histoire de mettre de l'ordre dans ses idées — ne pourraient pas lui faire de mal. Il partit à la recherche de la cafétéria du Bureau.

Son café bu, le Directeur demanda à Mrs. McGregor de lui envoyer son assistant. L'homme discret se matérialisa presque instantanément

dans son bureau, serrant sous son bras une chemise grise. Sans un mot, il posa la chemise sur la table et tourna les talons.

Il avait déjà fermé la porte, aussi fut-ce au battant que le Directeur dit :

— Merci.

Tyson ouvrit la chemise et en examina le contenu pendant vingt minutes, ponctuant sa lecture d'un gloussement, d'un grognement, d'un commentaire destiné à Matt Rogers. Le dossier de Mark Andrews contenait des faits qui auraient étonné le principal intéressé lui-même. Le Directeur termina sa seconde tasse de café, referma la chemise et la glissa dans un tiroir fermant à clé du bureau Queen Anne.

Mark n'aurait jamais aussi bien petit-déjeuné à l'agence de Washington. Le snack de l'agence était si infect, la nourriture exécrationnelle s'accordait si bien au décor misérabiliste qu'on était obligé de manger au *Lunch Connection* de l'autre côté de la rue. Pourtant cela ne lui aurait pas déplu de retourner à l'ancienne poste. Au lieu de quoi, il lui fallait redescendre au garage pour y prendre sa voiture. Il ne remarqua pas l'homme planté sur le trottoir d'en face qui le regardait partir, mais se demanda en revanche si la Ford bleue qu'il ne cessait d'apercevoir dans son rétroviseur se trouvait là par hasard. Si tel n'était pas le cas, qui surveillait qui, et qui essayait de protéger qui ?

Il arriva à l'église juste avant 8 heures. De là, le père Gregory et lui se rendirent à pied au domicile de ce dernier. Le nez bulbeux de l'ecclésiastique était chaussé de lunettes en demi-lune. Devant ce visage rouge et mafflu, cette panse en forme de poire, les âmes peu charitables devaient se dire que le bon père avait trouvé d'amples consolations en ce bas monde tout en attendant d'accéder au royaume des cieux. Mark eu beau lui dire qu'il avait déjà pris son petit déjeuner, le père ne voulut rien savoir. Il lui fit frire d'autorité deux œufs et du bacon, et lui offrit en outre des toasts, de la confiture et une tasse de café. Le père Gregory n'avait pas grand-chose à ajouter à ce qu'il avait dit à Mark au téléphone la veille.

— J'ai lu les détails dans le *Post*, soupira-t-il, faisant allusion aux deux morts de Woodrow-Wilson.

Lorsqu'ils parlèrent de Nick Stames, une lueur poignit dans ses yeux gris. De toute évidence, le prêtre et le policier avaient partagé

quelques secrets, et le père Gregory n'avait rien d'un illuminé.

— Y a-t-il un lien entre la mort de Nick et les crimes commis à l'hôpital ? demanda soudain le père Gregory.

La question prit Mark complètement au dépourvu. Derrière les lunettes en demi-lune se cachait un esprit vif. Mentir à un prêtre, qu'il fût orthodoxe ou non, c'était d'une certaine façon pire que de débiter les mensonges habituels destinés à protéger le bureau des curieux ordinaires.

— Aucun, dit Mark. Ce n'est qu'un accident de la route parmi tant d'autres.

— Une coïncidence parmi tant d'autres ? dit le père Gregory, en fixant Mark par-dessus ses lunettes. C'est bien cela, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, l'air à peu près aussi convaincu que Grant Nanna. Il y a un détail que j'aimerais vous signaler. Je serais bien incapable de me souvenir des mots exacts que cet homme a employé pour me dire qu'il était inutile que je me dérange, mais ce dont je suis sûr, par contre, c'est que c'était un homme cultivé. A sa façon de s'exprimer, j'ai senti que j'avais affaire à un professionnel, encore qu'il me serait difficile d'expliciter ma pensée. J'ai eu l'impression, voyez-vous, que ce n'était pas la première fois qu'il passait ce genre de coup de fil. Il y avait chez cet homme quelque chose de professionnel.

Et le père Gregory de répéter d'un air pensif : « quelque chose de professionnel ». La formule ne cessa de tinter aux oreilles de Mark alors qu'il se rendait au nouveau domicile de Mrs. Casefikis. Elle habitait chez l'ami qui avait hébergé son mari blessé.

Mark descendit Connecticut Avenue, longea l'hôtel *Hilton* et le Zoo, et s'engagea dans Maryland Avenue. De part et d'autre de la route, les forsythias au jaune éclatant commençaient à fleurir. Connecticut Avenue débouchait dans University Avenue et Mark se trouva bientôt à Wheaton, banlieue terne où se succédaient magasins, restaurants, stations-service et immeubles. Mark profita d'un feu rouge près de la place de Wheaton pour vérifier l'adresse. 11501 Elkin Street. Ce qu'il cherchait, c'était les Blue Ridge Manor Apartments. Tel était en effet le nom pompeux dont on avait affublé les mornes et courtauds bâtiments de brique de trois étages qui bordaient Blue Ridge Street et Elkin Street. Mark chercha une place pour se garer mais la chance n'était pas avec lui. Après avoir tournicoté un bon moment, il décida de se garer devant une bouche d'incendie. Il entortilla le fil du micro autour du rétroviseur afin que contractuelles et agents de police comprennent

qu'il s'agissait d'une voiture officielle en mission officielle.

Ariana Casefikis fondit en larmes à la seule vue du badge de Mark. Elle avait vingt-neuf ans, l'air fragile. Ses vêtements étaient en désordre, ses cheveux en bataille, et ses yeux gris noyés de larmes. Il y avait deux jours qu'elle pleurait presque sans discontinuer. Mark et elle étaient à peu près du même âge. Pas de pays, plus de mari, qu'allait-il advenir d'elle ? Mark se sentait peut-être un peu seul mais son sort était certainement plus enviable que celui de la malheureuse.

L'anglais de Mrs. Casefikis était nettement meilleur que celui de son mari. Elle avait déjà reçu la visite de deux policiers à qui elle avait déclaré n'être au courant de rien. D'abord un homme de la police métropolitaine — très sympathique — qui lui avait annoncé la nouvelle et s'était montré très compréhensif, et un peu plus tard, le lieutenant de la Criminelle, qui avait été plus brutal et lui avait posé toutes sortes de questions auxquelles elle avait été incapable de répondre, et maintenant le F.B.I. Son mari n'avait jamais eu d'ennuis auparavant, et elle ignorait qui avait bien pu lui tirer dessus et pourquoi, vu que c'était un homme pacifique et sans histoire. Mark la crut.

Il lui assura qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter dans l'immédiat, qu'il irait trouver les services de l'Immigration et ceux de l'Aide sociale pour lui faire obtenir une indemnité. Un peu ragaillardie, elle se montra plus expansive.

— Et maintenant, madame Casefikis, réfléchissez bien. Avez-vous une idée de l'endroit où votre mari travaillait le 23 ou le 24 février, c'est-à-dire le mercredi et le jeudi de la semaine dernière, et vous a-t-il parlé de son travail ?

Non, elle n'en avait aucune idée. Angelo ne lui disait jamais ce qu'il faisait, et la plupart du temps il travaillait une journée ici, une journée là. N'ayant pas de permis du fait qu'il était en situation irrégulière, il ne pouvait se permettre d'avoir un emploi stable. Mark piétinait, mais ce n'était pas sa faute.

— Est-ce que je pourrai rester en Amérique ?

— Je vous promets de faire tout mon possible pour vous aider, madame Casefikis, je vous le promets. Je vais parler à un prêtre orthodoxe grec que je connais, il vous dépannera financièrement en attendant que les gens de l'Aide sociale prennent le relais.

La main sur la poignée de la porte, Mark, qui allait prendre congé,

se sentait plutôt démoralisé : ni le père Gregory ni Ariana Casefikis n'avaient éclairé sa lanterne.

— Le prêtre m'a déjà donné de l'argent.

Mark stoppa net, pivota lentement et lui fit face, s'efforçant de prendre un air indifférent.

— Quel prêtre ? s'enquit-il, mine de rien.

— Celui qui est venu me voir hier. Un homme très gentil, très bon. Il m'a donné 50 dollars.

Mark se pétrifia. Cette fois encore, l'inconnu l'avait pris de vitesse. Le père Gregory avait raison, il y avait du professionnel en lui.

— Pouvez-vous me le décrire, madame Casefikis ?

— Comment cela ?

— A quoi ressemblait-il ?

— Oh, il était grand et fort, très brun, commença-t-elle.

Mark s'efforça de rester impassible. Ça devait être l'homme qui était passé devant lui en sortant de l'ascenseur, l'homme qui avait empêché le père Gregory de se rendre à l'hôpital et qui, Mrs. Casefikis eût-elle été au courant du complot, n'aurait sans doute pas hésité à l'envoyer rejoindre son mari dans un monde meilleur.

— Il avait une barbe ?

— Bien sûr qu'il avait une barbe. Mais... (Elle hésita) Je n'arrive pas à me rappeler s'il en avait une ou pas.

Mark lui demanda de rester enfermée chez elle et de ne sortir sous aucun prétexte. Il lui raconta qu'il allait contacter les gens de l'Aide sociale et exposer son cas aux services de l'Immigration. Décidément, il faisait des progrès : les mensonges lui venaient tout naturellement aux lèvres. C'était sans doute grâce au prêtre orthodoxe glabre.

Il sauta dans sa voiture et une centaine de mètres plus loin s'arrêta dans Georgia Avenue devant la première cabine téléphonique qu'il aperçut. Il composa le numéro de la ligne privée du Directeur.

— Jules César.

— Votre numéro ?

Trente secondes plus tard, le téléphone sonnait. Mark fit son rapport au Directeur.

— Je vous envoie immédiatement un type avec le matériel nécessaire pour faire un portrait-robot. Retournez auprès d'elle. Et faites travailler vos méninges, Andrews. Ces 50 dollars m'intéressent. Il lui a donné un ou plusieurs billets ? Avec un peu de chance, on risque de trouver des empreintes dessus.

Le Directeur raccrocha. Mark fronça les sourcils. Quand ce n'était pas le pseudo-pope qui avait deux longueurs d'avance sur lui, c'était le Directeur.

Mark retourna chez Mrs. Casefikis et l'assura qu'on allait s'occuper de son cas en haut lieu. Il ne faudrait pas qu'il oublie d'en toucher un mot au Directeur la prochaine fois qu'ils se verraient, pour plus de sûreté il nota ça dans son bloc. Il reprit un air faussement détaché.

— Vous êtes sûre qu'il vous a remis 50 dollars, madame Casefikis ?

— Certaine. Ce n'est pas tous les jours que j'ai un billet de 50 dollars entre les mains et je vous prie de croire que ça m'a fait plaisir.

— Qu'avez-vous fait de cet argent ?

— Je suis allée acheter des provisions au supermarché juste avant la fermeture.

— Quel supermarché, madame Casefikis ?

— Le supermarché qui est en haut de la rue.

— Quand cela ?

— Hier soir, vers 6 heures.

Mark comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre, si ce n'était pas déjà trop tard.

— Un de mes collègues du F.B.I. va venir vous voir, madame Casefikis. Vous tâcherez de lui décrire de votre mieux le prêtre qui vous a remis l'argent. Ne craignez rien, nous faisons tout ce qui est en

notre pouvoir pour vous aider.

Après un instant d'hésitation, Mark sortit son portefeuille et lui donna 50 dollars. Pour la première fois, elle sourit.

— Une dernière chose, madame Casefikis. Si jamais le prêtre grec revenait, ne lui dites pas un mot de notre conversation et appelez-moi à ce numéro.

Mark lui tendit une carte. Ariana Casefikis opina du chef et ses yeux gris délavés restèrent braqués sur Mark tandis que celui-ci regagnait sa voiture. Perplexe, elle se demandait auquel de ces deux hommes elle devait faire confiance : ne lui avaient-ils pas tous les deux donné 50 dollars ?

Mark se gara devant le supermarché. Dans la vitrine, une pancarte indiquait qu'on vendait des caisses de bière glacée à l'intérieur. Au-dessus de la vitrine, un panneau bleu et blanc en carton figurait le dôme du Capitole. Plus que cinq jours, songea Mark en entrant dans le magasin, visiblement une petite entreprise familiale. Bière d'un côté, vin de l'autre, et entre les deux des conserves et des surgelés sur quatre rangées. Le rayon boucherie occupait le mur du fond. Le boucher semblait faire marcher la boutique seul. Mark se dirigea droit vers lui et l'apostropha de loin.

— Pourrais-je voir le directeur, s'il vous plaît ? Le boucher lui jeta un regard soupçonneux.

— C'est à quel sujet ?

Mark exhiba ses papiers.

Le boucher beugla par-dessus son épaule.

— Flavio ! C'est pour toi. Le F.B.I.

Plusieurs secondes plus tard, le directeur, un Italien au large visage rougeaud, s'encadra dans la porte à gauche du rayon boucherie.

— Ouais ? Que puis-je faire pour vous, monsieur...

— Andrews, dit Mark, ressortant ses papiers.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Andrews ? Je m'appelle

Flavio Guida, ce magasin m'appartient et je suis un honnête commerçant.

— Je n'en doute pas, monsieur Guida. Je suis venu dans l'espoir que vous pourriez me donner un coup de main. J'enquête sur une affaire de billets volés, or nous avons des raisons de croire qu'un billet de 50 dollars appartenant au lot qui nous intéresse a été dépensé dans votre supermarché hier, et nous nous demandons s'il n'y aurait pas moyen de le retrouver.

— L'argent est ramassé tous les soirs, dit le propriétaire. Il est mis au coffre et déposé à la banque le matin à la première heure. Il a dû être porté à la banque il y a environ une heure et...

— Mais on est samedi, objecta Mark.

— Ma banque reste ouverte jusqu'à midi le samedi, elle est à deux pas d'ici.

Mark se dit que c'était le moment de faire preuve d'initiative.

— Pourriez-vous m'accompagner à la banque tout de suite, monsieur Guida ?

Guida regarda sa montre puis Mark.

— Certainement. Accordez-moi une minute.

Hurlant à pleins poumons, il ordonna à une femme invisible qui s'activait dans l'arrière-boutique de surveiller la caisse. Mark et lui se rendirent à pied à l'angle de Georgia et de Hickers Avenue. Guida avait l'air tout émoustillé par la tournure que prenaient les événements.

Mark alla immédiatement trouver le caissier en chef. L'argent avait été remis trente minutes plus tôt à l'une de ses employées, une certaine Mrs. Townsend. Celle-ci, qui l'avait disposé en petits tas à côté d'elle et s'apprêtait à le trier, n'avait pas encore eu le temps de s'en occuper et se confondit en excuses. Pas la peine de s'excuser, songea Mark. La recette de la journée se montait à un peu plus de 5000 dollars. Il y avait vingt-huit billets de 50 dollars. Bon Dieu de bon Dieu ! C'est le Directeur, ou les gars du labo plutôt, qui allaient être contents. Mark recompta les billets de 50 — Mrs Townsend lui avait prêté des gants —, et les mit à part. Vingt-huit, c'était bien ça. Il signa un reçu qu'il donna au caissier en chef, non sans avoir certifié à ce dernier que les billets lui seraient rapportés très prochainement. Le

directeur de la banque s'approcha d'un pas martial, s'empara du reçu et prit résolument les choses en main.

— Je croyais que les gens du F.B.I. travaillaient en équipe ?

— En effet, monsieur, dit Mark en rougissant. Mais il s'agit d'une mission un peu spéciale.

— J'aimerais autant m'en assurer, dit le directeur.

Après tout vous me demandez de vous remettre 1 400 dollars en échange de votre parole.

— Bien sûr, monsieur, vérifiez.

Mark carburait sec, il lui fallait trouver une solution, et vite. Il ne pouvait pas demander au directeur d'une succursale de banque de téléphoner au Directeur du F.B.I.

— Pourquoi ne pas appeler l'agence de Washington du F.B.I. ? Demandez le chef de la Criminelle, Mr. Grant Nanna.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Mark lui donna le numéro, mais au lieu de le noter, le directeur préféra consulter l'annuaire de Washington. Il eut bientôt Nanna au bout du fil. Par chance, ce dernier était à l'agence.

— J'ai près de moi un de vos hommes, un certain Mark Andrews. Il prétend avoir qualité pour emporter vingt-huit billets de 50 dollars. Il s'agirait d'une affaire d'argent volé.

Nanna se mit à carburer sec lui aussi.

Mark en profita pour réciter un bout de prière.

— C'est exact, monsieur, dit Nanna. C'est moi-même qui lui ai donné l'ordre de rapporter ces billets. J'espère que vous les lui remettrez sans délai, ils vous seront rendus dès que possible.

— Désolé de vous avoir dérangé, monsieur Nanna. Je voulais juste vérifier, on ne sait jamais.

— Sage précaution, monsieur. Dommage que tout le monde ne soit pas aussi prudent que vous, ajouta Grant Nanna.

Le directeur de la banque reposa le combiné sur son support,

fourra le tas de coupures de 50 dollars dans une enveloppe beige et serra la main de Mark.

— Il fallait bien que je vérifie, fit-il d'un ton d'excuse.

— Je comprends, lui assura Mark. A votre place, j'aurais agi de même.

Après avoir remercié Mr. Guida et le directeur, il leur demanda de garder le secret sur l'incident. Ils opinèrent gravement en hommes conscients de leurs devoirs.

Mark regagna immédiatement le siège du F.B.I. et se dirigea droit vers le bureau du Directeur. Mrs. McGregor lui adressa un signe de tête au passage. Après avoir frappé discrètement à la porte, il entra.

Matthew Rogers se leva, enveloppa Andrews d'un regard scrutateur et sourit.

— J'essaierai d'avoir les réponses à l'heure du déjeuner, monsieur le Directeur, dit-il en s'en allant.

— Eh bien, jeune homme, vous avez mis la main sur notre sénateur ? Il est en bas dans la voiture ?

— Non, monsieur, mais je vous ai rapporté ceci. Mark ouvrit l'enveloppe brune et déposa les vingt-huit billets sur la table.

— Vous avez braqué une banque, Andrews ?

— Presque, monsieur. Parmi ces billets se trouve celui que le soi-disant prêtre orthodoxe a donné à Mrs. Casefikis.

— Voilà qui va passionner nos experts ; identifier une empreinte parmi des dizaines de milliers d'autres. Il y a une chance sur mille qu'ils aboutissent mais ça vaut le coup d'essayer même si cela doit prendre un temps fou. (Il évita soigneusement de toucher les billets.) Je vais demander à Sommerton de s'en occuper tout de suite. Nous allons avoir besoin des empreintes de Mrs. Casefikis. Je vais mettre un de nos agents devant chez elle, au cas où le faux pape reviendrait.

Le Directeur écrivait tout en parlant.

— Ça me rappelle le bon vieux temps, l'époque où je dirigeais une agence. Je m'amuserais comme un petit fou si ce n'était pas si grave.

— Il y a encore un détail que j'aimerais vous soumettre, monsieur.

— Je vous écoute, Andrews, dit Tyson, continuant de noircir du papier.

— Mrs. Casefikis se fait du mouron. Il faut la comprendre : elle n'a ni argent, ni travail, et plus de mari. Elle s'est montrée très coopérative et le tuyau qu'elle nous a fourni risque d'être capital. Nous pourrions peut-être lui venir en aide.

Le Directeur appuya sur un bouton.

— Demandez à Sommerton du labo de monter immédiatement et envoyez-moi Elliott.

Tiens, tiens, se dit Mark. Le rase-muraille a donc un nom.

— Je vais voir ce que je peux faire. Rendez-vous ici lundi à 7 heures, Andrews. Si jamais vous aviez besoin de me toucher, je passe le week-end chez moi. Continuez vos recherches.

— Bien, monsieur.

Mark sortit. Il passa à la banque Riggs afin de changer 15 dollars en pièces de 25 cents. Le guichetier lui jeta un coup d'œil curieux.

— Pas possible ! Vous avez une machine à sous chez vous ?

Mark sourit.

Il passa le reste de la matinée et la plus grande partie de l'après-midi à appeler les secrétaires de permanence des soixante-deux sénateurs qui s'étaient trouvés à Washington le 24 février. Toutes se déclarèrent ravies que leur patron soit invité à un débat sur les problèmes de l'environnement ; le Directeur savait décidément ce qu'il faisait. A force de donner des coups de fil, Mark avait des bourdonnements d'oreilles. Il examina les renseignements qu'il avait récoltés : trente sénateurs avaient déjeuné sur place ou avec des électeurs, quinze avaient carrément omis de préciser à leur collaboratrice où ils déjeunaient ou bien avaient fait allusion à un vague « rendez-vous », et dix-sept avaient assisté à des déjeuners organisés par diverses associations. Une secrétaire alla jusqu'à lui dire qu'elle pensait que son patron avait participé au déjeuner-débat du 24 février. Mark en était resté coi.

Grâce au Directeur, la liste des suspects se trouvait ramenée à quinze.

Il retourna à la bibliothèque du Congrès. La bibliothécaire répondit sans manifester la moindre méfiance aux questions qu'il lui posa sur les sénateurs, les commissions, le fonctionnement du Sénat ; elle avait l'habitude d'être bombardée de questions par des étudiants, aussi exigeants mais beaucoup moins aimables que Mark.

Mark se dirigea vers l'étagère où s'empilaient les Annales du Congrès. Il n'eut aucun mal à trouver le fascicule du 24 février : des derniers numéros non encore reliés, c'était le seul qui avait été feuilleté. Il rechercha alors les quinze noms restants. Ce jour-là, la seule commission à s'être réunie était la commission des Relations extérieures ; trois des quinze sénateurs de sa liste en faisaient partie, et tous trois avaient pris la parole ce matin-là, d'après les Annales. Ce même jour au Sénat, deux problèmes avaient été abordés : l'attribution de crédits à la recherche sur l'énergie solaire, et le projet de loi sur le contrôle des armes à feu. Certains des douze autres avaient pris la parole au Sénat sur l'un ou l'autre de ces deux sujets : pas moyen d'éliminer un seul de ces quinze-là, bon sang. Il fit quinze fiches, une par sénateur, et se mit à parcourir les Annales du 24 février au 3 mars. En regard de chaque nom, il nota la présence ou l'absence du sénateur au Sénat, et lentement, laborieusement, réussit à reconstituer l'emploi du temps de chacun. Les sénateurs ne passant pas tout leur temps au Sénat, il y avait pas mal de trous.

La jeune préposée s'approcha. Mark jeta un coup d'oeil à l'horloge qui marquait 19 h 30. L'heure de la fermeture, l'heure d'oublier les sénateurs et de voir Elizabeth. Il l'appela à son domicile.

— Bonsoir, belle dame. Est-ce que ce n'est pas l'heure de manger ? Je n'ai rien pris depuis ce matin et je me sens faible, si faible... Vous ne voulez pas dîner avec moi ?

— Faire quoi avec vous, Mark ? Je viens de me laver les cheveux et j'ai du savon dans les oreilles.

— Dîner avec moi. Dans un premier temps. Pour la suite, on verra plus tard.

— Peut-être que je dirai non plus tard, dit-elle gentiment. Et vos problèmes respiratoires, ça va mieux ?

— Ça suit son cours, merci. Mais si je continue à gamberger

comme je suis en train de le faire, je sens que je vais me payer une poussée d'urticaire.

— Que voulez-vous que je fasse ? Verser de l'eau froide dans le téléphone ?

— Non, dîner avec moi, c'est tout. Je passe vous prendre dans une demi-heure, que vos cheveux soient secs ou non.

Ils se rendirent chez *Mr. Smith*, un petit restaurant de Georgetown où Mark allait en été surtout, pour profiter du jardin. C'était plein à craquer de jeunes dans les vingt vingt-cinq ans ; l'endroit idéal pour rester assis des heures à bavarder.

— Seigneur, dit Elizabeth. On se croirait à la fac. Je pensais qu'on avait passé l'âge de fréquenter ce genre d'établissement.

— Heureux que ça vous plaise, sourit Mark.

— Quelle surprise ! Parquet de ferme et tables rustiques, plantes en pot, sonates pour flûte de Bach : décidément, tout y est. Que diriez-vous d'un McDonald la prochaine fois ?

Un peu décontenancé, Mark fut sauvé par l'arrivée du menu.

— Après quatre ans à Yale, je ne sais toujours pas ce qu'est la ratatouille, c'est incroyable, non ? dit Elizabeth.

— Je sais ce que c'est mais je suis incapable de prononcer le mot.

Ils commandèrent tous deux du poulet, des pommes de terre en robe des champs et de la salade.

— Mark, regardez dans le coin là-bas, cet horrible sénateur Thornton avec une gamine qui pourrait être sa fille.

— C'est peut-être sa fille.

— Aucun homme civilisé n'amènerait sa fille ici, dit-elle avec un sourire.

— C'est un ami de votre père, n'est-ce pas ?

— Oui, comment le savez-vous ? s'enquit Elizabeth.

— C'est de notoriété publique, dit Mark, qui regrettait déjà sa

question.

— Je dirais plutôt que c'est une relation d'affaires. Il fabrique des armes. Ce n'est pas une activité particulièrement louable.

— Votre père ne possède-t-il pas des parts dans une manufacture d'armes ?

— Papa ? Oui, et je trouve ça plutôt moche. Il met cela sur le dos de mon grand-père, fondateur de la firme. Je me disputais sans arrêt avec lui à ce sujet quand j'étais à l'école. Je lui disais de vendre ses actions et d'investir dans quelque chose d'utile.

— Tout va bien ? demanda un serveur qui croisait dans les parages.

— Très bien, merci, dit Elizabeth en levant le nez. Quand je pense que j'ai été jusqu'à traiter mon père de criminel de guerre...

— Mais il était contre la guerre, non ?

— Vous en savez des choses, dit Elizabeth en lui lançant un regard soupçonneux.

Pas assez, songea Mark. Si tu savais ! Si Elisabeth perçut sa gêne, elle n'en laissa rien paraître et poursuivit.

— Quand j'ai su qu'il avait voté pour le missile MX, je suis restée un mois sans m'asseoir à sa table. Il ne s'en est même pas aperçu.

— Et votre mère ? interrogea Mark.

— Elle est morte quand j'avais quatorze ans, c'est sans doute pour cela que je suis si proche de mon père, dit Elizabeth.

Elle se plongea dans la contemplation de ses mains posées sur ses genoux, manifestement désireuse d'abandonner le sujet. Ses cheveux bruns brillèrent en retombant en rideau sur son front.

— Vous avez des cheveux magnifiques, dit doucement Mark. On a envie de les caresser.

Elle sourit.

— Je préfère les cheveux bouclés.

Le menton dans sa main, elle lui jeta un regard espiègle.

— Vous serez superbe à quarante ans avec les tempes grisonnantes. A condition de ne pas devenir complètement chauve avant, bien sûr. On dit que les hommes qui se déplument du haut sont sexy, que ceux qui se dégarnissent aux tempes sont des penseurs, et que ceux qui perdent leurs cheveux partout s'imaginent qu'ils sont beaux.

— Si je me déplume du haut, prendrez-vous ça pour une déclaration d'intention ?

— Je veux bien attendre, mais pas aussi longtemps.

Sur le chemin du retour, il s'arrêta, l'enlaça et l'embrassa non sans une certaine hésitation, ne sachant comment elle réagirait.

— Je ne sens plus mes genoux, Elizabeth, j'ai les jambes molles, murmura-t-ii, le visage enfoui dans sa chevelure tiède et soyeuse. Qu'allez-vous faire de votre dernière victime ?

Elle fit quelques pas sans mot dire.

— Lui acheter des genouillères, dit-elle.

Ils continuèrent de marcher, main dans la main, sans se presser, heureux et silencieux. Suivis par trois hommes dont l'allure n'avait rien de romantique.

Dans le ravissant living, sur le canapé crème, il l'embrassa de nouveau.

Tapis dans l'ombre, dehors, les trois hommes attendaient.

Seule à sa table de travail dans le Bureau ovale, elle examinait une à une les clauses du projet de loi, cherchant le moindre détail susceptible de la mettre en difficulté lorsque le texte serait voté.

Relevant soudain la tête, elle aperçut son mari planté devant elle, une tasse de chocolat fumant à la main.

— Te coucher tôt ne t'empêchera pas de mettre tous ces braves gens dans ta poche, dit-il l'index pointé vers le Capitole.

— Edward chéri, sourit-elle. Tu es le bon sens même. Que deviendrais-je sans toi ?

Dimanche 6 mars

9 heures

Mark passa le dimanche matin à peaufiner le rapport qu'il devait remettre au Directeur. Incapable de réfléchir au milieu du désordre, il commença par ranger son bureau. Puis il rassembla ses notes et les classa. Lorsqu'il eut fini il était 14 heures, il ne s'était même pas aperçu qu'il avait laissé passer l'heure du déjeuner. Il inscrivit les noms des quinze sénateurs suspects, six sous la rubrique Commission des Relations extérieures, neuf sous Projet de loi sur le contrôle des armes à feu et Commission judiciaire. Il contempla les listes, espérant y trouver l'inspiration : peine perdue. L'un de ces hommes était un tueur et il n'avait plus que quatre jours pour découvrir lequel. Il fourra les papiers dans son attaché-case, rangea celui-ci dans un tiroir qu'il ferma à clé.

Il alla dans la cuisine se confectionner un sandwich. Il regarda sa montre. Comment employer utilement le reste de la journée ? Elizabeth était de garde. Il décrocha le téléphone et fit le numéro de l'hôpital. Elle n'avait qu'une minute à lui consacrer, on l'attendait en salle d'opération à 3 heures.

— Dans ce cas je vais être bref. Je ne peux pas vous appeler tous les jours pour vous dire que vous êtes ravissante, intelligente, et que je suis fou de vous, alors écoutez attentivement.

— J'écoute, Mark.

— O.K. Vous êtes belle, brillante, et je suis dingue de vous... Eh bien, vous ne répondez pas ?

— C'est tout ? J'attendais la suite. Je vous dirai des gentilleses moi aussi quand je serai à cinq centimètres de vous et pas à cinq kilomètres.

— Bientôt, j'espère, sinon je vais craquer. Maintenant filez mettre en pièces le cœur de quelqu'un d'autre.

Elle éclata de rire.

— C'est d'un ongle incarné que je dois m'occuper... Elle raccrocha. Mark fit les cent pas dans la pièce, songeant tour à tour à Elizabeth, aux quinze sénateurs, puis à un seul. Est-ce que ça ne marchait pas un peu trop bien avec Elizabeth ? N'avait-il pas un sénateur au train, par hasard ? Jurant comme un charretier, il prit une bière et se servit, tout en pensant à Barry Calvert cette fois. Ils jouaient généralement au squash ensemble le dimanche après-midi. Puis il évoqua Nick Stames. Stames qui, sans le savoir, avait pris sa place. Si Stames était encore en vie maintenant, par quel bout prendrait-il l'enquête ? Une remarque de Stames, formulée lors du dernier pot de Noël à l'agence, lui traversa tout à coup l'esprit : « Le plus calé, après moi, en matière de criminologie, dans ce foutu pays, c'est George Stampouzis du *New York Times*. » Encore un Grec, évidemment. « Il en sait plus sur la Mafia et la C.I.A. que n'importe qui, truand ou représentant de la force publique. »

Sans très bien savoir où cela le mènerait, Mark appela les renseignements à New York et demanda à l'opératrice le numéro de Stampouzis.

— Merci

— Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Il composa le numéro.

— George Stampouzis, je vous prie. On lui passa le poste.

— Stampouzis, dit une voix avec sobriété.

On ne gaspille pas sa salive au *New York Times*.

— Mark Andrews, à l'appareil, je vous appelle de Washington. Je suis un ami de Nick Stames, c'était mon patron, en fait.

La voix changea d'intonation.

— J'ai appris l'accident, à supposer qu'il s'agisse bien d'un accident. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin de renseignements de première main. Puis-je faire un saut jusqu'à New York pour vous voir immédiatement ?

— Cela concerne Nick ?

— Oui.

— Alors, d'accord. Rendez-vous à 8 heures, à l'angle nord-est de la Vingt et Unième Rue et de Park Avenue.

— Parfait, dit Mark après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

— Je vous attends.

La navette des Eastern Airlines atterrit un peu après 19 heures. Mark se fraya un chemin à travers la foule massée autour du tourniquet à bagages et se dirigea vers la station de taxis. Un New-Yorkais entre deux âges, ventripotent et pas rasé, un trognon de cigare éteint vissé au coin du bec, l'emmena vers Manhattan. Il soliloqua quasiment pendant tout le trajet, empêchant Mark de mettre de l'ordre dans ses idées.

— Ce pays, c'est une vraie chienlit, fit-il en mâchonnant furieusement son cigare.

— Oui, opina Mark.

— Et cette ville est un dépotoir.

— Oui, dit Mark.

— Tout ça, c'est de la faute à cette salope de Kane. On devrait la pendre.

Mark se figea. Des milliers de gens disaient ça tous les jours ; seulement à Washington, il y avait quelqu'un qui ne se contentait pas de le dire, mais le pensait vraiment.

Le chauffeur s'arrêta au ras du trottoir.

— Dix-huit dollars tout rond.

Mark mit un billet de dix et deux de cinq dans le petit réceptacle aménagé à cet effet dans l'écran qui séparait le chauffeur de ses passagers, et s'extirpa de la voiture. Un quinquagénaire solidement charpenté portant un manteau de tweed se dirigea vers lui. Mark frissonna. Il avait oublié à quel point il pouvait faire froid en mars à

New York.

— Andrews ?

— Comment avez-vous deviné ?

— A force d'étudier les criminels, on finit par avoir du nez pour certaines choses. (Il détailla le costume de Mark.) Les agents spéciaux s'habillent nettement mieux que de mon temps.

Mark eut l'air gêné. Stampouzis devait savoir qu'un agent du F.B.I. touchait le double de ce que gagnait un flic de New York.

— Vous aimez la cuisine italienne ? dit le journaliste sans même attendre la réponse. Je vais vous emmener dans un des restaurants préférés de Nick.

Ils parcoururent tout un bloc en silence. Mark ralentissait à l'entrée de chaque restaurant, Stampouzis s'engouffra soudain dans l'un deux. Mark lui emboîta le pas et traversa à sa suite un bar crapoteux plein d'hommes accoudés au comptoir, qui buvaient sec. Célibataires ou non, ils ne semblaient pas pressés de rentrer chez eux.

A l'autre bout du bar, ils débouchèrent dans une agréable salle à manger aux murs de brique. Un Italien grand et mince les conduisit à une table d'angle : à l'évidence, Stampouzis était un habitué, il ne jeta même pas un œil au menu.

— Je vous conseille les crevettes à la marinière. Pour le reste, fiez-vous à votre inspiration.

Mark suivit le conseil et commanda en outre une escalope au citron et une demi-carafe de chianti. Stampouzis buvait de la Colt 45. Ils parlèrent de choses anodines tout en mangeant. Pour avoir pratiqué Nick Stames deux années durant, Mark savait que les Méditerranéens évitent de mélanger plaisirs de la table et discussions sérieuses. Et puis, Stampouzis continuait de le jauger. Lorsque le journaliste eut expédié une énorme portion de sabayon et attaqua son café — un double express — et sa Zambuque, il leva les yeux vers Mark et changea radicalement de registre.

— Vous travaillez pour un type exceptionnel. Si le dixième des hommes du F.B.I. étaient aussi consciencieux et intelligents que Nick Stames, vous auriez de quoi être fiers.

Mark lui rendit son regard, prêt à formuler une remarque. Stampouzis l'interrompt avant même qu'il eût ouvert la bouche.

— Inutile d'ajouter quoi que ce soit au sujet de Nick. Et n'allez pas me demander de changer d'opinion au sujet du Bureau. Il y a, plus de trente ans que je « couvre » les affaires criminelles, et le seul changement que j'aie constaté à propos de la Mafia et du F.B.I., c'est que leur taille et leur influence vont croissant.

Versant la Zambuque dans son café, il en avala bruyamment une gorgée.

— Mais passons, en quoi puis-je vous être utile ?

— Bien entendu, tout ceci doit rester entre nous, dit Mark.

— Cela va de soi. Dans notre intérêt à tous les deux.

— J'ai deux questions à vous poser. Primo, existe-t-il à votre connaissance des sénateurs entretenant des relations étroites avec des hommes du Milieu ? Secundo, quelle est l'attitude de la Mafia à propos du projet de loi sur le contrôle des armes à feu ?

— Rien que ça ! Vous êtes à peine gourmand ! fit le Grec, sarcastique. Voyons, par où vais-je commencer ? Il est plus facile de répondre à la première question qu'à la seconde. La moitié des sénateurs ont des relations plus ou moins lâches avec le crime organisé, j'entends la Mafia. Certains n'en sont même pas conscients, mais si le fait d'accepter pour financer sa campagne des contributions d'hommes d'affaires et de grosses entreprises ayant des liens directs ou indirects avec le Milieu est un acte criminel, alors tout Président est un criminel. Mais quand la Mafia a besoin d'un sénateur, elle l'utilise par personne interposée, et encore c'est rare.

— Pourquoi ? s'enquit Mark.

— La Mafia a besoin d'avoir des hommes influents à elle au niveau de l'État, dans les tribunaux, les affaires, les réglementations locales, etc. Il existe des sénateurs qui doivent leur succès à leurs relations avec la Mafia, ceux qui ont débuté en qualité de juges de tribunaux civils ou de membres des assemblées législatives d'État et ont reçu de la Mafia un appui financier direct. Il est possible qu'ils ne s'en rendent même pas compte ; certaines personnes ne vont pas chercher la petite bête quand il s'agit d'être élu. Ajoutez à cela le cas d'États comme l'Arizona et le Nevada où la Mafia a pignon sur rue et gère des

affaires tout ce qu'il y a de légales, mais attention aux outsiders qui essaient de s'adjuger une part du gâteau. Enfin, dans le cas du parti démocrate, il y a les syndicats, celui des camionneurs surtout. Et voilà, Mark, comment en dix minutes on résume trente années d'expérience.

— Merci pour le topo. Et maintenant si on entrait un peu dans les détails ? Supposons que je vous cite quinze noms, vous pouvez me dire s'ils entrent dans l'une des catégories que vous avez évoquées ?

— Pourquoi pas ? Seulement je vous préviens, inutile d'essayer de me forcer la main. Je ne vous dirai que ce que je pourrai.

— Bradley.

— En aucun cas, dit Stampouzis.

— Thornton.

Pas un muscle de son visage ne bougea.

— Bayh.

— Pas à ma connaissance.

— Harrison.

— Aucune idée. Je ne suis pas très au courant de ce qui se passe en Caroline du Sud.

— Nunn.

— Sam le Prêcheur ? Vous plaisantez !

— Brooks.

— Il déteste la Présidente, mais pas à ce point-là.

Mark dévidait sa liste. Stevenson, Biden, Moynihan, Woodson, Clark, Mathias. Stampouzis secouait négativement la tête.

— Dexter.

Le journaliste hésita. Mark s'efforça de ne pas manifester son inquiétude.

— Il a des problèmes, commença Stampouzis. Mais ça n'a rien à

voir avec la Mafia.

Il dut entendre le soupir de Mark. Celui-ci aurait donné cher pour avoir des éclaircissements ; il attendit, mais rien ne vint.

— Byrd.

— Le chef de la majorité ? Ce n'est pas son style.

— Pearson.

— Soyons sérieux !

— Merci, dit Mark.

Après avoir marqué une pause, il ajouta :

— Et maintenant, venons-en à l'attitude de la Mafia vis-à-vis du projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

— Difficile à dire pour l'instant, attaqua Stampouzis. La Mafia a pris trop d'ampleur pour être encore un bloc monolithique, et les dissensions internes se multiplient. Les vieux routiers sont farouchement contre le projet de loi pour une raison évidente : la difficulté à se procurer des armes légalement à l'avenir. Mais ils craignent encore plus les clauses additionnelles, par exemple les peines de prison ferme pour port d'arme sans permis. Les fédés, eux, vont boire du petit lait ; c'est ce qui pouvait leur arriver de mieux depuis les mesures sur la fraude fiscale. Ils auront la possibilité d'appréhender tout criminel notoire, de le fouiller, et s'il porte une arme non déclarée — ce qui est le cas neuf fois sur dix —, de le traîner vite fait bien fait devant les tribunaux. Certains des jeunes turcs, en revanche, voient ce projet d'un très bon œil, ce serait pour eux une nouvelle Prohibition. Ils pourraient fournir des armes non déclarées à des petits malfrats opérant en solo et aux extrémistes de tout bord désireux de s'en procurer, ce qui constituerait une source de revenus de plus pour la Mafia. Ils sont également persuadés que la police n'arrivera pas à appliquer la loi et qu'il faudra dix ans au bas mot pour assainir la situation. J'ai répondu à votre question ?

— Oui, dit Mark.

— A mon tour de vous en poser une, Mark.

— Les règles du jeu sont identiques ?

— Oui. Vos questions sont directement liées à la mort de Nick ?

— Oui, dit Mark.

— Inutile que je vous cuisine davantage alors, vous ne pourriez que me raconter des bobards. Faisons plutôt un marché : si cette affaire débouche sur un gros coup, promettez-moi de me donner l'exclusivité. Ça me botterait assez de faire la pige à ces salopards du *Post*.

— Entendu, dit Mark.

Stampouzis sourit et signa l'addition. Ce dîner avec Mark Andrews était en fin de compte un dîner d'affaires : il allait pouvoir le faire passer sur sa note de frais.

Mark consulta sa montre ; avec un peu de chance il réussirait à attraper la dernière navette au départ de La Guardia. Stampouzis se leva et se dirigea vers la porte ; le bar était toujours plein d'hommes qui buvaient sec, ceux qui n'avaient pas envie de rentrer retrouver leur femme. Dans la rue, Mark héla un taxi. Un jeune Noir stoppa à côté de lui.

— Je suis presque rendu chez moi, dit Stampouzis à la surprise de Mark. Si je tombe sur quelque chose qui soit susceptible de vous intéresser, je vous appelle.

Mark le remercia et monta dans le taxi.

— La Guardia, s'il vous plaît.

Mark baissa la vitre, Stampouzis se pencha et le fixa l'espace d'un instant.

— Ce n'est pas pour vous, c'est pour Nick que je fais ça.

Le trajet jusqu'à l'aéroport s'effectua dans le plus grand silence.

Lorsque Mark arriva enfin chez lui, il s'efforça d'ordonner les pièces du puzzle avant son entretien avec le Directeur le lendemain matin. Il jeta un coup d'oeil à sa montre. Nom de Dieu ! Demain ? Autant dire aujourd'hui...

Lundi 7 mars

7 heures

Après avoir prêté une oreille très attentive au compte rendu de Mark, le Directeur ajouta cet étonnant élément d'information :

— Si ça se trouve, nous allons pouvoir rayer d'autres sénateurs de votre liste, Andrews. Jeudi dernier dans la matinée, deux de nos hommes ont capté une émission illégale sur l'un de nos canaux K.G.B. De deux choses l'une : ou une interférence momentanée nous a fait nous brancher sur une fréquence différente, ou bien il y a un gus qui se trimbale avec un émetteur-récepteur lui permettant d'écouter nos communications. Ce que nos gars ont surpris se résume à peu de chose : « Entrez, Tony. Je viens de déposer le sénateur à la réunion de sa commission et je suis... » La voix s'est arrêtée brusquement d'émettre et nos gars n'ont pas réussi à la retrouver. Peut-être que les conspirateurs écoutent nos conversations depuis le début et que cette fois-ci l'un d'entre eux s'est mis, sans s'en rendre compte, à émettre sur notre fréquence. Les agents qui ont surpris ce bout de phrase se sont contentés de signaler dans leur rapport l'usage illégal de notre fréquence sans comprendre tout ce que cela impliquait.

Mark se pencha en avant.

— Je ne sais à quoi vous pensez, Andrews, dit le Directeur. Le message a été envoyé à 10 h 30.

— Dix heures trente, le 3 mars, dit Mark, fébrile. Voyons un peu... Quelles étaient les commissions qui siégeaient à cette heure-là ? (Il ouvrit son dossier.) Dirksen Building... J'ai les renseignements quelque part, j'en suis sûr.

Il continua de fouiller dans ses papiers.

— Voilà, j'y suis. Il y a trois possibilités, monsieur. La commission des Relations extérieures et la commission administrative étaient en session ce jour-là. Et au Sénat, on discutait du projet de loi sur le contrôle des armes à feu, qui semble d'ailleurs beaucoup occuper ces

messieurs en ce moment.

— Nous tenons peut-être un commencement de piste, fit le Directeur. Pouvez-vous me dire, d'après vos notes, combien, sur nos quinze suspects, étaient au Capitole le 3 mars et ce qu'ils y faisaient ?

Après avoir parcouru ses quinze fiches, Mark en fit deux tas.

— A première vue, rien n'indique que ces huit-là... Il désigna l'un des deux tas.

— ... aient été au Sénat ce matin-là. Quand aux sept autres, ils s'y trouvaient, cela ne fait aucun doute. Pas un seul d'entre eux n'était à la commission administrative. Deux participaient à la commission des Relations extérieures : Pearson et Nunn. Quant aux cinq autres, c'est-à-dire Brooks, Byrd, Dexter, Harrison et Thornton, ils étaient tous en séance. Et tous ont participé à la discussion sur le projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

Le Directeur eut une moue.

— Pas très concluant, tout ça. Andrews, mais faute de mieux, il faudra nous en contenter. Je vous conseille donc de mettre le paquet sur ces sept bonshommes. Il nous reste quatre jours, aucune piste ne doit être négligée. Et que ce coup de pot ne vous monte surtout pas à la tête. Vérifiez — et plutôt deux fois qu'une — que les huit autres n'étaient pas dans le Dirksen Building ce matin-là. Quant à nos sept suspects, pas question que je m'amuse à les faire surveiller : on se méfie suffisamment du F.B.I. comme ça au Capitole. Il nous faudra adopter une autre ligne de conduite. Nous ne pouvons nous permettre d'entamer une enquête digne de ce nom. Pour coincer notre homme, il va falloir qu'on se serve des seuls indices dont nous soyons sûrs : à savoir, l'endroit où il se trouvait le jeudi 24 février à l'heure du déjeuner, et cette réunion de la commission judiciaire à 10 h 30, la semaine dernière. Inutile de vous occuper du mobile, Andrews. Efforcez-vous de raccourcir la liste, et passez le reste de la journée à la commission des relations extérieures et à la séance du Sénat. Interviewez les responsables administratifs des commissions, la vie publique ou privée des sénateurs n'a pas de secret pour eux.

— Oui, monsieur.

— Une chose encore, je dîne ce soir chez la Présidente. Il se peut que je glane des renseignements qui nous permettent de réduire encore le nombre des suspects.

— Vous allez mettre la Présidente au courant, monsieur ?

Le Directeur du F.B.I. marqua une pause.

— Je ne pense pas. Je reste persuadé que nous avons la situation en main. Je ne vois pas de raison de l'alarmer dans l'immédiat. En tout cas, j'attendrai pour le faire d'avoir la certitude absolue que nous avons fait chou blanc.

Le Directeur tendit à Mark un portrait-robot.

— Le prêtre grec de Mrs. Casefikis. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est assez ressemblant, dit Mark. Les joues étaient peut-être un peu plus pleines. Les gars connaissent vraiment leur boulot.

— Il y a quelque chose qui m'agace, remarqua le Directeur. Je suis sûr d'avoir déjà vu cette tête-là quelque part, mais j'ai côtoyé tellement de criminels que je n'arrive pas à me souvenir de qui il s'agit. Peut-être que ça me reviendra.

— J'espère que ça vous reviendra avant jeudi, fit Mark sans réfléchir.

— Moi aussi, répliqua sombrement Tyson.

— Quand je pense qu'il n'avait que vingt-quatre heures d'avance sur moi, il y a de quoi se mettre en rogne.

— Estimez-vous heureux, jeune homme. Si vous aviez été plus rapide que lui, Ariana Casefikis ne serait plus de ce monde aujourd'hui, et vous non plus. J'ai laissé un de nos hommes devant chez Mrs. Casefikis au cas où le pseudo-pape s'aviserait de repasser chez elle, mais ce salopard est un vrai pro et je doute qu'il s'amuse à remettre les pieds là-bas. Trop risqué.

— Ça m'étonnerait aussi. C'est un vrai pro, reprit Mark en écho.

Le voyant rouge du téléphone intérieur se mit à clignoter.

— Oui, madame McGregor ?

— Vous allez être en retard à votre rendez-vous avec le sénateur Hait.

— Merci, madame McGregor, dit-il en reposant le combiné. A demain, ici, à la même heure, Mark. (C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom.) Remuez ciel et terre, il ne nous reste que quatre jours.

Mark prit l'ascenseur pour descendre et emprunta son trajet habituel pour quitter le bâtiment sans s'apercevoir qu'on le suivait. Il se rendit au bâtiment abritant les services du Sénat et prit rendez-vous avec les responsables des commissions judiciaires et des Relations extérieures. Ni l'un ni l'autre n'étaient visibles avant le lendemain matin. Mark retourna à la bibliothèque du Congrès afin d'étudier plus en détail les antécédents et le curriculum vitae des sept sénateurs figurant sur sa liste. Originaires d'États différents, ils n'avaient pas grand-chose en commun ; l'un d'entre eux n'avait même rien de commun du tout avec les six autres, mais lequel ? Nunn : ça ne tenait pas debout. Thornton : Stampouzis ne semblait guère l'avoir à la bonne, mais ça ne prouvait rien. Byrd : le chef de la majorité ? Impossible. Harrison : d'après Stampouzis, il était contre le projet de loi sur le contrôle des armes à feu, mais la moitié des sénateurs étaient contre, de toute façon. Dexter : il avait des problèmes, mais quel genre de problèmes ? Stampouzis n'avait pas été très loquace. Peut-être Elizabeth pourrait-elle éclairer sa lanterne ce soir. Ralph Brooks : un exalté, qui ne portait certainement pas Kane dans son cœur. Pearson : s'il s'avérait que c'était lui le scélérat, tout le monde tomberait de haut. Il y avait trente-trois ans qu'il était au Sénat, et jouait avec une belle constance le rôle de l'homme intègre et droit, en public comme en privé.

Mark poussa le long soupir de lassitude de quelqu'un qui se sait arrivé dans une impasse. Il consulta sa montre : 10 h 45 ; il lui fallait partir sur-le-champ s'il voulait être à l'heure. Il rapporta les divers périodiques, Annales du Congrès et rapports à la bibliothécaire, traversa la rue pour récupérer sa voiture au parking. Il descendit vivement Constitution Avenue, franchit le Mémorial Bridge — combien de fois avait-il pris ce trajet cette semaine ? Mark jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et crut reconnaître la voiture qui était derrière lui, mais peut-être était-il hanté par les événements de jeudi dernier.

Mark se gara sur le bas-côté. Deux hommes du Service Secret l'interceptèrent. Après leur avoir montré ses papiers, il descendit l'allée à pas lents et atteignit juste à temps l'endroit où quelque cent cinquante personnes étaient massées autour des deux tombes creusées de frais pour recevoir les corps de deux hommes qui, il y a une semaine encore, étaient plus fringants, plus dynamiques que la

plupart de ceux qui assistaient leur enterrement aujourd'hui. Le vice-président — l'ex-sénateur Bill Bradley — représentait la Présidente. Il se tenait près de Norma Stames, frêle silhouette vêtue de noir que soutenaient ses deux fils. Hank, l'aîné, était à côté d'un homme aux allures de géant — le père de Barry Calvert, sans doute. A côté de lui se tenait le Directeur qui jeta un coup d'œil autour de lui, aperçut Mark, mais fit mine de ne pas l'avoir reconnu. Le jeu continuait, même au bord de la tombe.

La robe du père Gregory voletait, fouettée par la brise glacée. Le bas en était plein de boue, car il avait plu toute la nuit. Un jeune prêtre en surplis blanc et soutane noire l'assistait en silence.

— Je suis l'image de Ta gloire, même si je porte les stigmates du péché, psalmodia le père Gregory.

Norma Stames en larmes se pencha pour embrasser la joue blême de son époux avant qu'on ne ferme le cercueil. Tandis que le père Gregory priait, les cercueils de Stames et Calvert furent descendus lentement, très lentement dans leurs tombes. Le cœur lourd de tristesse, Mark observait la scène : ç'aurait pu être lui qu'on descendait ainsi, ç'aurait dû être lui.

— Que les âmes de Tes serviteurs, ô Christ, reposent parmi les saints, là où il n'est ni malheur, ni chagrin, ni soupirs, mais où règne seulement la Vie éternelle.

La dernière bénédiction donnée, le prêtre orthodoxe fit le signe de la croix et l'assistance commença à se disperser.

Après le service, le père Gregory parla en termes chaleureux de son ami Nick Stames et exprima l'espoir que son collègue Barry Calvert et lui n'étaient pas morts en vain. Mark eut l'impression qu'il le regardait en prononçant ces mots.

Mark aperçut Nanna, Aspirine, Julie et l'homme au blazer bleu nuit, mais comprit qu'il ne devait pas leur adresser la parole. Il s'éclipsa discrètement, laissant aux autres le soin de pleurer les morts. Son travail à lui c'était de retrouver leurs assassins.

Il retourna au Sénat, plus déterminé que jamais à découvrir le sénateur qui aurait dû assister à ces doubles funérailles si émouvantes. S'il n'était pas parti si vite, il aurait vu Matson s'approcher de Grant Nanna, pour lui dire tout le bien qu'il pensait de Stames, et quelle perte sa disparition représentait pour les forces de l'ordre.

Mark passa l'après-midi à la commission des Relations extérieures à écouter Pearson et Nunn. Si le coupable était l'un d'entre eux, il faisait preuve d'un beau sang-froid en vaquant à ses occupations comme si de rien n'était. Mark avait bien envie de les rayer de sa liste mais il lui fallait encore un élément avant d'en arriver là. Lorsque Pearson s'assit au terme de son intervention, Mark fut pris d'une soudaine faiblesse. S'il ne se reposait pas ce soir, jamais il ne tiendrait le coup pendant les trois jours à venir. Quittant la salle de la commission, il téléphona à Elizabeth pour confirmer leur rendez-vous à dîner. Il appela ensuite le bureau du Directeur et donna à Mrs. McGregor les numéros auxquels on pourrait le joindre : celui du restaurant, de son domicile, et du domicile d'Elizabeth. Mrs. McGregor les nota sans faire le moindre commentaire.

Deux voitures le prirent en filature sur le chemin du retour : une conduite intérieure Ford bleue et une Buick noire. Arrivé chez lui, il lança les clés de la Mercedes à Simon. Depuis quelque temps, il avait l'impression d'être constamment surveillé, il s'efforça de chasser cette idée de son esprit et se concentra sur quelque chose de plus agréable, sa soirée avec Elizabeth.

18 h 30

Mark descendait la rue tout en pensant à la soirée qui l'attendait.

Je suis fou de cette fille, c'est même la seule chose dont je sois sûr en ce moment. Si seulement j'arrivais à me défaire du doute qui me ronge concernant son père.

Chez Blackistone, il commanda une douzaine de roses, onze rouges et une blanche. La vendeuse lui tendit une carte et une enveloppe. Il rédigea la suscription en deux temps trois mouvements, mais devant la carte blanche, il hésita, phrases et poèmes s'entrechoquant dans son esprit. Finalement, il sourit et écrivit d'une écriture appliquée :

*Si je viens à penser à toi, mon être alors,
Telle l'alouette s'élançant au point du jour .*

Loin du sol triste, chante à la porte du ciel¹. (Shakespeare, sonnet 29).

P.S. Version moderne : Est-ce enfin le grand amour ?

— Faites-les porter tout de suite.

— Bien, monsieur.

Parfait. Retour à la maison. Qu'est-ce que je mets ? Un costume foncé ? Trop solennel. Le bleu clair ? Il fait pédé, jamais je n'aurais dû acheter ça. Le costume croisé — très mode. La chemise. Blanche, décontractée, sans cravate. Bleue, classique, cravate. Va pour le blanc. Est-ce que ce n'est pas un peu trop virginal ? Alors, la bleue. Les chaussures : lacées ou non ? Au diable les lacets, je prends les mocassins. Les chaussettes : bleu foncé, pas de problème. Résumons : costume croisé, chemise bleue, cravate marine, chaussettes marines, mocassins noirs. Je dispose tout ça sur le lit. Douche et shampooing — « Je préfère les cheveux bouclés. » Zut ! Je me suis fourré du savon dans l'œil. Je tâtonne à la recherche de la serviette, m'essuie les yeux, laisse tomber la serviette, sors de la douche. Serviette drapée autour de la taille, je me donne un coup de rasoir, le

deuxième de la journée. Attention, ce n'est pas le moment de se couper. After-shave. Je me bouchonne furieusement les cheveux : pour boucler, ça boucle ! De retour dans ma chambre, je m'habille avec soin. Attention au nœud de cravate qui doit être impeccable — pas terrible, je recommence. Cette fois, c'est mieux. Je remonte ma fermeture Eclair — j'ai deux centimètres de tour de taille à perdre. Examen devant la glace. Au diable la modestie : j'ai vu franchement pire. Vérifier que j'ai mon fric, mes cartes de crédit. Le revolver, je le laisse. Je suis paré. Je ferme la porte, j'appuie sur le bouton de l'ascenseur.

— Tu peux me passer mes clés, Simon ?

— Ben dis donc ! fit Simon en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Elle doit être drôlement chouette, la nénette qui mérite ça !

— Pas la peine de m'attendre, mon vieux. Parce que si je ramasse une veste, c'est sur toi que je me vengerai, tu peux en être sûr.

— C'est sympa de me prévenir, Mark. Bonne chance tout de même !

La soirée est magnifique, je m'installe au volant, il est 19 h 34.

Le Directeur examina son smoking d'un œil critique.

Ruth me manque. La gouvernante se défend, mais ce n'est quand même pas ça. Un petit whisky. Je passe mes vêtements en revue. Smoking tout frais repassé, la coupe est un peu vieillotte. La chemise sort de chez le blanchisseur. Nœud papillon noir, chaussures et chaussettes noires, mouchoir blanc : rien à dire. Faire couler l'eau de la douche. Comment obtenir de la Présidente des tuyaux intéressants ? Zut, le savon ! Il va falloir que je ressorte de la douche, je vais inonder le tapis de bain et la serviette. J'attrape le savon, ça empest, ce machin. A croire qu'on n'en fabrique plus que pour les pédés. Où sont les bonnes vieilles savonnets d'antan... Je sors de la douche. J'ai au moins sept kilos à perdre et je suis blanc comme un cachet d'aspirine. Je me couvre et je pense à autre chose. Le rasoir, je suis toujours fidèle à mon coupe-chou. Jamais je ne me rase deux fois par jour, sauf quand je dîne avec la Présidente. Bien, pas une égratignure. Je m'habille, boutonne ma braguette — j'ai horreur des fermetures à glissière. Le nœud papillon maintenant. Raté ! Ruth réussissait toujours à le nouer correctement du premier coup. Je

recommence, résultat acceptable. Je prends mon portefeuille. Pas besoin d'argent liquide, ni de cartes de crédit. A moins que la Présidente ne soit vraiment dans une mauvaise passe. Prévenir la gouvernante que je serai de retour vers onze heures. J'enfile mon manteau. L'agent spécial est déjà là avec la voiture.

— Bonsoir, Sam. Belle soirée.

Le chauffeur — seul de son espèce au F.B.I. — ouvre la portière arrière de la Ford. Je monte dans la voiture, il est 19 h 45.

Inutile d'appuyer sur le champignon, j'ai tout mon temps, je n'ai pas envie d'être en avance. Bizarre, il n'y a jamais de circulation quand on n'est pas pressé. J'espère que les roses sont arrivées. Je vais passer devant le Lincoln Mémorial et remonter par Rock Creek et l'autoroute du Potomac, c'est plus joli. A mon avis, en tout cas. Pas question de passer à l'orange, même si le type derrière moi s'énerve et gesticule. Je respecte la loi, moi. Cette bonne blague ! Je brûlerais tous les feux si j'étais en retard aujourd'hui. Ne jamais causer d'ennuis au Bureau. Attention aux rails des tramways à Georgetown, il n'en faut pas beaucoup pour déraiper. Je tourne à droite au bout de la rue et j'essaie de trouver une place pour me garer. Je croise lentement dans les parages à la recherche de la place idéale : rien. Je reste en double file en espérant qu'il n'y a pas de flic dans le secteur. Je me dirige vers la maison d'un pas nonchalant. Je parie qu'elle est encore dans son bain. Je regarde ma montre : 20 h 04. Parfait. Je sonne.

— Nous sommes un peu en retard, Sam.

J'ai peut-être eu tort de lui dire ça, il va appuyer sur le champignon et risquer de causer des ennuis au Bureau pour excès de vitesse. Pourquoi la circulation est-elle si chargée quand on est pressé ? Et cette fichue Mercedes devant nous qui s'arrête avant que le feu passe au rouge. A quoi bon une voiture qui peut monter jusqu'à cent soixante si on doit se traîner à cinquante à l'heure ? Ouf ! La Mercedes a tourné en direction de Georgetown. Encore un de ces friqués, à tous les coups. On descend Pennsylvania Avenue, on arrive enfin en vue de la Maison-Blanche. On s'engage dans West Executive Avenue. A la grille, le garde nous fait signe de passer. On s'arrête devant le portique ouest. Je suis accueilli par un homme du Service Secret en smoking. Son nœud papillon a une autre gueule que le mien. Ce type est marié,

on ne me fera pas croire qu'il a réussi à faire ça tout seul. Je le suis jusqu'à la salle de réception de l'aile ouest, un coup d'œil à la sculpture de Remington en passant. Un second homme du Service Secret se porte à ma rencontre, il est en smoking lui aussi, et son nœud papillon est nettement plus réussi que le mien. Je renonce. Il m'accompagne jusqu'à l'ascenseur. A ma montre il est 20 h 06. Pas mal. J'entre dans le salon ouest.

— Bonsoir, madame la Présidente.

— Bonsoir, belle dame.

Elle est superbe dans cette robe bleue. Quelle fille merveilleuse ! Comment ai-je pu la soupçonner ?

— Bonsoir, Mark.

— Cette robe est splendide.

— Merci. Voulez-vous entrer une minute ?

— Non, je suis garé en double file, nous ferions mieux d'y aller.

— Je prends mon manteau et j'arrive.

Je lui ouvre la porte de la voiture. J'aurais dû la prendre par la main, l'entraîner dans sa chambre et lui faire l'amour comme un fou. Je me serais volontiers contenté d'un sandwich. Nous aurions fait ce que nous mourons d'envie de faire tous les deux, sans perdre de temps et sans nous compliquer bêtement la vie.

— Vous avez passé une bonne journée ?

— Je n'ai pas arrêté de cavalier. Et vous, Mark ?

Oh moi, songea-t-il, j'ai réussi à penser à vous tout en avançant un peu dans mon boulot, mais ça n'a pas été facile.

— Je n'ai pas eu une minute à moi. C'est bien simple, j'ai vu le moment où j'allais être obligé de me décommander.

Je démarre, je prends M Street et Wisconsin Avenue. Pas de place pour se garer. Je passe devant *Roy Rogers' Family Restaurant*. Pourquoi ne pas manger une cuisse de poulet et rentrer directement à

la maison ?

— Ah, en, voilà une.

Merde, d'où sort cette saloperie de Volkswagen ?

— Tant pis, vous en trouverez une autre.

— Oui, mais à un kilomètre du restaurant.

— La marche à pied nous fera du bien.

Est-ce qu'elle a reçu mes roses ? Je fais coffrer la vendeuse demain à la première heure si elle a oublié de les faire porter.

— Oh, Mark. Je suis impardonnable, je ne vous ai pas encore remercié pour ces magnifiques roses. La blanche, c'est vous ? Et le poème de Shakespeare ?

— C'est bien peu de chose, belle dame.

Menteur. Ainsi le Shakespeare vous a plus, mais que pensez-vous du Cole Porter ? On entre au *Rive Gauche*, c'est un restaurant français ultra-chic. Un agent fédéral dans un endroit comme ça ? Je parie que ça va me coûter les yeux de la tête. C'est plein de larbins qui passent leur temps à tendre la main. Quelle importance après tout, l'argent est fait pour être dépensé.

— Savez-vous que c'est à cause de cet établissement que Washington est devenue en Amérique la capitale des restaurants français ?

J'essaie de lui en mettre plein la vue avec mes tuyaux de première main.

— Non, pourquoi ?

— Eh bien, le propriétaire fait venir ses chefs de France. Et ils le quittent l'un après l'autre pour monter leur propre affaire.

— C'est fou ce que les agents spéciaux peuvent être bien renseignés, surtout sur les choses réellement importantes.

Je cherche le maître d'hôtel.

— J'ai retenu une table au nom d'Andrews.

— Bonsoir, monsieur Andrews. Ravi de vous voir.

Tu parles ! Ce bonhomme ne m'a jamais vu et ne me reverra probablement jamais. Voyons quelle table il va me donner. Pas trop mal. Avec un peu de chance, elle va croire que j'ai déjà mis les pieds ici. Je glisse un billet de cinq dollars au loufiat.

— Merci, monsieur. Bon appétit.

Ils se carrèrent dans les chaises de cuir d'un rouge profond. Le restaurant était bondé.

— Bonsoir. Désirez-vous un apéritif, monsieur ?

— Qu'est-ce que vous prenez, Elizabeth ?

— Un Campari soda, s'il vous plaît.

— Un Campari soda pour madame, et un Spritzer pour moi.

Coup d'oeil au menu. Le chef s'appelle Michel Laudier. La devise du restaurant : *Fluctuat nec mergitur*. Avec le couvert, le service et tout le bazar, je vais *mergitur*, sûr comme un et un font deux. Aïe ! Comment s'en douterait-elle ? C'est un de ces endroits super chics où seul l'homme a droit à un menu avec les prix.

— Je prendrai un hors-d'œuvre, mais seulement si vous en prenez un aussi.

— Bien sûr que j'en prends un, belle dame.

— Bon, alors un avocat...

Sans crevettes ?

— ...aux crevettes, et ensuite... ... une salade César ?

— ...le filet mignon Henri IV, bleu, s'il vous plaît. 20 dollars 50. Au diable l'avarice ! S'il y a une fille qui mérite qu'on casse sa tirelire pour elle, c'est bien celle-ci. Je crois que je vais prendre la même chose.

— Vous avez choisi, monsieur ?

— Oui, deux avocats aux crevettes et deux filets mignons Henri IV, bleus.

— Voulez-vous consulter la carte des vins ? Non, merci, je vais prendre une bière.

— Du vin, Elizabeth ?

— Excellente idée, Mark.

— Un hospice-de-beaune, soixante-dix huit, je vous prie.

— Très bien, monsieur.

Le hors d'œuvre arriva, et avec lui le sommelier et le bourgogne.

Si tu te figures que tu vas nous en vendre deux bouteilles, maudit Français, tu te gourres.

— Je sers le vin, monsieur ?

— Pas encore. Débouchez la bouteille et servez avec le plat principal.

— Bien, monsieur.

— Votre avocat, mademoiselle.

— Bonsoir, Hait. Comment ça va au Bureau ?

— Nous survivons, madame.

O, les banalités des puissants de ce monde.

Le Directeur balaya du regard l'agréable pièce bleu et or. H. Stuart Knight, chef du Service Secret, se tenait debout seul à l'autre bout de la pièce. Sur le canapé, près de la fenêtre donnant sur l'aile ouest de l'Executive Office Building — domaine des collaborateurs de la Maison-Blanche —, avaient pris place Marian Edelman, ministre de la Justice, et le sénateur Birch Bayh, l'homme qui avait pris la succession de Ted Kennedy à la tête de la commission judiciaire. Il n'avait rien perdu du « charme juvénile » qui avait été un de ses atouts maîtres lors de la campagne présidentielle de 1976. Filiforme et efflanqué, Marvin Thornton, sénateur du Texas, bavardait avec Marian Edelman et Bayh.

*Mon Dieu, je veux autour de moi des hommes gras*¹. (1. Shakespeare,

— J'ai invité Thornton, comme vous voyez.

— Je vois, madame.

— Je ne désespère pas de l'amener à se rallier à notre point de vue en ce qui concerne le projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

Le salon ouest était une pièce confortable, faisant partie des appartements privés. C'était un honneur que d'être reçu dans cette partie de la Maison-Blanche, et un privilège que de dîner dans la petite salle à manger, et non dans la salle à manger présidentielle à l'étage au-dessous. L'absence du mari de la Présidente accentuait encore le côté intime de l'événement.

— Qu'est-ce que vous buvez, Hait ?

— Un whisky on the rocks.

— Whisky on the rocks pour le Directeur, et jus d'orange pour moi. Je surveille mon poids.

Il n'y a rien de plus mauvais que le jus d'orange quand on est au régime, elle ne le sait donc pas ?

— Où en est le dernier pointage, madame ?

— Pour l'instant, nous en sommes à quarante-huit pour et quarante-sept contre, il faut absolument que la loi soit votée le 10 sinon il faudra attendre la prochaine session parlementaire. C'est mon sujet de préoccupation majeur en ce moment, avec entre autres mon voyage en Europe et les primaires du New Hampshire qui vont avoir lieu dans moins d'un an. Je serais obligée de laisser tomber le projet en attendant ma réélection et je ne peux pas me permettre d'en faire le problème clé des élections. Il faut que la loi passe et entre en vigueur avant cela.

— Espérons qu'elle sera adoptée le 10, madame la Présidente. Ça me faciliterait rudement la tâche.

— Ça simplifierait aussi celle de Marian. Un autre verre, Hait ?

— Non merci, madame.

— Et si nous passions à table ?

La Présidente entraîna ses cinq invités dans la salle à manger. Le papier peint représentait des scènes de la révolution américaine. Le mobilier était d'époque fédérale.

Quelle belle maison que la Maison-Blanche, je ne m'en lasse pas.

Le Directeur jeta un coup d'œil au manteau de la cheminée orné par Robert Welford de Philadelphie en 1815. On pouvait y lire la phrase fameuse prononcée par le Commodore Oliver Hazard Perry après la bataille du lac Erie lors de la guerre de 1812 : *Nous avons rencontré l'ennemi et nous l'avons conquis.*

— Nous avons eu quelque cinq mille visiteurs aujourd'hui, disait H. Stuart Knight. Personne ne se doute des problèmes de sécurité que cela pose. Le bâtiment a beau être la demeure de la Présidente, il n'en appartient pas moins au peuple, et c'est là que le casse-tête commence.

Si seulement il savait...

La Présidente s'assit à un bout de la table, et le ministre de la Justice à l'autre. Bayh et Thornton d'un côté, le Directeur et Knight de l'autre. On servit en entrée des avocats aux crevettes.

Oh non ! Pas des crevettes. Chaque fois que j'en mange, je suis malade.

— Je suis heureuse que les représentants de l'ordre soient réunis ce soir, dit la Présidente. Je voudrais mettre cette occasion à profit pour discuter du projet de loi sur le contrôle des armes à feu qui, j'en suis convaincue, sera adopté le 10 mars. Si j'ai demandé à Birch et Marvin d'être des nôtres, c'est parce que leur appui peut faire pencher la balance de notre côté.

Et toujours, comme un leitmotiv, le 10 mars. Peut-être que Cassius s'est fixé une date limite. Il me semble me rappeler que Thornton est farouchement contre ce projet de loi, or il figure sur la liste d'Andrews.

— Nous allons avoir un sérieux problème avec les États du Middle West, madame la Présidente, remarqua Marian Edelman. Je vois mal les agriculteurs nous rendre leurs fusils sans broncher.

— On pourrait envisager une période d'amnistie de six mois, suggéra le Directeur, au terme de laquelle la loi entrerait en vigueur. C'est toujours comme ça que ça se passe après une guerre. Et les

spécialistes des relations publiques n'auront qu'à annoncer à grand son de trompe que les citoyens se rendent massivement dans les commissariats pour remettre leurs armes à la police.

— Excellente idée, Hait, dit la Présidente.

— Une gigantesque opération en perspective, dit le ministre de la Justice. Etant donné les sept millions de membres que compte la National Rifle Association, et les quelque cinquante millions d'armes à feu qui sont disséminées aux quatres coins du pays.

Tout le monde opina.

Le second plat arriva.

De la sole. La Présidente s'est vraiment mise au régime.

— Café ou cognac, monsieur ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Elizabeth, effleurant imperceptiblement la main de Mark. Je vous invite à les prendre à la maison.

— Très bonne idée.

Son regard planté dans celui d'Elizabeth, il sourit, s'efforçant de deviner ce qu'elle avait en tête...

— Non, merci, dit Mark. Apportez-moi l'addition. Le serveur détała docilement.

Ils détałent toujours docilement quand on leur demande l'addition. Elle ne m'a toujours pas lâché la main.

— Quel succulent dîner, Mark. Merci infiniment.

— Succulent, en effet. Il faudra qu'on revienne. L'addition arriva. Mark la considéra avec une morne stupéfaction.

87 dollars 20 cents, sans les taxes. Si vous arrivez à comprendre comment les restaurateurs font pour calculer leurs notes, c'est que vous êtes mûr pour devenir ministre des Finances. Je tends ma carte de l'American Express au serveur. Il me rapporte l'inévitable petit bout de papier bleu à signer. J'arrondis à cent dollars, et j'enfouis ça dans un coin de ma mémoire en attendant de recevoir mon relevé de

l'American Express.

— Bonsoir, monsieur Andrews. Bonsoir, mademoiselle. (Courbettes, bruit de chaises.) J'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt.

— Certainement.

Il te faudra une drôle de mémoire pour me reconnaître la prochaine fois. J'ouvre la porte de la voiture à Elizabeth. Est-ce que je continuerai quand nous serons mariés ? Vingt dieux ! Voilà que je pense au mariage.

— J'ai dû trop manger, j'ai envie de dormir.

Voyons, que cache cette petite phrase ? On peut l'interpréter de dix façons différentes.

— Vraiment ? Je suis ouvert à toutes les suggestions. Plutôt maladroit, comme réplique. Me revoilà à la recherche d'une place pour me garer. Victoire ! Il y en a une juste devant chez elle et pas de Volkswagen pour me la piquer. J'ouvre la porte à Elizabeth. Elle se bagarre avec son trousseau de clés. On entre dans la cuisine, la bouilloire est sur le feu.

— Ravissante, cette cuisine.

C'est malin, comme réflexion.

— Ravie qu'elle vous plaise.

Pas tellement astucieuse, la réponse.

On passe dans le séjour.

Ah, les roses.

— Samantha ? Viens dire bonjour à Mark.

Merde ! Elle a une colocataire.

Samantha vint se frotter contre la jambe de Mark en ronronnant.

Soupir de soulagement. Samantha n'est pas américaine mais siamoise.

— Je m'assieds où ?

— Où vous voulez.

Avec ça, je suis fixé.

— Noir ou avec de la crème, votre café, chéri ?

« Chéri ». Cette fois, j'ai mes chances.

— Je peux vous laisser seul une minute, le temps que l'eau bouille ?

— Encore un peu de café, Hait ?

— Non merci, madame... Il va falloir que je songe à rentrer, si vous voulez bien m'excuser...

— Je vous raccompagne jusqu'à la porte. Il y a une ou deux choses dont j'aimerais vous entretenir.

— Certainement, madame la Présidente.

Les Marines postés devant l'entrée ouest se mirent au garde-à-vous. Un homme en smoking rôdait dans l'ombre derrière les piliers.

— J'ai besoin que vous me souteniez à fond en ce qui concerne ce projet de loi sur le contrôle des armes à feu, Hait. La commission ne peut manquer de se ranger à votre avis. Et bien que nous ayons juste le nombre de voix, je ne veux pas de cafouillages de dernière minute : le temps m'est compté.

— Mon soutien vous est tout acquis, madame. Ce projet, j'ai envie de le voir adopté depuis la mort de John F. Kennedy.

— Est-ce qu'il soulèvera des difficultés particulières pour vous, Hait ?

— Non, madame. Vous vous occupez de l'aspect politique, vous le signez et je fais en sorte que la loi soit appliquée.

— Vous avez un conseil à me donner peut-être ?

— Non...

— ... toutefois une chose m'intrigue, madame la Présidente. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour faire voter ce projet ? Si les choses tournaient mal le 10 mars et que vous perdiez les élections de l'année prochaine, nous nous retrouverions tous à la case départ.

— En effet, Hait. Mais il fallait que je choisisse entre mon projet sur la Sécurité sociale — un sujet très controversé pour un début de mandat présidentiel —, et mon projet de loi sur le contrôle des armes à feu. En m'attaquant aux deux à la fois, je risquais de perdre sur les deux tableaux. Je ne vous cacherai pas que j'avais l'intention au départ de faire passer le projet en commission un an plus tôt, seulement qui aurait pu prévoir que le Nigeria attaquerait l'Afrique du Sud sans crier gare, et que l'Amérique serait finalement amenée à prendre parti ?

— Vous vous en êtes joliment bien tirée cette fois-là, madame la Présidente. Pourtant j'avoue qu'à l'époque je n'étais pas du tout d'accord avec vous.

— Croyez bien que cela m'a valu quelques insomnies, Hait. Mais pour en revenir au projet de loi sur le contrôle des armes à feu, n'oubliez surtout pas que Dexter et Thornton sont capables de parler pour ne rien dire pendant des heures, histoire de bloquer le vote, ce sont de véritables champions de l'obstruction, ils l'ont d'ailleurs prouvé. Le 10 mars, il y aura près de deux ans que ce fichu projet aura été mis en chantier, et ce malgré l'appui tacite du sénateur Byrd, chef de la majorité. Mais je ne me fais pas trop de mauvais sang. Je reste persuadée que nous enlèverons le morceau. Je ne vois pas ce qui pourrait nous en empêcher. Et vous, Hait ?

Le Directeur hésita une fraction de seconde.

— Moi non plus, madame.

C'est la première fois que je lui mens. Est-ce qu'une commission d'enquête estimerait mes raisons valables si la Présidente devait être assassinée dans trois jours ?

— Bonne nuit, Hait.

— Bonne nuit, madame la Présidente, merci pour cet excellent dîner.

Le Directeur sortit et monta dans sa voiture. L'agent spécial qui faisait fonction de chauffeur se tourna vers lui.

— Je viens de recevoir un message important pour vous, monsieur. Il faut que vous retourniez au siège immédiatement.

Oh, non ! Ça recommence !

— Je me demande si je ne vais pas finir par faire installer un lit dans mon bureau, ce serait plus simple. Mais on trouverait encore moyen de m'accuser de me loger aux frais de la princesse.

Le chauffeur rit. Le Directeur avait manifestement fait un bon dîner, il n'aurait pas pu en dire autant.

Elizabeth apporta le café et s'installa près de Mark sur le canapé.

De l'audace, que diable ! Mine de rien, je passe mon bras derrière elle et lui caresse doucement les cheveux. Elisabeth se dressa d'un bond.

— Oh ! j'oubliais. Vous voulez un cognac ?

Je ne veux pas de cognac. Je veux que tu te tiennes tranquille.

— Non, merci.

Elle se blottit contre l'épaule de Mark.

Impossible de l'embrasser tant qu'elle a sa tasse de café. Ah, elle la pose. Zut ! Voilà qu'elle se lève de nouveau.

— Si on mettait un peu de musique ? Non, merci.

— Bonne idée.

— Sinatra, ça vous va ?

— Parfait.

Elle revient. Je vais essayer de l'embrasser. La barbe, elle reprend du café. Enfin, elle se débarrasse de cette maudite tasse. Doucement. Oui, très bien. Dieu, qu'elle est belle ! Long baiser. Ses yeux, est-ce qu'elle a les yeux ouverts ? Non, fermés. C'est donc que cela ne lui déplaît pas. Nouveau baiser, je ne me presse pas, je fais durer le plaisir.

— Encore un peu de café, Mark ? Non, non, non, et non.

— Non, merci.

On repart pour un long baiser. Je lui caresse le dos, elle ne peut pas protester. J'effleure sa jambe de la main. Ravissante, cette jambe. Et dire qu'elle en a deux ! Je retire ma main pour me concentrer sur le baiser.

— Mark, il faut que je vous dise quelque chose. Merde ! Elle va me dire que ce n'est pas le jour. Il ne manquait plus que ça.

— Moui ?

— Je vous adore.

— Je vous adore moi aussi, chérie.

Il fit coulisser la fermeture Éclair de la jupe, et commença à caresser tout doucement la jeune femme. La main d'Elizabeth se posa sur sa jambe. Les portes du ciel vont-elles enfin s'ouvrir ?

Dring, dring, dring !

Nom de Dieu !

— C'est pour vous, Mark.

— Andrews ?

— Monsieur ?

— Jules César. Et merde !

— J'arrive.

Mardi 8 mars

1 heure du matin

Planté au coin de l'église, l'homme s'administrait de grandes claques dans le dos pour se réchauffer car le froid pinçait dur à cette heure de la nuit. Il avait vu Gene Hackman procéder de cette façon dans un film et il avait pensé que c'était une bonne idée. Mais ce qui marchait au cinéma ne marchait pas forcément dans la réalité. Peut-être que la chaleur des projecteurs y était aussi pour quelque chose. Il réfléchit à la question tout en poursuivant son manège.

Ils étaient deux en fait à surveiller Andrews : l'agent spécial Kevin O'Malley et son chef, Pierce Thompson, choisis par Tyson pour leur compétence et leur discrétion. Ni l'un ni l'autre n'avaient bronché lorsque le Directeur leur avait demandé de filer un de leurs collègues et de rendre compte à Elliott. Ils avaient attendu des heures que Mark émerge de la maison d'Elizabeth. O'Malley se dit qu'à la place d'Andrews, il aurait pris lui aussi tout son temps pour sortir. Pierce quitta le jardin de l'église pour rejoindre son collègue.

— Dis donc, Kevin, on n'est pas seuls à lui filer le train, tu as vu ?

— J'ai vu. C'est Matson. Ça t'étonne ?

— Je le croyais à la retraite.

— Exact. Tu connais le patron, il a dû penser que deux précautions valaient mieux qu'une.

— Sans doute. Mais quand même, pourquoi Tyson ne nous a-t-il pas mis au parfum ?

— Parce que cette opération me semble plutôt tangente pour ce qui est de la régularité. Personne ne peut parler. Ça a l'air drôlement cloisonné ! Tu peux toujours poser la question à Elliott, tu verras bien.

— Poser la question à Elliott ? Autant interroger la statue de Lincoln.

— Alors, va interviewer le Directeur.

— Merci bien.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Tu crois qu'on devrait parler à Matson ?

— Souviens-toi des ordres : n'établir le contact avec personne. On lui a probablement donné les mêmes. Et salaud comme il est, il se ferait un plaisir d'aller répéter en haut lieu qu'on n'a pas respecté la consigne.

O'Malley fut le premier à voir Mark débouler de chez Elizabeth et, il l'aurait juré, une chaussure à la main. Il ne se trompait pas. Mark galopait et il se mit en devoir de le suivre. Il faut que j'évite de me faire repérer, songea O'Malley. Mark stoppa net devant le taxiphone, et son poursuivant se coula dans l'ombre. L'exercice lui avait fait du bien, c'était toujours ça de pris.

Mark n'avait que deux pièces de 25 cents ; les autres étaient éparpillées par terre à côté du canapé d'Elizabeth. D'où le Directeur l'avait-il appelé ? Du Bureau ? Ridicule. Qu'est-ce qu'il fabriquerait au Bureau à une heure pareille ? N'était-il pas censé passer la soirée chez la Présidente ? Mark regarda sa montre. Merde ! Une heure et quart. Il doit être chez lui. S'il n'y est pas, je vais me trouver à court de munitions. Mark enfila son deuxième mocassin. Il poussa un juron et jeta une pièce en l'air. Face, j'appelle Je F.B.I. ; pile, son domicile.

Face. Mark composa le numéro personnel du Directeur au Bureau.

— Oui ?

Dieu bénisse George Washington !

— Jules César.

— Rappliquez immédiatement.

Pas très chaleureux. Peut-être le Directeur avait-il glané chez la Présidente des renseignements de la plus haute importance, à moins qu'il n'ait mangé quelque chose qui ne lui avait pas réussi.

Mark se dirigea d'un pas vif vers sa voiture, tout en vérifiant qu'il avait bien boutonné sa chemise et noué son nœud de cravate. Il avait

l'impression que l'un des talons de ses chaussettes s'était coincé sous la plante de son pied, ce qui le gênait pour marcher. Il passa devant l'homme tapi dans l'obscurité, qui vit Mark regagner sa voiture et hésiter. Devait-il retourner chez Elizabeth et lui dire... Mais lui dire quoi ? Il jeta un coup d'œil à la fenêtre où brillait encore de la lumière, prit une profonde inspiration, poussa un juron étouffé, et se laissa tomber dans le siège baquet de la Mercedes. Il n'avait même pas eu le temps de prendre une douche.

Il ne mit que quelques minutes pour atteindre le Bureau. Quand la circulation était aussi fluide, on n'avait pas à s'arrêter aux feux, qui étaient bien synchronisés.

Mark se gara au sous-sol et aperçut aussitôt l'homme au blazer bleu nuit qui manifestement l'attendait. Il ne se couchait donc jamais ? Était-il porteur de mauvaises nouvelles ? Impossible de le savoir, car selon sa bonne habitude il n'ouvrit pas la bouche. C'est peut-être un eunuque, se dit Mark. Heureux homme. Ils montèrent dans l'ascenseur qui les emmena au septième. Le rase-muraille le conduisit à pas feutrés vers le bureau du Directeur. Quel peut bien être son hobby ? Souffleur au Théâtre national des sourds-muets ?

— Mr Andrews, monsieur.

Le Directeur ne broncha pas. Il était encore en smoking et avait l'air furibond.

— Asseyez-vous, Andrews.

Tiens, il ne m'appelle plus par mon prénom.

— Si je pouvais vous traîner dans le parking, vous coller contre le mur et vous descendre, je n'hésiterais pas.

Mark s'efforça de prendre un air innocent. Avec Nick Stames, cela lui avait toujours assez bien réussi. Mais ça n'avait pas l'air d'impressionner le Directeur.

— Vous êtes un irresponsable et un sombre crétin.

Mark s'aperçut que le Directeur lui flanquait davantage la frousse que les types qui essayaient de le supprimer.

— Vous nous avez tous compromis : moi, le Bureau et la Présidente, poursuivit le Directeur.

Le cœur de Mark se mit à battre la chamade.

Tyson poursuivit sa diatribe.

— Si seulement je pouvais vous suspendre, ou vous virer... Combien reste-t-il de sénateurs sur votre liste, Andrews ?

— Sept, monsieur.

— Leurs noms.

— Brooks, Harrison, Thornton, Byrd, Nunn, Dex... Dexter et...

Mark devint blanc comme un linge.

— Pour quelqu'un qui sort de Yale avec mention, vous êtes d'une naïveté à faire peur. La première fois que nous vous avons vu en compagnie du Dr Elizabeth Dexter, nous avons pensé — comme de beaux imbéciles — que vous étiez sur une piste, du fait qu'elle était de garde le 3 mars au soir à Woodrow-Wilson. Et voilà que nous découvrons maintenant — imbéciles que nous sommes — non seulement qu'elle est la fille d'un des sept sénateurs que nous soupçonnons de vouloir assassiner la Présidente, mais, comme si cela ne suffisait pas, que vous avez une liaison avec elle.

Mark voulut protester, mais ne put desserrer les dents.

— Vous n'allez pas nier avoir couché avec elle, Andrews ?

— Si, monsieur, dit Mark d'un ton uni.

Le Directeur demeura sans voix l'espace d'un instant.

— Son appartement est truffé de micros, jeune homme. Nous savons exactement ce qui s'est passé entre vous.

La colère l'emportant sur la stupeur, Mark bondit de sa chaise.

— Je n'aurais pas nié, si vous ne m'aviez pas interrompu. Être amoureux de quelqu'un, vous avez oublié ce que c'est, à supposer que vous l'ayez jamais su ? J'emmerde le F.B.I., je vous emmerde, et je pèse mes mots. Je travaille seize heures par jour ; la nuit, je ne dors pas. On est peut-être en train d'essayer de me liquider et je découvre que vous, le seul homme en qui j'aie confiance, avez donné l'ordre à vos maquereaux de jouer les voyeurs à mes dépens. J'espère que

vous grillerez tous en enfer. Je ne sais pas ce qui me retient de plaquer le F.B.I. pour la Mafia, eux au moins laissent leurs gars s'envoyer en l'air à l'occasion.

Mark n'avait jamais été aussi en rogne de sa vie. Il se laissa retomber sur sa chaise, attendant les conséquences de sa sortie. Sa seule force venait du fait que désormais il se foutait de tout. Le Directeur garda lui aussi le silence. Il se dirigea vers la fenêtre et observa le paysage. Épaules carrées, tête massive, il pivota et s'approcha lentement de Mark.

Cette fois, je vais y avoir droit.

Le Directeur s'arrêta à un mètre de lui, le regarda dans le blanc des yeux selon son habitude.

— Excusez-moi, dit le Directeur. Mais je deviens paranoïaque avec cette histoire. Je viens de laisser la Présidente en super forme, pleine de projets pour l'avenir du pays, pour apprendre que celui qui est censé lui permettre de réaliser ses rêves couche avec la fille de l'un des sept hommes qui en ce moment même projettent de l'assassiner. J'ai vu rouge.

C'est quand même un grand bonhomme, se dit Mark. Le Directeur continuait de le fixer.

— Espérons que ce n'est pas Dexter. Parce que si c'est lui, vous courez un grave danger, Mark. (Il marqua une nouvelle pause.) Quand à mes maquereaux, comme vous dites, sachez qu'ils n'ont pas cessé de veiller sur vous, qu'ils travaillent eux aussi seize heures par jour, sans interruption, et que certains d'entre eux se trouvent être mariés et pères de famille. Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir tous les deux, remettons-nous au travail, Mark, et essayons de ne pas perdre la boule au cours des trois jours à venir.

Mark avait gagné. Non, il avait perdu.

— Il reste sept sénateurs, dit le Directeur d'une voix lasse.

Mark, qui ne l'avait jamais vu dans cet état, se demanda si beaucoup de ses collègues connaissaient cette facette du personnage.

— Les entretiens que j'ai eus avec la Présidente n'ont fait que confirmer mes soupçons : le lien entre le 10 mars et le sénateur, c'est

le projet de loi sur le contrôle des armes à feu. Le sénateur Bayh, président de la commission judiciaire, qui a été chargé de la préparation du projet assistait à ce dîner. Il est toujours sur notre liste. Essayez de savoir ce que Bayh et nos autres suspects — membres comme lui de cette commission — ont dit de ce projet de loi. Mais ne perdez pas pour autant de l'œil Pearson et Nunn, de la commission des Relations extérieures.

189

Il marqua une pause.

— Trois jours, c'est tout ce qui nous reste. Je vais m'en tenir à mon idée initiale et laisser les choses suivre leur cours pour le moment. Il sera toujours temps d'annuler la visite au Sénat de la Présidente le 10. Avez-vous quelque chose à ajouter, Mark ?

— Non, monsieur.

— Quel est votre programme ?

— J'ai rendez-vous demain avec les responsables administratifs des commissions judiciaires et des Relations extérieures. J'espère que ça me permettra de m'éclaircir les idées et d'aborder le problème sous un autre angle.

— Parfait. Les gars du labo s'activent ; dans un premier temps, ils recherchent les empreintes de Mrs. Casefikis. Comme ça au moins, on saura quel est celui des vingt-huit billets qui est susceptible de porter celles de notre homme. Ils ont repéré plus d'un millier d'empreintes, mais pas une seule appartenant à Mrs. Casefikis. Je vous préviendrai dès qu'il y aura du nouveau de ce côté-là. Je crois que ça suffira pour le moment, nous sommes claqués tous les deux. Pas la peine de venir à 7 heures demain. (Le Directeur regarda sa montre.) Je veux dire aujourd'hui. Rendez-vous à 7 heures ici mercredi, et soyez ponctuel, car il ne nous restera plus qu'un jour plein.

Mark se rendait bien compte qu'on l'invitait à prendre congé mais il avait encore quelque chose à dire. Le Directeur le sentit immédiatement.

— Inutile, Mark. Rentrez chez vous prendre un peu de repos. Je suis un vieil homme et je suis lessivé, mais j'aimerais voir tous ces fumiers derrière les barreaux jeudi soir. J'espère pour vous que Dexter n'est pas dans le coup. Ouvrez l'œil, et le bon, Mark. L'amour est peut-

être aveugle, souhaitons qu'il ne soit pas en plus sourd et muet.

Décidément, c'est un grand bonhomme, songea Mark.

— Merci, monsieur. A mercredi matin.

Mark grimpa dans sa voiture et sortit sans bruit du garage. Il était vidé. Aucune trace du rase-muraille. Il jeta un coup d'oeil à son rétroviseur. Une conduite intérieure Ford bleue le suivait, impossible d'en douter. Comment savoir de quel côté étaient ces zèbres ? Dans trois jours il aurait peut-être la clé de l'énigme. Dans une semaine exactement, le mystère serait éclairci, à moins qu'il ne le soit jamais. La Présidente serait-elle encore en vie ?

Simon, toujours fidèle au poste à l'entrée de l'immeuble, adressa à Mark un sourire réjoui.

— Alors, tu as gagné le cocotier ?

— Pas exactement, dit Mark.

— Si tu es en manque, je peux toujours passer un coup de fil à ma soeur.

Mark s'arracha un petit rire.

— C'est sympa, Simon, mais pas ce soir.

Il lui jeta les clés de la voiture et fonça vers l'ascenseur. Après s'être barricadé chez lui, il se dirigea à grands pas vers sa chambre, enleva chemise et cravate, prit le téléphone et composa un numéro à sept chiffres. Une voix musicale répondit.

— Vous ne dormez pas ?

— Pas du tout.

— Je vous aime.

Il reposa le combiné et sombra dans le sommeil.

Mardi 8 mars

8 h 04

Mark, qui dormait d'un profond sommeil, n'entendit pas tout de suite la sonnerie du téléphone. Il finit cependant par se réveiller et jeta un coup d'oeil à sa montre : 8 h 05. Merde ! C'était sûrement le Directeur qui se demandait où diable il était passé. Mais non, puisqu'ils étaient convenus de se voir demain et non ce matin. Il empoigna le combiné.

— Vous êtes réveillé ?

— Oui.

— Je vous aime.

Il y eut un déclic, elle avait raccroché. Voilà une journée qui commençait bien. Enfin bien, façon de parler, car si Elizabeth avait su qu'il allait la passer à enquêter sur son père, et que le Directeur allait certainement fouiner dans sa vie à elle...

Mark se mit sous la douche et laissa couler l'eau froide jusqu'à ce qu'il eût retrouvé toute sa lucidité. Chaque fois qu'il lui arrivait d'être tiré brutalement du sommeil, il n'avait qu'une envie : se rendormir. La semaine prochaine, il pourrait s'offrir ce luxe. C'était fou le nombre de choses qu'il allait faire la semaine prochaine. Coup d'oeil à sa montre : 8 h 25. Les flocons d'avoine, ce serait pour un autre jour. Il alluma la télé, histoire de voir ce qui se passait dans le reste du monde et s'il n'avait rien raté d'important. Lui-même était sur une affaire qui aurait fait tomber Barbara Walters¹ (1. Célèbre journaliste de télévision américaine. (N.d.T.) sur son derrière. Que racontait le présentateur ?

— ... et maintenant voici les premières photos de la planète Jupiter prises par un vaisseau spatial américain, véritable exploit technologique. L'histoire en direct. Mais auparavant, un spot publicitaire offert par Jell-O, le dessert des enfants gâtés.

Éclatant de rire, Mark éteignit la télé. Jupiter et Jell-O attendraient

bien la semaine prochaine.

Comme il n'était pas en avance, il décida de prendre le métro. Waterfront Station était à deux pas de chez lui. Quand il partait tôt, il pouvait foncer, mais à 8 h 30 les voitures seraient encastrées les unes dans les autres, pare-chocs contre pare-chocs.

Un pylône de bronze surmonté d'un M lumineux signalait l'entrée du métro. Mark prit l'escalator pour descendre. Grise et glauque, avec son plafond voûté et alvéolé, la station avait des airs de thermes romains. Un dollar, tarif des heures de pointe, plus un autre dollar pour la correspondance. Mark farfouilla dans ses poches, cherchant de la monnaie pour faire l'appoint. Il faut que je pense à reconstituer mon stock de pièces de 25 cents quand je serai dans le centre, se dit-il en empruntant l'escalier roulant qui permettait d'accéder au quai. Aux heures de pointe, entre 6 h 30 et 9 h 30, il y avait des rames toutes les cinq minutes. Les signaux lumineux commencèrent à clignoter pour annoncer l'arrivée d'un train. Les portes s'ouvrirent automatiquement. Mark s'engouffra avec les autres voyageurs dans un compartiment violemment éclairé et cinq minutes plus tard entendit le haut-parleur nasiller : « Gallery Place. » Il descendit et planté sur le quai attendit un train de la ligne rouge. La ligne verte, c'était impeccable pour aller à l'agence. Mais pour se rendre au Capitole, il devait changer. Quatre minutes plus tard, il émergea sous le soleil devant le Bureau d'accueil touristique d'Union Station, d'où partaient autocars, trains et métros desservant la ville et les environs. Le Dirksen Building abritant les services du Sénat était à trois blocs de là, dans la Première, à l'angle de Constitution Avenue. Rapide et pratique, songea Mark en s'engouffrant dans l'immeuble. Pourquoi est-ce que je me fais suer avec une voiture ?

Deux policiers du Capitole fouillaient attachés-cases et paquets à la porte. Mark se dirigea vers l'ascenseur et appuya sur le bouton « Montée ».

— Quatrième, s'il vous plaît, dit-il au liftier.

La séance de la commission des Relations extérieures devait commencer incessamment. Mark sortit de la poche de son manteau l'« Ordre du jour de la Chambre et du Sénat » qu'il avait découpé dans le *Washington Post*. « Relations extérieures : 9 h 30. Séance ouverte au public. Sujet : l'attitude des États-Unis à l'égard du Marché commun. Des représentants du gouvernement assisteront aux débats. Dirksen Building, salle 4229. » Tandis que Mark longea le couloir, il vit Ralph Brooks, sénateur du Massachusetts, pénétré dans la salle 4229, et le

suivit.

Grand, les traits anguleux, le sénateur n'était pas dénué de séduction. Il avait suivi pas à pas la carrière politique de Florentina Kane qui s'était séparée de lui pour prendre un autre Secrétaire d'État lorsqu'elle avait accédé au poste suprême à la mort du président Parkin.

Il s'était empressé de regagner le siège qu'elle avait laissé vacant au Sénat, s'était présenté ensuite contre elle à l'investiture démocrate et n'avait perdu qu'au septième tour de scrutin. Après quoi, il était devenu président de la commission sénatoriale des Relations extérieures.

Avait-il l'intention maintenant de tuer la Présidente afin de se hisser au sommet ? Cela ne tenait pas debout. En effet, si Kane était assassinée, le vice-président Bill Bradley, beaucoup plus jeune que Brooks, lui succéderait et Brooks n'aurait plus aucune chance. Non, le sénateur ne constituait pas une menace sérieuse mais Mark avait encore besoin de preuves pour le rayer définitivement de sa liste.

La salle des débats était tout boiseries claires et marbre vert. À l'extrémité de la salle, sur une petite estrade, trônait un bureau de bois clair semi-circulaire. Quinze chaises couleur caramel. Sur les quinze sièges, dix seulement étaient occupés. Le sénateur Brooks s'installa à sa place habituelle, tandis que membres du personnel, conseillers, journalistes et responsables administratifs continuaient leurs allées et venues. Derrière les sénateurs, deux grandes cartes étaient accrochées au mur, l'une du monde et l'autre de l'Europe. Juste sous le nez des sénateurs était assis le sténotypiste chargé de prendre en note le procès-verbal des travaux de la commission. Devant lui, des bureaux pour les représentants du gouvernement.

Plus de la moitié de la salle était occupée par des chaises destinées au public, lesquelles étaient presque toutes prises. Un portrait à l'huile de George Washington dominait la scène. Ce n'est pas possible, se dit Mark, le malheureux a dû passer les dix dernières années de sa vie à poser pour les peintres.

Le sénateur Brooks chuchota trois mots à l'oreille d'un conseiller et donna un coup de marteau sur la table pour obtenir le silence.

— Avant de commencer, j'aimerais faire part au personnel du Sénat et à la presse d'un changement dans l'ordre du jour. Aujourd'hui et demain, nous entendrons le témoignage du Département d'État

concernant le Marché commun. La suite de ces audiences sera reportée à la semaine prochaine, de façon que la commission puisse, se consacrer tout entière au problème crucial des ventes d'armes à l'Afrique.

Presque tout le monde avait réussi à se caser et les représentants du gouvernement parcouraient leurs notes. Encore étudiant, Mark avait travaillé un été au Capitole et il avait toujours trouvé indécent que les sénateurs assistent en si petit nombre à ces séances de travail ; même maintenant, il continuait à trouver cela choquant. Chaque sénateur faisait partie d'au moins trois commissions, sans compter les innombrables sous-commissions et commissions spéciales. Il leur fallait donc se spécialiser et s'en remettre, pour toutes les questions n'entrant pas dans leur domaine de compétence, à leurs collègues sénateurs et au personnel administratif du Sénat. Aussi n'était-il pas rare que les travaux de la commission se tiennent devant trois, deux, voire même un seul sénateur.

On débattait aujourd'hui d'un projet de loin destiné à dissoudre l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord. Le Portugal et l'Espagne étaient passés sous la coupe communiste et, illustrant la théorie des dominos de Truman, n'avaient rien eu de plus pressé que de sortir du Marché commun. Les bases américaines en Espagne avaient été fermées peu après ; quant au roi Juan Carlos, il vivait en exil en Grande-Bretagne. L'O.T.A.N. s'attendait à ce que le parti communiste fasse main basse sur le Portugal, mais lorsque, en Italie, un gouvernement de Front populaire s'était installé au Quirinal, la situation avait commencé à se dégrader sérieusement. Recourant à une tactique maintes fois éprouvée, la Papauté s'était barricadée derrière les grilles du Vatican, et les catholiques d'Amérique avaient forcé les Etats-Unis à couper les vivres au nouveau gouvernement. La riposte des Italiens ne s'était pas fait attendre : ils avaient fermé les bases de l'O.T.A.N.

Les remous économiques causés par l'effondrement de l'Italie avaient eu un impact sur les élections françaises et entraîné la victoire de Chirac et des gaullistes. La Hollande et certains pays Scandinaves avaient renoncé récemment à leur socialisme plus ou moins musclé. Les Allemands étaient ravis de leur social-démocratie. Mais tandis que l'Occident entrait dans la dernière décennie du xx^e siècle, le sénateur Pearson déclarait que le seul allié véritable de l'Amérique à l'O.T.A.N. était l'Angleterre, où un gouvernement tory avait dernièrement remporté la victoire aux élections de février.

Kenneth Clarke, secrétaire aux Affaires étrangères britannique,

avait plaidé avec fougue contre la dissolution de l'O.T.A.N. Pareille mesure entraînerait la rupture de l'alliance entre la Grande-Bretagne et les États-Unis ; l'Angleterre ne pourrait désormais plus compter que sur le Marché commun dont sept membres sur quinze étaient aujourd'hui communistes ou proches du communisme.

Le sénateur Pearson abattit son poing sur la table.

— Nous devons tenir compte de la position de la Grande-Bretagne dans cette affaire au lieu de nous focaliser sur les avantages stratégiques à court terme.

Après avoir une heure durant écouté Brooks et Pearson poser des questions aux représentants du Département d'État sur la situation politique en Espagne, Mark effectua une sortie discrète et se rendit dans les bureaux de la commission des Relations extérieures quelques portes plus loin. La secrétaire lui annonça que Lester Kenneck, directeur de la commission, n'était pas là. Mark lui avait téléphoné la veille, se faisant passer plus ou moins pour un étudiant en quête de renseignements pour sa thèse.

— A qui pourrais-je m'adresser pour avoir des informations concernant la commission ?

— A Paul Rowe, peut-être. Je vais voir s'il est là. Elle décrocha son téléphone et, quelques instants plus tard, un homme mince à lunettes émergea d'une des salles du fond.

— En quoi puis-je vous être utile ?

Mark lui expliqua qu'il aurait aimé voir d'autres membres de la commission à l'œuvre, et notamment le sénateur Nunn. Rowe eut un sourire compréhensif.

— Rien de plus facile, dit-il. Revenez demain après-midi ou jeudi pour le débat sur les ventes d'armes à l'Afrique. Le sénateur Nunn y assistera, je vous le garantis. Et ce sera autrement intéressant que les discussions sur le Marché commun. Il est possible que le public ne soit pas admis à assister aux séances, mais je suis sûr que Mr. Kenneck se fera un plaisir de vous faire entrer.

— Merci infiniment. Vous ne sauriez pas par hasard si Nunn et Pearson étaient à la séance du 24 février, ou à celle de jeudi dernier ?

Rowe haussa les sourcils.

— Aucune idée, mais Kenneck pourra peut-être vous renseigner.

Mark se confondit en remerciements.

— Une dernière chose encore : je pourrais avoir-un laissez-passer pour accéder à la galerie des visiteurs ?

La secrétaire remplit une carte à son nom et y apposa un coup de tampon. Mark se dirigea vers l'ascenseur. Les ventes d'armes à l'Afrique. Jeudi, c'est trop tard. Merde ! Comment arriver à savoir pourquoi l'un de ces gus voulait liquider la Présidente ? Histoire militaire, ou racisme aigu ? Trêve d'élucubrations, se dit Mark, ce qui importe ce n'est pas le pourquoi, c'est qui. Tout en marchant, Mark faillit renverser un jeune appariteur qui courait ventre à terre dans le couloir, un paquet serré contre la poitrine. Il existe au Congrès une école qui forme des huissiers, garçons et filles, originaires de tous les États du pays. En dehors des heures de cours, ils travaillent comme « grouillots » au Capitole. Uniformément vêtus de bleu marine et de blanc, ces messagers véloces donnent toujours l'impression d'avoir le diable aux trousses. Mark stoppa juste à temps et le jeune homme contourna l'obstacle en souplesse sans même ralentir l'allure.

Mark prit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, sortit du Dirksen Building et se retrouva dans Constitution Avenue. Il traversa les jardins du Capitole, emprunta l'entrée côté Sénat, sous le vaste perron de marbre, et attendit l'ascenseur.

— Quel peuple ! dit le garde de service. Le projet de loi sur le contrôle des armes à feu attire les foules.

Mark opina.

— Alors il y a la queue là-haut ?

— Je comprends !

L'ascenseur arriva à l'étage où était la galerie. Un gardien invita Mark à prendre la queue comme tout le monde. Mark, qui piaffait, fit signe à un autre gardien.

— Je suis étudiant à Yale où je prépare une thèse et j'ai un laissez-passer. Vous ne pourriez pas me faire entrer ?

Le gardien hocha la tête d'un air compréhensif.

En deux temps trois mouvements, Mark se retrouva dans la salle. De l'endroit où il était, il ne voyait qu'en partie le bas de l'hémicycle. Les sénateurs étaient assis à leurs pupitres sur des gradins semi-circulaires et concentriques face au fauteuil du président. L'intervention d'un parlementaire n'empêchait pas membres du personnel et sénateurs d'aller et venir, si bien qu'on avait l'impression que ce qui était réellement important c'étaient ces messes basses et non le discours plus ou moins ronflant de l'orateur.

La commission judiciaire, qui avait examiné le texte du projet article par article, l'avait adopté deux semaines plus tôt au terme de débats interminables. La Chambre avait déjà adopté un texte similaire, qui devrait être remanié pour être rendu conforme à celui du Sénat et approuvé par lui.

C'était le sénateur Dexter qui avait la parole. Mon futur beau-père ? se demanda Mark. Il n'avait pas une tête d'assassin, mais ses collègues non plus. C'était de lui que sa fille tenait ses yeux noirs et sa somptueuse chevelure de jais. Dexter grisonnait discrètement aux tempes. Trop discrètement peut-être, estima Mark, qui vit dans ce détail une sorte de coquetterie d'homme politique. Il avait l'air de se moquer éperdument de ce qui se passait autour de lui, pianotant sur la table pour ponctuer ses propos.

— En étudiant ce projet de loi, nous avons négligé un point capital, à savoir le principe du fédéralisme. Au cours des cinquante dernières années, le gouvernement fédéral s'est arrogé bon nombre des pouvoirs qui étaient jadis détenus par les États. Nous nous tournons vers le chef de l'exécutif ou vers le Congrès pour obtenir la solution de tous nos problèmes. Or jamais les Pères fondateurs n'ont eu l'intention d'accorder au gouvernement central tant de pouvoir, et un pays aussi vaste et divers que le nôtre ne saurait être gouverné de façon démocratique ou efficace sur de telles bases. Nous voulons tous que la criminalité diminue, c'est une affaire entendue. Mais la criminalité varie d'un endroit à un autre. Notre système constitutionnel en a judicieusement confié la répression aux juridictions locales et à celles des États, à l'exception des affaires qui relèvent vraiment du gouvernement fédéral. Mais les crimes commis avec des armes à feu sont du ressort des autorités locales. Ils doivent donc être traités par des lois adoptées et mises en œuvre au niveau local. Ce n'est qu'au niveau local et à celui de l'État que les mentalités et la spécificité de la criminalité peuvent être appréhendées et comprises par les responsables.

« Certains de mes collègues soutiendront que puisqu'on enregistre

les voitures et les conducteurs, il faut aussi enregistrer les armes à feu. Mais, messieurs, cet enregistrement ne se fait pas à l'échelon national : c'est l'affaire des États. Chaque État devrait avoir le droit de décider de ce qui est raisonnable et nécessaire en fonction des intérêts des citoyens.

Le sénateur Dexter monopolisa la parole pendant vingt minutes avant de laisser le sénateur Kemp — qui présidait la séance aujourd'hui — l'interrompre et donner la parole au sénateur Brooks. Après quelques remarques préliminaires, Brooks entra dans le vif du sujet.

— ... n'ont cessé de déplorer les effusions de sang au Moyen-Orient, en Afrique, en Irlande du Nord, au Chili. Nous avons mis fin au carnage au Vietnam. Mais quand allons-nous nous décider à nous occuper des meurtres qui se commettent tous les jours et à longueur d'année chez nous, dans nos rues et nos foyers ?

Brooks marqua une pause et fixa Harrison, sénateur de Caroline du Sud, qui était un des principaux adversaires du projet.

— Attendons-nous que se produise une nouvelle tragédie nationale pour passer à l'action ? Il a fallu l'assassinat de John F. Kennedy pour que le projet de loi sur le contrôle des armes à feu du sénateur Thomas Dodd soit pris au sérieux par une commission sénatoriale. Mais la loi ne fut pas adoptée. Après les émeutes de Watts, en août 1965, au cours desquelles on put constater que les armes utilisées avaient été achetées et non volées, le Sénat se pencha de nouveau sur le problème. Mais aucune mesure ne fut prise. Il fallut le meurtre de Martin Luther King pour que la commission judiciaire vote un texte réglementant la vente des armes d'État à État, à titre de clause additionnelle au projet de loi général sur la répression de la criminalité. Le Sénat approuva le projet, et la Chambre en fit autant après l'assassinat de Robert Kennedy. Après les actes de violence commis en 1968, nous avons promulgué la loi sur le contrôle des armes de poing. Mais cette loi, messieurs, présentait une grave lacune : elle ne réglementait pas la fabrication de ces armes dans notre pays. A l'époque, en effet, quatre-vingts pour cent des armes, de ce type étaient manufacturées à l'étranger. Ce n'est qu'en 1972, après que George Wallace eut été grièvement blessé par une arme de fabrication américaine, que le Sénat décida finalement de combler cette lacune. Malheureusement, le projet de loi fut enterré par une commission de la Chambre.

« Aujourd'hui, quelque vingt ans après, nous n'avons toujours pas

tiré la leçon des faits. Le président Reagan a été grièvement blessé en 1981 par un homme qui se promenait une arme à la main dans les rues de Washington ; les armes à feu font un blessé quand ce n'est pas un mort toutes les deux minutes aux États-Unis. Et pourtant nous n'avons toujours pas de loi pour contrôler les armes à feu. Qu'attendons-nous, je vous le demande ? Une nouvelle tentative d'assassinat sur la personne du chef de l'exécutif ?

L'orateur marqua un temps.

— S'il faut en croire les sondages effectués au cours des dix dernières années, le peuple américain souhaite que soient réglementés l'achat et le port des armes à feu. Pourquoi nous laissons-nous manipuler par le National Rifle Association qui essaie de nous faire avaler des arguments inconsistants ? Avons-nous perdu toute faculté de discernement ? La violence qui sévit dans notre société nous laisserait-elle complètement indifférents ?

Mark ne fut pas le seul à être sidéré par ce discours vibrant. Les commentaires des politologues lui avaient plutôt donné à penser que Brooks ne soutiendrait pas la Présidente car, toute animosité personnelle mise à part, il s'était souvent trouvé au premier plan dans des batailles de procédure constitutionnelle et s'était opposé à la nomination des deux candidats de Kane à la Cour suprême, Haynsworth et Carswell.

Harrison, le courtois et distingué sénateur de la Caroline du Sud, demanda la parole et Brooks la lui céda.

— Ce projet de loi, commença Harrison, est la négation pure et simple du concept de légitime défense dans la mesure où il affirme que la seule raison valable de posséder un pistolet, un fusil ou une carabine est d'ordre sportif. J'aimerais demander à mes distingués collègues vivant en milieu urbain de réfléchir, ne fût-ce qu'une seconde, aux conditions de vie d'une famille d'agriculteurs de l'Iowa ou d'une petite communauté isolée de l'Alaska. Ces gens-là ont besoin d'une arme pour se défendre, et non pour tirer les lapins ou les perdrix, et à mon avis on ne saurait leur interdire d'en posséder une. Car, que ce soit en milieu urbain ou en milieu rural, le non-respect de la loi va croissant. C'est là que se trouve le cœur du problème, et non dans le nombre d'armes détenues par les personnes privées. Le désordre croissant s'accompagne, certes, d'une utilisation croissante des armes, mais les armes elles-mêmes ne sont pas responsables des meurtres commis, les meurtriers sont ceux qui pressent la détente. Si nous voulons lutter contre la criminalité, il nous faut nous attaquer aux

racines du mal, au lieu de déposséder de leurs armes ceux qui en font un usage légal. Si on met les armes hors la loi, seuls les hors-la-loi auront des armes.

Maigre pour ne pas dire décharné, le cheveu noir et luisant, Thornton, sénateur du Texas — que Mark avait aperçu chez *Mr. Smith* — venait à peine de prendre la parole pour dire qu'il était de l'avis du sénateur Dexter et du sénateur Harrison, lorsque six ampoules s'allumèrent autour de la pendule située sur le mur du côté de Mark. Une sonnerie grésilla six fois, indiquant la fin de la séance du matin. Au Sénat, « l'heure matinale », de midi à quatorze heures, était réservée à la présentation de pétitions, requêtes, comptes rendus de commissions permanentes et de commissions spéciales, ainsi qu'au dépôt des projets de loi et résolutions.

Le sénateur Kemp jeta un coup d'œil à sa montre.

— Excusez-moi de vous interrompre, sénateur Thornton, mais il est midi et la séance du matin est terminée. Bon nombre d'entre nous sommes attendus en commission pour débattre du projet de loi sur la pollution atmosphérique qui est à l'ordre du jour de cet après-midi. Pourquoi ne pas nous réunir à nouveau à 14 h 30 ? Ceux qui pourront quitter la commission se retrouveront ici même pour reprendre la discussion sur le projet de loi sur le contrôle des armes à feu. Il nous faut absolument avancer, si nous voulons que le projet soit voté au cours de cette session.

L'hémicycle se vida en un tournemain. Une fois leurs répliques lancées, les acteurs quittaient la scène. Seuls demeuraient dans la salle ceux qui remettaient de l'ordre dans le théâtre pour la représentation de l'après-midi. Mark demanda à un garde du service de sécurité du Sénat de lui désigner Henry Lykham, l'autre responsable qu'il devait voir. L'homme en uniforme bleu pointa l'index vers un petit homme rondouillard dont le visage jovial s'ornait d'une moustache filiforme et qui, carré dans un vaste fauteuil à l'autre bout de la galerie, prenait des notes en consultant ses papiers. Mark se dirigea vers lui, sans se rendre compte qu'une paire d'yeux dissimulée derrière des lunettes noires l'observait attentivement.

— Mark Andrews, monsieur, se présenta Mark.

— L'étudiant de Yale ? J'en ai pour une minute, monsieur Andrews.

Mark s'assit. L'homme aux lunettes de soleil sortit de la salle par la

porte latérale.

— Voilà, j'ai fini. Si nous allions déjeuner, monsieur Andrews ?

— Bonne idée, opina Mark.

Henry Lykham l'emmena à la salle à manger des sénateurs au rez-de-chaussée, où ils s'installèrent à une table d'angle. Mark prit un air pénétré pour évoquer le travail harassant et ingrat que devait fournir le responsable administratif d'une commission, laissant aux autres le soin de récolter les éloges et la gloire. Lykham ne put qu'abonder dans son sens. Ils choisirent tous deux le menu, imités en cela par l'homme qui, à trois tables de distance, les observait avec attention. Mark expliqua au responsable qu'il avait l'intention de faire sa thèse sur le projet de loi concernant le contrôle des armes à feu, s'il était adopté, et qu'il était à la recherche de renseignements de première main.

— C'est pour ces deux raisons qu'on m'a conseillé de m'adresser à vous, monsieur Lykham.

Flatté, le gros homme eut un sourire béat.

— Vous avez frappé à la bonne porte, monsieur Andrews. Je suis en mesure de répondre à toutes vos questions se rapportant au projet et aux hommes politiques concernés.

Mark sourit. Il avait étudié l'affaire du Watergate à Yale et la remarque formulée par un certain Anthony Ulasewicz, policier new-yorkais en retraite, lui revint à la mémoire : « Pourquoi se fatiguer à poser des micros ? Il est plus simple d'interroger directement hommes politiques et hauts fonctionnaires. Que ce soit par téléphone ou par écrit, ils répondront à toutes vos questions, sans se soucier de savoir qui vous êtes. »

Sam Irvin, sénateur de la Caroline du Nord et président de la commission, lui ayant reproché de traiter celle-ci avec une coupable légèreté, Ulasewicz avait rétorqué :

— Je ne plaisante pas, c'est la pure vérité.

Mark demanda à Lykham quels étaient, parmi les onze sénateurs de la commission, ceux qui étaient pour le projet. Quatre d'entre eux seulement avaient participé à la délibération du matin. Mark croyait, au terme de ses recherches, connaître la position de chacun, mais il aurait aimé avoir confirmation.

— Chez les Démocrates, Brooks, Brudick, Stevenson et Glenn se prononceront pour. Abourezk, Byrd et Moynihan gardent le secret sur leurs intentions pour l'instant, mais il y a gros à parier que le moment venu ils se rangeront à l'avis du gouvernement. Ils ont voté pour le projet en commission. Thornton est le seul Démocrate susceptible de voter contre. Vous l'avez entendu soutenir le point de vue de Dexter sur les droits des États. Pour Thornton, ce n'est pas une question de principe : il veut pouvoir jouer sur les deux tableaux. Au Texas, la législation concernant le contrôle des armes à feu est très sévère ; ce qui lui permet de proclamer bien haut que les États peuvent prendre toutes les mesures qu'ils estiment nécessaires pour protéger les citoyens. Mais le Texas compte également beaucoup de manufactures d'armes — Smith & Wesson, GKN Powdermet, Harington et Richardson — qui ne manqueraient pas d'être durement touchées par une loi fédérale sur le contrôle des armes à feu. Le spectre du chômage. Tant que ces firmes peuvent vendre leurs produits hors du Texas, pas de problème. Thornton essaie de faire avaler à ses électeurs qu'ils peuvent à la fois contrôler les armes et en fabriquer, c'est un homme qui joue un jeu étrange. Quant aux Républicains, Mathias du Maryland se prononcera pour : c'est un libéral. Entre nous, je n'arrive toujours pas à comprendre ce qu'il fabrique au parti républicain. McCollister du Nebraska est contre, ainsi que Woodson de l'Arkansas. Quant à Harrison et Dexter, vous les avez entendus, leur position est claire.

« Bien que Démocrate, Harrison sait fichtre bien que ses électeurs sont contre tout projet de contrôle des armes et que s'il l'approuvait, il pourrait dire adieu à leurs suffrages. Pas facile de dire si la National Rifle Association lui a lavé le cerveau ou non, il a l'air sincère quand il aborde le chapitre de la légitime défense. C'est un drôle de type. Tout le monde ici le considère comme un conservateur convaincu mais en réalité nul ne le connaît. Il y a trop peu de temps qu'il est là. Il a pris la succession de Sparkman quand ce dernier s'est retiré — difficile de prévoir ses réactions...

Mark laissait Lykham parler. Ce dernier prenait visiblement plaisir à jouer le rôle de monsieur je-sais-tout. En temps normal, il se contentait de rester assis des heures durant sans mot dire à suivre les débats, prendre des notes, et glisser une ou deux suggestions à l'oreille du président. Sa femme était la seule personne qui l'écoutât exposer ses vues, or la malheureuse n'y entendait rien. Lykham était donc ravi d'être tombé sur un universitaire qui avait besoin de ses lumières.

— Dexter parle bien. A la surprise générale, il a battu le type qui

devait remplacer Abe Ribicoff quand la Présidente a nommé Abe ambassadeur itinérant. Jamais je n'aurais pensé que le Connecticut puisse être représenté par deux Républicains. Tous ces New-yorkais pleins aux as qui sont venus s'installer à Stamford ont dû voter pour lui. Quoi qu'il en soit, et de vous à moi, j'ai des doutes sur la pureté de ses intentions. Savez-vous combien il existe de manufactures d'armes dans le Connecticut ? Remington, Colt, Olin, Winchester, Marlin, Sturm-Ruger. Cela n'a jamais empêché le sénateur Ribicoff de voter en faveur du contrôle des armes, mais Dexter... Il possède une part non négligeable de l'une d'entre elles, ce n'est un secret pour personne. Je ne sais pas ce qui le turlupine en ce moment, mais il est d'une humeur de dogue, et n'a encore manqué aucune séance.

Mark eut l'impression de recevoir un coup au creux de l'estomac. Le père d'Elizabeth ? Ah non, pas ça !

— Vous croyez que le projet sera adopté, alors ? dit-il sur le ton de la conversation mondaine.

— Sans aucun doute, tant que les Démocrates auront la majorité. Le rapport de la minorité était très adroit, mais le texte obtiendra la majorité le 10 mars. Cela ne faisait déjà guère de doute une fois le projet voté par la Chambre. Jeudi, rien ne pourra l'arrêter. Le chef de la majorité sait trop bien l'importance que la Présidente y attache.

Byrd est sur la liste, songea Mark.

— J'aimerais assez que vous me disiez un mot du chef de la majorité. Il faisait partie de la commission judiciaire, il me semble. Quelle est sa position ?

— Question intéressante, Andrews. Le sénateur Byrd est un homme ambitieux, travailleur et qui n'a aucun sens de l'humour. Il a un ulcère. Il est d'un milieu très modeste et ne perd pas une occasion de le rappeler. Dans les années quarante — il avait dix-neuf ans —, il a appartenu au Ku Klux Klan. Toutefois il a réussi à surmonter cet handicap et à occuper le poste clé dans un parti dominé essentiellement par les libéraux. C'est grâce à son esprit d'équipe qu'il s'en est sorti. Il rend des services aux autres sénateurs, et sans rechigner. Son souci du détail a largement payé. Il a toujours soutenu les vues du parti démocrate, et c'est un chef de la majorité très compétent.

« Byrd et les Démocrates ne peuvent pas se sentir, mais depuis qu'il est devenu chef de la majorité il se conforme aux idées de son

parti. Compte tenu de ses antécédents, il est peu probable qu'il soit réellement partisan du contrôle des armes, mais il s'est bien gardé de dire du mal du projet qu'il s'est efforcé de pousser au Sénat pour le compte de la Présidente. Il a manœuvré avec beaucoup d'habileté. Il l'a mis sur les rails suffisamment à l'avance, évité les suspensions de séance...

— Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Lykham. Qu'entendez-vous par « suspensions de séance » ? La commission ne siégeait tout de même pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Bien sûr que non, jeune homme. Le renvoi et la suspension sont deux procédures différentes, d'un point de vue technique. Lorsqu'à la fin d'une journée, le Sénat décide d'une suspension de séance, l'objet du débat interrompu se retrouve automatiquement à l'ordre du jour le lendemain matin, et l'ordre du jour initialement prévu est automatiquement repoussé. Chaque fois que le chef de la majorité choisit la suspension de séance plutôt que l'ajournement, il rallonge du même coup la « journée législative ». Et comme les projets de loi en provenance des commissions doivent attendre une « journée législative » pleine avant d'être proposés à l'ordre du jour, la suspension peut être utilisée pour retarder un projet. La journée législative peut durer des jours, des semaines, voire même des mois, maintenant qu'il ne reste plus que deux ans jusqu'aux prochaines élections. Ce projet de loi a été préparé en un minimum de temps. Si la Présidente n'est pas soutenue le 10 mars, elle n'aura pas le temps de le représenter une seconde fois avant les élections présidentielles, ce qui constituera une grande victoire pour les adversaires du projet. Or si l'on en croit les sondages, il n'est pas sûr qu'elle soit réélue. Les Américains se fatiguent vite de leurs présidents, de nos jours. Il faut donc que le projet passe le 10 mars, sinon c'est cuit.

— Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de passer le 10 mars ?

— A première vue rien, si ce n'est la mort de la Présidente, qui pourrait entraîner une suspension des travaux du Sénat d'une durée de sept jours. Or la Présidente me semble être en pleine forme, bien qu'un peu fatiguée peut-être, mais je ne suis pas médecin.

Mark était à deux doigts de questionner Lykham au sujet de Brooks, lorsque le responsable, consultant sa montre, s'exclama soudain :

— Vous avez vu l'heure ! Il faut que j'y retourne. Je dois être là-bas le premier afin de veiller à ce que tout soit prêt. Les sénateurs ne

doivent même pas se douter que j'ai pu m'absenter un instant.

Mark le remercia. Lykham s'empara de l'addition et la signa.

— N'hésitez pas à me contacter si vous avez besoin d'un complément d'informations.

— Je n'y manquerai pas, assura Mark.

Le responsable replet s'éloigna en se dandinant à une allure — pour lui — vertigineuse. Mark réfléchit en buvant son café. L'homme qui, trois tables plus loin, avait déjà expédié le sien, attendait que Mark donne le signal du départ. Les sonneries s'étaient remises à retentir. Un seul coup, cette fois, pour indiquer qu'on procédait au décompte des voix pour et contre dans l'hémicycle. Une fois le vote terminé, les sénateurs rejoindraient en masse les réunions de leurs commissions. La sonnerie arracha Mark à ses réflexions.

Il regagna le Dirksen Building et les bureaux de la commission des Relations extérieures, où il demanda à voir Mr. Kenneck.

— Qui dois-je annoncer ? s'enquit la réceptionniste.

— Andrews, de l'université de Yale.

Elle s'empara du téléphone, appuya sur deux touches, et transmit à son interlocuteur le message de Mark.

— Il est dans la salle 4491.

Mark la remercia et se dirigea vers ladite salle, qui était à deux pas.

— Eh bien, Andrews, que puis-je faire pour vous ? lança Kenneck sans même attendre qu'il eût refermé la porte.

Un peu décontenancé par la soudaineté de la question, Mark opéra néanmoins un prompt rétablissement.

— Je prépare une thèse sur le travail des sénateurs, monsieur Kenneck, et Mr. Lykham m'ayant dit que vous étiez une mine de renseignements, je me suis permis de m'adresser à vous. Savez-vous si le sénateur Nunn et le sénateur Pearson étaient au Sénat le jeudi 3 mars à 10 h 30, à la commission des Relations extérieures ?

Kenneck se pencha sur un registre à la reliure de cuir rouge.

— Nunn n'y était pas. (Il marqua une pause.) Pearson non plus. C'est tout, monsieur Andrews ?

Manifestement, il n'avait pas de temps à perdre.

— C'est tout, merci, dit Mark en tournant les talons.

Mark prit la direction de la bibliothèque. Il ne restait que cinq sénateurs sur sa liste, s'il fallait en croire le message — transmis illégalement par radio et capté par le Bureau — mentionnant la présence d'un des conspirateurs au Sénat le 3 mars au matin. Mark relut ses notes : chacun des suspects restants — Brooks, Byrd, Dexter, Harrison et Thornton — avait siégé à la commission judiciaire pour le projet de loi sur le contrôle des armes à feu et se trouvait au Sénat pour participer au débat. Cinq hommes et un mobile ?

Il ne se rendit pas compte qu'on le suivait dans l'ascenseur qui l'emmena au rez-de-chaussée. Il y avait un taxiphone de l'autre côté du hall, près de l'entrée donnant sur Constitution Avenue ; il s'en servit pour appeler le Directeur.

Il composa son numéro personnel.

— Jules César.

— Votre numéro ?

Mark le lui donna. Quelques secondes plus tard, le Directeur le rappelait.

— Nunn et Pearson ne sont pas dans le coup. Je n'ai plus que cinq bonshommes ; leur seul point commun : ils siégeaient tous à la commission pour le projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

— Bien, dit le Directeur. Je m'en doutais. Nous progressons, Mark, mais le temps file, nous n'avons plus que quarante-huit heures devant nous.

— Je sais, monsieur.

Il y eut un déclic : on avait raccroché.

Au bout d'un instant, il téléphona à Woodrow-Wilson. Comme

toujours, il dut attendre un temps fou avant qu'on lui passe Elizabeth. Qu'allait-il bien pouvoir lui dire au sujet de la veille ? Et si le Directeur avait raison et que son père...

— Dr Dexter.

— A quelle heure quittez-vous l'hôpital aujourd'hui, Liz ?

— A 5 heures, Casanova, dit-elle d'un ton moqueur.

— Je peux passer vous prendre ?

— Pourquoi pas ? Maintenant que je sais que vos intentions sont pures et honorables.

— Je vous expliquerai, Elizabeth, je vous le promets, mais pas maintenant, c'est impossible.

— Rendez-vous à 17 heures, Mark.

— Rendez-vous à 17 heures, Liz.

Mark dut faire un violent effort sur lui-même pour chasser Elizabeth de ses pensées. Il traversa la rue, se retrouva dans les jardins du Capitole et s'assit sous un arbre sur la vaste étendue herbeuse face à la Cour suprême, sous la protection des Lois et du Parlement, entre Constitution et Independence Avenue. Qui oserait l'attaquer en ces lieux fréquentés par le personnel du Sénat, les juristes et la police du Capitole ? Un autocar bleu et blanc passa dans la Première Rue, lui bouchant la vue. La mâchoire pendante, les touristes admiraient les splendeurs de Washington, tout marbre et blancheur. « Sur votre droite, mesdames et messieurs, le Capitole. La première pierre de l'édifice fut posée en 1793. Les Anglais brûlèrent le bâtiment le 24 août 1814... »

Et un taré de sénateur s'apprête à le souiller le 10 mars, poursuivit Mark pour lui-même tandis que le car s'éloignait. De noirs pressentiments l'habitaient : nous sommes impuissants, cet assassinat va bel et bien avoir lieu. César se rendra au Capitole... Le sang coulera sur les marches.

Il se força à consulter ses notes. Brooks, Byrd, Dexter, Harrison, Thornton : il avait deux jours pour trouver le bon. Le conspirateur qu'il

traquait était Cassius et non Brutus. Brooks, Byrd, Dexter, Harrison, Thornton. Où se trouvaient-ils à l'heure du déjeuner le 24 février ? S'il réussissait à obtenir la réponse à cette question, il saurait lequel de ces cinq hommes était aux abois au point de comploter la mort de la Présidente. Mais à supposer que nous découvrions qui est derrière cette machination, se dit Mark en brossant son pantalon où étaient restés accrochés des brins d'herbe, comment empêcher le meurtre ? Il est évident que ce n'est pas le sénateur qui va le commettre. Il faut empêcher la Présidente de se rendre au Capitole. Le Directeur a sûrement un plan, il ne va pas attendre la dernière minute pour passer à l'action. Mark ferma son dossier et se dirigea vers le métro.

Une fois chez lui, il prit sa voiture pour se rendre à Woodrow-Wilson. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Aujourd'hui, c'était une Buick noire qui le suivait. Encore un ange gardien, se dit-il. Il arriva à l'hôpital à 16 h 45. Comme Elizabeth n'était pas encore libre, il retourna à sa voiture pour écouter les informations. On parlait surtout d'un tremblement de terre aux Philippines qui avait fait cent douze morts. La Présidente Kane avait bon espoir en ce qui concernait le projet de loi sur le contrôle des armes à feu. L'indice Dow-Jones était passé à 1 411 points, soit trois de plus que la veille. Les Yankees avaient battu les Dodgers au cours d'un match d'entraînement. Rien de nouveau, en somme.

Elizabeth émergea de l'hôpital et, l'air abattu, s'assit à côté de lui.

— Je ne sais vraiment que vous dire pour hier soir, fit Mark.

— Inutile, répliqua Elizabeth. Je sais quel effet ça fait maintenant de lire un roman dont le dernier chapitre manque. Qui l'a arraché, Mark ?

— Et si je vous disais que je l'ai, ce chapitre ? fit Mark, ignorant la question.

— Je crois qu'il risque de s'écouler un certain temps, avant que j'aie envie qu'on me raconte une histoire pour m'endormir. La dernière m'a donné des cauchemars.

Elizabeth n'était pas d'humeur expansive et Mark eut du mal à lui tirer ne fût-ce qu'une parole. Quittant Independence Avenue, il s'engagea dans une des rues donnant sur le Mail, et stoppa face au Jefferson Mémorial et au soleil couchant.

— C'est à cause de la nuit dernière ?

— En partie, dit-elle. Je me suis trouvée drôlement bête après votre départ. Bien entendu, vous ne pouvez pas m'expliquer ce qui s'est passé ?

— Non, fit Mark, très gêné. Mais croyez-moi, vous n'y êtes absolument pour rien. Du moins c'est presque...

Il s'interrompit abruptement.

Ne jamais causer d'ennuis au Bureau.

— Du moins c'est presque vrai ? C'est ça que vous vouliez dire ? Qu'est-ce que ce coup de fil avait donc de si urgent ?

— Oublions cette histoire et allons manger.

Elizabeth ne souffla mot.

Au moment où Mark déboîtait, deux voitures l'imitèrent : une conduite intérieure Ford bleue et une Buick noire. Décidément, ils mettent le paquet aujourd'hui, se dit-il. Peut-être que l'un des deux véhicules cherchait tout bonnement une place pour se garer. Il jeta un coup d'œil de biais à Elizabeth pour voir si elle avait remarqué quelque chose. Mais pourquoi se douterait-elle de quoi que ce soit ? Il était le seul à pouvoir voir dans le rétroviseur. Il la conduisit dans un petit restaurant japonais de Wisconsin Avenue. Pas question de l'emmener chez elle : c'était truffé de micros. Le serveur aux yeux bridés découpa les grosses crevettes avec dextérité, les fit cuire sur la plaque qui occupait le centre de leur table. Il leur donna des petits bols de sauces exquises pour y tremper les morceaux bien grillés. Le saké tiède rendit à Elizabeth un peu de son allant.

— Excusez-moi de réagir aussi violemment, mais j'ai des soucis en ce moment.

— Quel genre de soucis ?

— C'est personnel et mon père m'a demandé de n'en souffler mot à personne pour l'instant.

Mark se figea.

— Vous ne pouvez vraiment pas m'en parler ?

— Non. Il va falloir que nous soyons patients tous les deux.

Ils allèrent dans un cinéma de plein air et, confortablement assis dans la pénombre, bras dessus bras dessous, assistèrent à la projection. Mark sentait qu'elle n'avait pas envie qu'on la caresse, ce qu'il n'était pas d'humeur à faire de toute façon. Ils se faisaient tous deux du mauvais sang pour le même homme, mais pour des raisons différentes. Différentes, vraiment ? Comment réagirait-elle si elle découvrait qu'il enquêtait sur son père depuis le lendemain du jour où ils s'étaient rencontrés ? Peut-être était-elle au courant. Pourquoi diable ne la croyait-il pas tout simplement ? Elle n'était quand même pas en train de le mener en bateau. Il avait du mal à s'intéresser à ce qui se passait sur l'écran et, une fois le film terminé, il la raccompagna chez elle et partit immédiatement. Les deux voitures lui filaient toujours le train.

Une silhouette jaillit de l'ombre.

— Salut, mec !

Mark pivota et porta instinctivement la main à son holster.

— Oh... Salut, Simon.

— Dis .donc, vieux, je peux te montrer ma collection de photos pornos, si ça peut te consoler. Parce que m'est avis que t'es pas à la hauteur. Hier je me suis envoyé une Noire, et ce soir je vais me farcir une Blanche.

— Tu en es sûr ?

— Sûr, que j'en suis sûr. Je me renseigne avant de foncer, moi, qu'est-ce que tu crois. (Simon éclata de rire.) Pense à moi en te fourrant au lit ce soir, mon vieux, parce que moi j'aurai autre chose à penser.

Mark lui lança les clés et le regarda s'approcher de la Mercedes en ondulant des hanches.

— Tu sais pas y faire, baby, tu t'y prends comme un manche.

— Ça suffit, sale nègre ! jeta Mark en riant.

— Tu crèves de jalousie, et en plus t'es raciste, dit Simon en faisant ronfler le moteur.

Lorsqu'il dépassa Mark, il beugla :

— De toute façon, le gagnant, c'est ma pomme.

Mark se demanda l'espace d'un instant s'il ne ferait pas bien de poser sa candidature à un poste de gardien de parking dans son immeuble. C'était un boulot qui avait ses avantages. Il jeta un coup d'œil autour de lui, il lui sembla voir quelque chose bouger ; mais non, ce devaient être ses nerfs ou son imagination qui lui jouaient des tours. Une fois dans sa chambre, il rédigea son rapport pour le Directeur et se mit au lit. Plus que deux jours.

Mercredi 9 mars

1 heure du matin

Le téléphone sonna alors que Mark était à mi-chemin entre la veille et le sommeil. La sonnerie se faisait insistante. Il faut essayer de répondre, c'est peut-être Jules César.

— Allô ? lâcha-t-il dans un bâillement.

— Mark Andrews ?

— Oui, énonça-t-il péniblement en s'efforçant d'adopter une position plus confortable, et craignant de ne plus pouvoir se rendormir s'il s'éveillait complètement.

— George Stampouzis à l'appareil. Désolé de vous réveiller, mais j'ai déniché quelque chose et j'ai pensé qu'il fallait que je vous mette au courant tout de suite.

La phrase de Stampouzis eut sur Mark l'effet d'une douche glacée. L'esprit soudain lucide, Mark se redressa.

— Je vous rappelle d'une cabine publique. Votre numéro ?

Mark le nota au dos du premier objet qui lui tomba sous la main, en l'occurrence une boîte de Kleenex. Il passa un peignoir, enfila des tennis, et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit, jeta un coup d'œil à droite, puis un autre à gauche tout en se traitant de paranoïaque. Le couloir était silencieux, mais il l'aurait été même si quelqu'un s'y trouvait embusqué à l'attendre. Il prit l'ascenseur jusqu'au garage, où se trouvait un taxiphone. Assis sur sa chaise, Simon dormait. Comment diable fait-il ? se demanda Mark qui avait eu du mal à trouver le sommeil dans son lit.

— Stampouzis ? Mark Andrews.

— Toujours vos petits jeux idiots ? Depuis le temps, vous auriez pu trouver mieux, non ?

Mark éclata d'un rire sonore qui fit tressaillir Simon sur sa chaise.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis allé à la pêche aux renseignements aujourd'hui, vous me devez deux exclusivités maintenant. (Stampouzis marqua une pause.) La Mafia n'est pour rien dans la mort de Stames, et ces messieurs n'ont aucune envie de se battre pour faire capoter le projet de loi sur le contrôle des armes à feu, bien qu'au fond ils soient contre. Vous pouvez donc les éliminer. Si je me suis mouillé pour obtenir ces tuyaux, c'est pour Nick, et uniquement pour lui. Alors tâchez d'en faire bon usage.

— Je ferai de mon mieux, répondit Mark. Merci de votre aide.

Il reposa le combiné sur son support et se dirigea vers l'ascenseur, en pensant au lit douillet qui l'attendait. Simon dormait toujours.

Mercredi 9 mars

5 h 50

— C'est pour vous, monsieur.

— Quoi ? marmonna le Directeur à moitié endormi.

— Le téléphone, monsieur.

Enveloppée dans sa robe de chambre, sa gouvernante se tenait sur le seuil.

— Mmmm. Quelle heure est-il ?

— Six heures moins dix, monsieur.

— Qui est-ce ?

— Mr. Elliott, monsieur.

— Très bien, passez-le-moi.

— Oui, monsieur.

Pour qu'Elliott l'ait réveillé, il fallait que ce soit vraiment urgent.

— Bonjour, Elliott, que se passe-t-il ? (Il marqua une pause.) Vous en êtes sûr ? Voilà qui change tout. A quelle heure doit-il venir ? Sept heures, c'est vrai. Soyez à mon bureau à 6 h 30.

Le Directeur raccrocha, s'assit au bord du lit et lâcha un retentissant : « Non de Dieu ! », juron qu'il n'utilisait que dans les occasions exceptionnelles. Les pieds bien à plat sur le sol, ses grandes mains plaquées sur ses fortes cuisses, il s'absorba dans ses pensées. Finalement, il se leva, enfila un peignoir, et disparut dans la salle de bains en lâchant un chapelet de « Nom de Dieu ».

Mark reçut lui aussi un coup de fil, mais pas du rase-muraille. C'était Elizabeth, qui voulait le voir de toute urgence. Ils convinrent de se retrouver à 8 heures dans le hall du *Mayflower*. Tout en se disant qu'il y avait peu de chances que quelqu'un le reconnût là-bas, Mark se demanda pourquoi Elizabeth avait choisi cet endroit précis.

Le sénateur eut droit lui aussi à un coup de téléphone matinal, non de l'homme au blazer bleu nuit ou d'Elizabeth, mais du Grand Patron, lui confirmant que leur dernier conseil de guerre se tiendrait à midi au *Sheraton Hôtel* de Silver Spring. Le sénateur acquiesça, raccrocha, et, sanglé dans sa douillette robe de chambre, se mit à arpenter la pièce en réfléchissant.

— Du café pour trois, madame McGregor. Ils sont arrivés ? s'enquit le Directeur en passant devant elle.

— Oui, monsieur.

Mrs. McGregor, qui étrennait un tailleur turquoise, était très élégante mais le Directeur ne s'en aperçut même pas. Il entra d'un pas décidé dans son bureau.

— Bonjour, Matt. Bonjour, Mark. (A quel moment allait-il lâcher la bombe ? Il décida de laisser Andrews parler le premier.) Voyons ce que vous avez découvert, Mark.

— Comme je vous l'ai dit hier, monsieur, je crois avoir ramené la liste des sénateurs suspects à cinq : Brooks du Massachusetts, Byrd de la Virginie de l'Ouest, Dexter du Connecticut, Harrison de la Caroline du Sud, et Thornton du Texas. Leur seul point commun : l'intérêt qu'ils portent au projet de loi sur le contrôle des armes à feu, qui a toutes les chances de passer le 10 mars. L'assassinat de la Présidente est à peu près la seule chose qui pourrait empêcher le projet d'être voté.

— Et moi qui croyais qu'un attentat ne pouvait que favoriser l'adoption du projet par les deux Chambres, remarqua Rogers.

— Allez raconter ça à John et Robert Kennedy, Martin Luther King, George Wallace et Ronald Reagan, vous verrez bien ce qu'ils vous répondront, gronda le Directeur. Poursuivez, Mark.

Mark résuma ce que Lykham et Stampouzis lui avaient appris sur chacun des sénateurs, et expliqua comment il était arrivé à en éliminer deux autres, à savoir Pearson et Nunn.

— Je touche au but, monsieur, à moins que nous n'ayons pris le problème par le mauvais bout, auquel cas ce serait l'impasse totale. Ce qui n'aurait rien d'impossible, étant donné que je me bats contre des ombres.

Le Directeur opina du bonnet et attendit la suite.

— Je comptais passer la journée au Sénat à écouter ces messieurs, poursuivit Mark. J'aimerais bien trouver un moyen de savoir où ils étaient le 24 février à l'heure du déjeuner, je veux dire sans avoir à leur poser la question directement, bien sûr.

— N'allez surtout pas tournicoter autour d'eux, vous ne réussiriez qu'à leur mettre la puce à l'oreille et ils annuleraient toute l'opération. Et maintenant, Mark, carrez-vous dans votre siège et attendez-vous au pire : j'ai de mauvaises nouvelles. Il semble que l'homme que nous recherchons ne soit autre que le sénateur Dexter.

— Comment cela, monsieur ? articula Mark avec peine.

Le Directeur adjoint se pencha en avant.

— J'ai envoyé mes hommes enquêter en douceur au *Georgetown Inn*. J'étais loin de me douter qu'on dénicherait quelque chose. Nous avons questionné le personnel de jour, sans résultat, et tôt ce matin, pour être sûrs de ne rien négliger, nous avons interviewé le personnel de nuit. Et l'un des portiers de nuit, qui n'était bien évidemment pas de service dans la journée, nous a affirmé avoir vu le sénateur Dexter quitter précipitamment l'établissement vers 14 h 30, le 24 février.

— Comment pouvait-il savoir qu'il s'agissait du sénateur Dexter ? fit Mark, passablement secoué.

— Le portier est né et a passé son enfance à Wilton, dans le Connecticut, et le visage du sénateur lui est familier. Mais ce n'est pas tout : il était accompagné d'une jeune femme dont le signalement correspond à celui de sa fille.

— Cela ne prouve rien, dit Mark. Ce ne sont que des présomptions. Ça ne tiendrait pas devant un tribunal.

— Vous avez sûrement raison, intervint le Directeur, mais c'est une coïncidence fâcheuse. N'oubliez pas que Dexter a des intérêts dans le commerce des armes ; si le projet de loi sur le contrôle des armes à feu est adopté, ça n'arrangera pas ses finances. Selon notre enquête il risque même d'y laisser pas mal de plumes, ce qui lui donne un mobile.

— Mais, monsieur, objecta Mark, emporté par le désir de défendre Elizabeth, vous croyez vraiment qu'un sénateur projetterait d'assassiner la Présidente pour empêcher une de ses sociétés de couler ? Il existe des tas de moyens moins radicaux pour bloquer un projet de loi. Il pouvait le faire traîner en commission. Ou recourir aux méthodes d'obstruction classiques...

— Il a essayé, Mark, coupa Matthew Rogers, mais il a échoué.

— Les quatre autres sénateurs peuvent très bien avoir des mobiles beaucoup plus puissants, que nous ne soupçonnons même pas pour l'instant. Je ne vois pas pourquoi le coupable serait forcément Dexter, s'entêta Mark, l'air rien moins que convaincu.

— J'entends bien, Mark, et vous avez raison. En temps normal, je vous accorde que tout cela ne tiendrait pas debout, mais dans le cas présent nous sommes bien obligés de partir des faits dont nous disposons, même s'ils sont maigres et même s'il ne s'agit que de présomptions. Et puis il y a autre chose. A la date du 3 mars, la nuit où Casefikis et le postier ont été tués, on ne trouve nulle trace dans le registre de la signature du Dr Dexter. Elle aurait dû quitter l'hôpital à 17 heures, mais pour une raison qui nous échappe, elle est restée deux heures de plus, s'est occupée du Grec — qui n'était pas un malade à elle — avant de regagner son domicile. Peut-être faisait-elle des heures supplémentaires par conscience professionnelle, ou peut-être remplaçait-elle un de ses collègues, mais avouez tout de même que ça fait beaucoup de coïncidences, Mark. Si on examine les choses froidement, il y a de fortes chances que le sénateur Dexter et sa fille trempent dans le complot.

Mark ne broncha pas.

— Maintenant écoutez-moi bien, poursuivit le Directeur. Je sais que vous voulez vous persuader qu'il ne s'agit que de présomptions, et que le suspect est l'un des quatre autres. Seulement il ne reste que vingt-six heures avant que la Présidente quitte la Maison-Blanche, et il me faut bien accepter les faits tels qu'ils se présentent. Je veux pincer le coupable, quel qu'il soit, mais je ne suis pas prêt à mettre la vie de

la Présidente en danger pour parvenir à mes fins. Quand devez-vous revoir cette jeune personne ?

Mark releva la tête.

— A huit heures, au *Mayflower*.

— Pourquoi ?

— Aucune idée, monsieur. Elle m'a seulement dit que c'était important.

— Mouais. Allez-y, mais rendez-moi compte aussitôt après.

— Bien, monsieur.

— Je me demande ce qu'elle vous veut. Soyez prudent, Andrews.

— Oui, monsieur.

— Huit heures moins vingt : vous feriez mieux de filer. A propos, l'examen des billets de cinquante dollars n'a encore rien donné. Il nous en reste huit à examiner, et toujours pas trace d'empreintes de Mrs. Casefikis. Nous avons été plus heureux avec l'Allemand, toutefois. Il ne fait plus de doute que ce Gerbach n'a pas travaillé pour la C.I.A. lors de son séjour en Rhodésie, et qu'il n'était pas en contact avec l'Agence au moment de sa mort, c'est toujours un problème de réglé.

Mark se foutait pas mal des billets de cinquante dollars, de l'automobiliste allemand, de la Mafia ou de la C.I.A. Il s'était décarcassé, avait travaillé comme une brute, et voilà qu'ils se mettaient à soupçonner Dexter. Il quitta le bureau plus découragé qu'il ne l'était en y entrant.

Arrivé dans la rue, il décida d'aller au *Mayflower* à pied, comptant sur la marche pour lui éclaircir les idées. Deux hommes descendirent à sa suite Pennsylvania Avenue, dépassèrent la Maison-Blanche, et le filèrent jusqu'à l'hôtel sans qu'il s'en aperçoive.

A peine le Directeur eut-il appuyé sur le bouton que Elliott se glissa dans son bureau.

— Vous aviez raison au sujet du *Mayflower*, Elliott. Quelles

mesures avez-vous prises ?

— J'ai placé deux hommes là-bas, monsieur, et je fais suivre Andrews par un troisième.

— C'est la première fois en trente-six ans que je déteste mon boulot, dit le Directeur. Félicitations, Elliott. Je vais être bientôt en mesure de vous dire de quoi il retourne.

— Bien, monsieur.

— Occupez-vous de ces cinq personnes, ne négligez aucune piste, remuez ciel et terre s'il le faut.

— Oui, monsieur.

— Merci.

Elliott s'éclipsa en silence.

Ce type n'a pas de cœur. Comment peut-on se faire seconder par un type sans cœur ? Pourtant en l'occurrence, c'est bien commode. Quand cette opération sera terminée, je le réexpédierai au fin fond de l'Idaho et...

— Vous disiez, monsieur ?

— Rien, madame McGregor. Ne faites pas attention, je perds la boule. Lorsque les hommes en blouse blanche viendront me cueillir, signez le formulaire en trois exemplaires et tâchez d'avoir l'air soulagée.

Mrs. McGregor ébaucha un sourire.

— J'aime beaucoup votre nouveau tailleur, dit le Directeur.

— Merci, monsieur, fit-elle, cramoisie.

Mark franchit la porte à tambour du *Mayflower Hôtel*, fouillant le hall des yeux à la recherche d'Elizabeth. Il brûlait d'envie de la retrouver et de lui dire la vérité. Ce ne sont que des présomptions, se répétait-il, tête. Ne l'ayant pas repérée, il choisit un siège confortable d'où il avait une vue parfaite sur l'entrée.

A l'autre bout du hall, un homme achetait le *Washington Post* au kiosque. Mark ne remarqua pas qu'il ne faisait même pas mine de le lire. Soudain il vit Elizabeth s'avancer vers lui, flanquée de son père. Merde ! Comme s'il avait besoin de ça en ce moment !

— Salut, Mark, dit-elle en déposant un petit baiser sur sa joue.

Judas désignant l'homme à abattre aux Pharisiens ? Le coup de pied de l'âne.

— Permettez-moi de vous présenter mon père, Mark.

— Bonjour, monsieur.'

— Bonjour, Mark, ravi de faire votre connaissance. Elizabeth m'a beaucoup parlé de vous.

Et vous, songea Mark, de quoi pourriez-vous donc me parler ? Où étiez-vous le 24 février ? Où serez-vous demain ?

— Ça ne va pas, Mark ? s'inquiéta Elizabeth.

— Mais si. Désolé, sénateur, je suis heureux de vous rencontrer, moi aussi.

Le sénateur le fixa d'un air perplexe.

— Il faut que je file, ma chérie, j'ai une journée chargée. Je me fais une joie de déjeuner avec toi demain.

— A demain, et merci pour le breakfast.

— Au revoir, Mark. A bientôt, j'espère, dit le sénateur Dexter, en l'enveloppant d'un regard interrogateur.

— Peut-être, rétorqua Mark.

Ils le regardèrent sortir. Imités en cela par trois autres personnes, dont l'une alla donner un coup de fil.

— Qu'est-ce qui vous a pris, Mark ? Pourquoi avoir été si abrupt avec mon père ? Je tenais tout particulièrement à ce que vous fassiez sa connaissance.

— Excusez-moi, c'est la fatigue.

— Vous êtes sûr de ne rien me cacher ?

— Je pourrais vous poser la même question.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Oublions ça, dit Mark. Pourquoi étiez-vous si pressée de me voir ?

— Tout simplement pour vous présenter mon père. Qu'est-ce que ça a de bizarre ? J'aurais mieux fait de m'abstenir !

Elle s'éloigna, franchit la porte tournante. Trois hommes la virent quitter l'hôtel. L'un d'eux lui emboîta le pas, les deux autres restèrent derrière Mark. Il se dirigea d'un air morne vers le tambour. Le portier lui adressa un salut guindé.

— Taxi, monsieur ?

— Non, merci. Je préfère marcher.

Le Directeur, qui était au téléphone lorsque Mark revint, lui fit signe de s'asseoir dans le grand fauteuil de cuir qui flanquait sa table de travail. Mark s'y laissa choir, l'esprit en déroute. Le Directeur raccrocha et le regarda droit dans les yeux.

— Ainsi donc vous connaissez le sénateur Dexter maintenant. De deux choses l'une : ou sa fille n'est au courant de rien, ou elle mérite un Oscar pour sa prestation au *Mayflower*.

— Vous avez tout vu, dit Mark.

— Bien sûr. Mais ce n'est pas tout. Elle vient d'avoir un accident de voiture il y a deux minutes, j'ai eu les détails par ce coup de fil.

Mark jaillit de son siège.

— Elle est indemne. L'avant de sa petite Fiat en a pris un coup, il y en aura pour au moins deux cents dollars de réparation. Elle a pris un taxi pour se rendre à l'hôpital. Ou plutôt elle s'imagine que c'est un taxi.

Mark eut un soupir résigné en attendant la suite.

— Où est le sénateur Dexter ? demanda-t-il.

— Au Capitole. Il a passé un coup de fil en arrivant là-bas, rien d'intéressant.

— Que voulez-vous que je fasse ? s'enquit Mark, qui avait de plus en plus l'impression de n'être qu'une vulgaire marionnette.

Un coup discret fut frappé à la porte et le rase-muraille entra. Il tendit un billet au Directeur, qui le lut rapidement.

— Merci.

L'homme au blazer bleu nuit sortit. Mark s'attendit au pire. Le Directeur posa le bout de papier sur sa table et fixa Mark.

— Le sénateur Thornton va donner une conférence de presse à 10 h 30 au Sénat dans la salle 2228. Allez-y tout de suite. Téléphonez-moi dès qu'il aura fini sa déclaration. Inutile de rester pour écouter les questions de ces messieurs de la presse, elles sont sans intérêt.

Mark se rendit à pied au Sénat, dans l'espoir cette fois encore que la marche lui éclaircirait les idées, ce qui ne fut pas le cas. Il avait envie d'appeler Elizabeth pour lui demander comment elle se sentait ; il avait envie de lui poser une foule de questions, mais il n'avait besoin que d'une seule réponse. Trois hommes se dirigeaient à pied eux aussi vers le Sénat, deux faisant la moitié du chemin chacun, et le troisième effectuant tout le trajet. Le trio finit par atterrir dans la salle 2228. Tous les trois se souciaient comme d'une guigne de la déclaration du sénateur Thornton.

La pièce était déjà éclairée par les gros projecteurs de la télévision, et les membres de la presse bavardaient entre eux. La salle était bondée, bien que le sénateur Thornton n'eût pas encore fait son apparition. Mark se demanda de quoi il allait parler ; peut-être que ses propos éclaireraient d'un jour nouveau l'affaire dont il s'occupait. Et si le coupable était Thornton, et qu'il ait un mobile que Mark rapporterait au Directeur ? Les journalistes devaient avoir leur petite idée sur le contenu de la déclaration que Thornton s'appropriait à faire. Les reporters ont des antennes partout, qui sait si dans l'entourage de Thornton quelqu'un ne leur avait pas refilé des tuyaux. Mais Mark ne pouvait pas essayer de leur tirer les vers du nez, il n'avait aucune envie de se faire remarquer. Dûment flanqué de trois de ses collaborateurs et de sa secrétaire personnelle, le sénateur Thornton effectua une entrée théâtrale, digne de César lui-même.

Manifestement désireux de tirer le meilleur parti possible de cette conférence de presse, il s'était tartiné les cheveux de brillantine et avait revêtu ce qu'il estimait être son plus beau costume, vert à fines rayures bleues. Personne n'avait dû juger bon de lui dire qu'il valait mieux faire dans le sobre et le sombre pour passer à la télévision, ou, si on le lui avait dit, il n'en avait tenu aucun compte.

Il était assis sur une vaste chaise, aux allures de trône à l'autre bout de la pièce, ses pieds effleurant tout juste le sol. Il y avait des projecteurs tout autour de lui et, devant lui, une batterie de micros. Trois autres énormes projecteurs s'allumèrent soudain. Thornton transpirait déjà à grosses gouttes mais il n'en souriait pas moins vaillamment. Les trois chaînes de télévision déclarèrent qu'elles étaient prêtes. Thornton s'éclaircit la gorge.

— Mesdames et messieurs les représentants de la presse...

— Manque de sobriété, dit un journaliste assis devant Mark qui notait tout en sténo.

Mark l'examina et crut reconnaître Bernstein du *Washington Post*. Un silence absolu régnait dans la salle.

— Je quitte à l'instant la Maison-Blanche où je me suis entretenu en particulier avec la Présidente, entretien qui m'a incité à faire une déclaration aux journalistes de la presse tant écrite que parlée. (Il marqua une pause.) Les critiques que j'ai formulées, à l'endroit du projet de loi sur le contrôle des armes à feu, et le fait que j'aie voté encore en commission venaient du désir d'exprimer le point de vue de mes électeurs et leur crainte légitime de se retrouver au chômage.

— ... parce que toi, tu n'as pas peur de te retrouver au chômage, commenta Bernstein, sotto voce. Je donnerais cher pour savoir ce que la Présidente t'a fait miroiter lundi soir à dîner pour que tuournes casaque.

Le sénateur s'éclaircit de nouveau la voix.

— La Présidente m'a assuré que si cette législation était adoptée et la fabrication des armes interdite sur le territoire national, elle s'engageait à mettre en chantier un train de mesures destinées à dédommager les fabricants d'armes et leur personnel, dans l'espoir que leurs usines pourraient servir à produire autre chose que des engins de mort. L'attitude de la Présidente m'a décidé à voter en faveur du projet de loi sur le contrôle des armes à feu. J'ai longtemps

hésité...

— Ça c'est vrai, dit Bernstein.

— ... au sujet de ce projet, car j'ai toujours trouvé inquiétante la facilité avec laquelle les criminels peuvent se procurer une arme.

— Ça n'avait pas l'air de te tracasser beaucoup, hier. Quelle carotte la Présidente t'a-t-elle agitée sous le nez ? murmura le correspondant du *Washington Post*. Est-ce qu'elle ne t'aurait pas promis de t'aider à te faire réélire l'an prochain, par hasard ?

— Ce problème m'a longtemps laissé perplexe...

— ... et un gentil petit pot-de-vin vient de faire pencher la balance.

Bernstein avait désormais son public, que ses sorties distrayaient davantage que l'allocution du sénateur du Texas.

— Compte tenu de l'attitude de la Présidente, je suis en mesure de vous annoncer en conscience...

— ... tellement pure qu'elle en est limpide, poursuivit Bernstein.

— ... que j'ai l'intention de me ranger à l'avis de mon parti sur ce projet de loi. En conséquence, je ne m'opposerai pas au projet demain au Sénat.

Des applaudissements frénétiques crépitèrent en divers points stratégiques de la salle, déclenchés de toute évidence par la claque.

— Vous avez devant vous, mesdames et messieurs, un homme qui se couchera ce soir l'esprit plus serein..., reprit le sénateur Thornton.

— Forcément puisque tu sais que tu seras réélu, ajouta Bernstein.

— Je voudrais pour terminer remercier la presse qui a bien voulu se déplacer pour assister...

— Inutile de nous remercier : toutes les autres salles de spectacle étaient fermées.

Les éclats de rire fusèrent dans l'entourage du correspondant du *Washington Post*. Thornton ne les entendit pas.

— J'ajouterais que je serai heureux de répondre à vos questions.
Merci.

— Je te fous mon billet que tu ne réponds pas aux miennes.

La plupart des reporters quittèrent immédiatement la pièce afin de pouvoir donner leur papier aux journaux sortant dans l'après-midi. Mark se joignit à eux non sans avoir regardé par-dessus l'épaule du célèbre journaliste.

Pas vraiment de quoi faire la une du *Post*.

Trois des personnes présentes emboîtèrent le pas à Mark, tandis qu'il sortait de la salle et courait vers les cabines téléphoniques les plus proches. Elles étaient toutes occupées par ces messieurs de la presse qui avaient hâte de dicter leur papier, et une longue file d'attente s'étirait derrière ceux qui avaient réussi à coiffer leurs collègues sur le poteau. Une autre queue s'était formée à côté des deux téléphones situés à l'autre bout du hall. Mark prit l'ascenseur pour tenter sa chance au rez-de-chaussée, là aussi les cabines étaient prises d'assaut. Il ne lui restait qu'une solution : le taxiphone du Russell Building, de l'autre côté de la rue. Il se mit à courir, suivi par les trois hommes. A peine était-il arrivé qu'une femme entre deux âges lui passa sous le nez et s'engouffra dans la cabine.

— Allô ? C'est moi. J'ai décroché le job. Pas mal. Le matin seulement. Je commence demain. Question salaire, y a pas à se plaindre.

Mark faisait les cent pas, les trois hommes en profitèrent pour reprendre leur souffle. La femme finit enfin de se raconter et, la mine épanouie, s'éloigna, indifférente au reste du monde. En voilà au moins une qui a confiance en l'avenir, se dit Mark. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que la voie était libre, et crut reconnaître un homme campé devant une affiche de la Sécurité Sociale. Sans doute un de ses collègues du F.B.I. Ce visage, en partie dissimulé derrière des lunettes noires, lui disait vaguement quelque chose. Décidément, il était mieux protégé que la Présidente. Il composa le numéro de la ligne privée du Directeur et lui communiqua le numéro de sa cabine. Le téléphona sonna presque immédiatement.

— On peut rayer Thornton de la liste, monsieur, il...

— Je sais, coupa le Directeur. On vient de me faire un topo à l'instant sur sa déclaration. Il ne se serait pas exprimé différemment s'il

était dans le coup. Pour moi, non seulement il reste sur la liste, mais je le trouve encore plus suspect qu'avant. Continuez à vous occuper de ces cinq bonshommes cet après-midi et faites-moi signe dès que vous avez du nouveau ; inutile de passer au Bureau.

Il y eut un déclic. Mark se sentit envahi par le découragement. Il mit une pièce de 25 cents dans l'appareil et appela Woodrow-Wilson. L'infirmière de service partit à la recherche d'Elizabeth et revint bredouille. Personne n'avait vu le Dr Dexter de la journée. Mark raccrocha, sans même penser à la remercier. Il prit l'ascenseur pour aller manger un morceau à la cafétéria, au premier sous-sol. Deux hommes l'imitèrent, deux clients supplémentaires pour le restaurant. Le troisième avait un rendez-vous pour le déjeuner, et il n'était pas en avance.

Mercredi 9 mars

13 heures

Seuls Tony et Xan arrivèrent à l'heure au *Sheraton Hôtel* de Silver Spring. Ils avaient eu l'occasion de passer de longs moments ensemble, mais ne s'étaient pratiquement jamais adressé la parole. Tony se demandait ce que le Jap avait dans le crâne. Tony avait eu du boulot pour chronométrer les itinéraires, veiller à ce que la Buick soit en parfait état de marche, trimbaler le Grand Patron et Matson, qui le traitaient à peu près aussi bien que s'il avait été un vulgaire chauffeur de taxi. Pourtant, dans sa partie, il était aussi compétent qu'eux dans la leur. D'ailleurs, qu'est-ce qu'ils auraient fait sans lui ? S'il n'avait pas été là, ils auraient encore sur le dos les types du F.B.I. Enfin, demain soir l'opération serait terminée, il pourrait mettre les voiles et claquer un peu de ce pognon si durement gagné. Il hésitait entre Miami et Las Vegas. Tony pensait toujours à la façon de dépenser son argent avant de l'avoir touché. Le Grand Patron entra, la cigarette au bec comme d'habitude, et leur demanda abruptement où était Matson. Tony et Xan secouèrent la tête en signe d'ignorance. Matson, qui n'avait confiance en personne, opérait toujours seul. Le Grand Patron n'eut pas l'air d'apprécier et ne fit aucun effort pour dissimuler son agacement. Le sénateur arriva sur ces entrefaites, l'air également contrarié, mais il ne remarqua même pas l'absence de Matson.

— Qu'est-ce qu'on attend pour commencer ? fit le sénateur. C'est aujourd'hui que doivent prendre fin les débats sur le projet, autant dire que cette réunion au *Sheraton* ne pouvait pas plus mal tomber en ce qui me concerne.

Le Grand Patron lui jeta un regard méprisant.

— Matson n'est pas là, or son rapport est capital.

— Combien de temps comptez-vous attendre ?

— Deux minutes.

Ils attendirent en silence. Ils savaient tous pourquoi ils étaient là et

n'avaient rien à se dire. Lorsque les deux minutes se furent écoulées, le Grand Patron alluma une autre cigarette et demanda à Tony de faire son rapport.

— J'ai chronométré les trajets, patron. Une voiture roulant à 35 kilomètres à l'heure met trois minutes pour aller de la sortie sud de la Maison-Blanche à E Street, descendre Pennsylvania Avenue jusqu'au siège du F.B.I., et encore trois minutes pour atteindre le Capitole. Il faut quarante-cinq secondes pour monter les marches du perron et être hors de portée. Ce qui fait, en moyenne, six minutes quarante-cinq en tout. Jamais moins de cinq minutes trente, jamais plus de sept minutes. C'est le résultat que j'ai obtenu en effectuant mes chronométrages entre minuit et deux heures du matin, et il faut compter que la voie sera encore plus dégagée lorsque Kane circulera.

— Une fois l'opération terminée, comment ça se passe ? demanda le Grand Patron.

— Il est possible, en empruntant des passages souterrains, de se replier de la grue au Rayborn Building et de là à la station de métro South Capitol, en deux minutes au mieux et trois minutes quinze au pire, tout dépend des ascenseurs et de la circulation. Une fois que le Viet... (Tony se reprit). Une fois que Xan sera dans le métro, ils ne lui mettront pas la main dessus. En quelques minutes, il peut être à l'autre bout de Washington.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'ils ne le coinceront pas en moins de trois minutes quinze ? s'enquit le sénateur qui se moquait éperdument de Xan.

Tout ce qui l'intéressait, c'était de savoir si le petit homme ne mangerait pas le morceau au cas où il se ferait prendre.

— En supposant qu'ils ne se doutent de rien, il y aura au moins cinq bonnes minutes de flottement pendant lesquelles ils ne sauront que faire, dit le Grand Patron.

— Si tout se déroule comme prévu, poursuivit Tony, vous n'aurez même pas besoin de la voiture, que j'abandonnerai dans un coin avant de disparaître.

— Entendu, dit le Grand Patron. Mais elle est en parfait état de marche, j'espère ?

— Ça oui ! Prête pour prendre le départ à Daytona.

Le sénateur s'épongea le front, geste surprenant car il faisait plutôt froid en ce début de mars.

— Votre rapport, Xan, dit le Grand Patron.

Xan exposa son plan en détail ; il avait procédé à plusieurs répétitions au cours des deux derniers jours. Il avait passé les deux dernières nuits au sommet de la grue où il avait dissimulé le fusil. Les ouvriers allaient faire une grève de vingt-quatre heures, à partir de six heures ce soir.

— Demain à 18 heures, je serai autre bout Amérique, et Kane sera morte.

— Parfait, commenta le Grand Patron qui éteignit sa cigarette et en ralluma derechef une autre. Je me tiendrai à l'intersection de la Neuvième et de Pennsylvania Avenue et vous contacterai grâce à ma montre émetteur lorsque j'arriverai à 9 h 30, et une seconde fois lorsque la voiture de Kane passera devant moi. Lorsque votre montre se mettra à vibrer, Kane sera à trois minutes de vous, ce qui vous laissera trois minutes quarante-cinq en tout. Il faut que je vous prévienne combien de temps à l'avance ?

— Donnez-moi deux minutes trente, ça suffira, dit Xan.

— Est-ce que ce n'est pas un peu juste ? s'enquit le sénateur, suant toujours abondamment.

— Si jamais c'était trop juste, à vous de vous débrouiller pour la retenir sur les marches du Capitole, rétorqua le Grand Patron. Pas question pour Xan de se montrer plus que nécessaire, car plus il se tiendra à découvert et plus l'hélicoptère du Service Secret aura de chances de le repérer.

Le sénateur tourna la tête vers Xan.

— Vous dites avoir répété tous les jours ?

— Oui, fit Xan avec sa sobriété coutumière.

Ce n'était pas parce qu'il s'adressait à un sénateur qu'il allait se mettre à faire des phrases.

— Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas vu vous trimbaler avec votre arme sur le chantier ?

— Parce que fusil fixé avec ruban adhésif à plateforme au sommet de grue, dès mon retour de Vienne, et personne peut atteindre.

— Et si la grue descend, les ouvriers le repéreront tout de suite ?

— Non, je porte combinaison jaune et fusil démonté en huit morceaux peints en jaune et fixés sous plateforme. Même si on regarde avec jumelles puissantes, on croit que ça fait partie de grue. Quand j'ai été acheter fusil chez Dr. Schmidt, de Helmut, Helmut & Schmidt, même lui surpris par bidon de peinture jaune.

Tous éclatèrent de rire, le sénateur excepté.

— Combien de temps vous faut-il pour remonter le fusil ? poursuivit le sénateur, cherchant obstinément la faille.

Il adoptait la même technique quand il questionnait les soi-disant experts des commissions sénatoriales.

— Deux minutes pour remonter fusil et trente secondes pour trouver position de tir idéale ; deux minutes pour démonter fusil et le fixer à sa place initiale. J'utilise arme à verrou : carabine de haute précision Vomhofe Super Express 5,6 et balles soixante-dix-sept grains. Ça donne vitesse VO — c'est-à-dire prise au départ du canon — mille mètres par seconde. Autrement dit, sénateur, à deux cents mètres de distance et s'il n'y a pas de vent, il faudra que je vise trois ou quatre centimètres au-dessus du front de Kane pour faire mouche.

— Vous voilà rassuré ? demanda le Grand Patron au sénateur.

— Ma foi..., fit celui-ci en s'enfermant dans un silence bougon.

Il s'essuyait toujours le front lorsqu'il pensa soudain à autre chose. Il s'apprêtait à poser une nouvelle question à Xan quand la porte s'ouvrit, livrant passage à Matson.

— Désolé, patron. J'étais sur un coup.

— Vous nous apportez de bonnes nouvelles ? jeta sèchement le Grand Patron.

— Des mauvaises, plutôt, haleta Matson, hors d'haleine.

Ils le dévisagèrent tous d'un air inquiet.

— Allez-y, accouchez.

— Il s'appelle Mark Andrews, souffla Matson en se laissant choir sur une chaise.

— Qui ça « il » ? s'enquit le Grand Patron.

— Le type du F.B.I. qui a accompagné Calvert à l'hôpital.

— Si nous reprenions depuis le début ? suggéra le Grand Patron impavide.

Matson prit une profonde inspiration.

— Ça m'a toujours turlupiné, que Stames soit allé à l'hôpital avec Calvert.

— En effet, fit le Grand Patron avec un rien d'impatience dans le ton.

— Eh bien, Stames n'a pas mis les pieds à l'hôpital. C'est sa femme qui me l'a dit lorsque je suis allé lui présenter mes condoléances. Elle m'a raconté tout ce qu'il avait fait ce soir-là, et même qu'il était ressorti de chez lui sans avoir terminé sa moussaka. Le F.B.I. lui a fait promettre de garder le silence sur les événements de cette soirée, mais elle se figure que je travaille toujours pour le Bureau et elle a oublié — si tant est qu'elle l'ait su — que Stames et moi n'étions pas exactement comme cul et chemise. Je me suis tuyauté sur Andrews et je ne l'ai pas lâché d'une semelle au cours des dernières quarante-huit heures. Il est censé être en vacances pour deux semaines, mais il a une drôle de conception des vacances. Je l'ai aperçu au siège du F.B.I., dînant avec une femme médecin de Woodrow-Wilson, et fouinant au Capitole.

Le sénateur eut un tressaillement.

— Le médecin était de service la nuit où j'ai réglé leur compte au Grec et à son voisin de lit.

— S'ils savent tout, dit le Grand Patron, comment se fait-il que nous soyons encore ici ?

— Justement, c'est ça qui est bizarre. Je me suis débrouillé pour prendre un pot avec un vieux copain du Service Secret : il paraît que le programme de Kane n'a pas été changé d'un iota. De toute évidence,

le Service Secret n'a pas la moindre idée de ce que nous mijotons. Quant aux gars du F.B.I., ou ils sont au courant, ou ils ne savent rien, mais s'ils sont au courant ils se sont bien gardés de mettre le Service Secret au parfum.

— Vous avez appris quelque chose par vos anciens collègues du Bureau ? demanda le Grand Patron.

— Rien. Même soûls comme des bourriques, il n'y a pas moyen d'en tirer quoi que ce soit.

— Et Andrews, que sait-il au juste, d'après-vous ? poursuivit le Grand Patron.

— Il en pince pour la jolie doctoresse, mais il ne sait pas grand-chose, répondit Matson. Peut-être qu'il a réussi à tirer quelque chose du Grec. Si oui, il enquête seul sur cette affaire, et ça, ça n'est guère dans les habitudes de la maison.

— Comment cela ? fit le Grand Patron.

— La règle veut qu'on travaille en équipe au Bureau. Alors pourquoi n'y a-t-il pas des douzaines d'agents sur le coup ? A supposer même qu'il n'y en ait que six ou sept, ça me serait revenu aux oreilles, dit Matson. Je crois qu'ils pensent qu'il va y avoir une tentative d'assassinat sur la personne de la Présidente, mais qu'ils ne savent ni quand ni où ça va se produire.

— Est-ce que l'un d'entre nous a mentionné la date devant le Grec ? fit le sénateur très nerveux.

— Impossible de m'en souvenir, mais il n'y a qu'une façon de nous assurer qu'ils ignorent tout de nos projets, dit le Grand Patron.

— Laquelle ? s'enquit Matson.

— Liquider Andrews, répliqua le Grand Patron sans un battement de cils.

Un silence tomba, que Matson fut le premier à rompre.

— Pourquoi, patron ?

— Affaire de logique. S'il enquête pour le F.B.I., ils s'empresseront de modifier l'emploi du temps de demain. Jamais ils ne laisseraient

Kane quitter la Maison-Blanche s'ils étaient persuadés qu'une menace planait sur elle. Pensez aux conséquences. Si les gens du F.B.I. savaient que la vie de la Présidente était menacée et qu'ils n'ont opéré aucune arrestation à ce jour et ne se sont pas donné la peine de prévenir le Service Secret...

— En effet, dit Matson. Il leur faudrait trouver une excuse quelconque et annuler au dernier moment.

— Exactement. Donc si Kane franchit les grilles de la Maison-Blanche, nous passons à l'action comme prévu, car cela signifie qu'ils ne savent rien. Si elle ne sort pas, il ne nous reste plus qu'à nous évanouir dans la nature, car cela signifiera qu'ils en savent beaucoup trop et que ça pourrait devenir dangereux pour notre santé.

Le Grand Patron se tourna vers le sénateur qui ruisselait littéralement.

— Vous vous tiendrez sur les marches du Capitole, prêt à la retenir au besoin, nous nous chargerons du reste, dit-il d'un ton rude. Si nous ne la liquidons pas demain, nous pourrions dire que nous aurons joliment gaspillé notre temps et notre argent, sans compter qu'une occasion comme celle-ci ne se représentera pas de sitôt.

Le sénateur eut une sorte de gémissement.

— Vous êtes cinglé, mais ce n'est pas le moment de discuter. Il faut que je regagne le Sénat avant qu'on remarque mon absence.

— Calmez-vous, monsieur le sénateur. Nous avons la situation en main ; quoi qu'il arrive nous ne pouvons plus perdre.

— Parlez pour vous. A la fin de la journée, c'est peut-être moi qui serai le dindon de la farce.

Le sénateur se leva. Le Grand Patron attendit en silence que la porte se fût refermée sur lui.

— Maintenant que ce foireux est parti, passons aux choses sérieuses. Parlez-nous un peu de Mark Andrews, Matson. Qu'est-ce qu'il a fabriqué exactement ?

Matson fit un compte rendu complet des allées et venues de Mark, au cours des dernières quarante-huit heures.

— Le moment est en effet venu de descendre Mr. Andrews ; nous verrons comment le F.B.I. réagira, décida le Grand Patron. Voici comment nous allons procéder, Matson. Vous allez retourner immédiatement au Sénat et...

Matson écoutait sans en perdre une miette, prenant des notes et hochant la tête à l'occasion.

— Des questions ? fit le Grand Patron lorsqu'il eut terminé.

— Non, chef.

— Si après cela ils laissent cette salope sortir de la Maison-Blanche, c'est qu'ils ne sont au courant de rien. Encore une précision avant de nous séparer. Si les choses tournaient mal demain, c'est chacun pour soi et on la boucle, compris ? Vous serez dédommagés ultérieurement selon les modalités habituelles.

Tout le monde acquiesça.

— Dernier point : au cas où notre coup foirerait, j'en connais un sur qui il ne faudra surtout pas compter, à nous donc de prendre les mesures qui s'imposent en ce qui le concerne. Voici ce que je vous propose. Xan, lorsque Kane...

Le silence s'abattit sur le petit groupe.

— Je crois qu'il est l'heure de déjeuner, enchaîna le Grand Patron. Désolé que vous ne puissiez être des nôtres, Matson. Faites en sorte que ce repas soit le dernier que prendra Andrews.

Matson esquissa un sourire.

— Comptez sur moi, ça va m'ouvrir l'appétit, dit-il en tournant les talons.

Le Grand Patron décrocha le téléphone.

— Nous sommes prêts, vous pouvez servir, fit-il en allumant une nouvelle cigarette.

Mercredi 9 mars

14 h 15

Au moment où Mark finissait de déjeuner, deux hommes s'empressèrent de terminer leurs sandwiches et se levèrent de table. Mark se hâta de retourner au Sénat car il voulait voir Henry Lykham entre deux portes, avant que les débats commencent. Après une bonne nuit de sommeil, le responsable pourrait peut-être lui donner d'autres éclaircissements. Mark avait également besoin des comptes rendus des séances de la commission judiciaire sur le contrôle des armes à feu, afin d'étudier les questions posées par Brooks, Byrd, Dexter, Harrison et Thornton. Ces documents lui fourniraient sans doute une autre pièce du puzzle, encore qu'à la réflexion il en doutât. Il en venait en effet à se demander s'il fallait attendre des hommes politiques des révélations quelconques. Il arriva quelques minutes avant le commencement de la séance et demanda à un jeune appariteur d'aller chercher Lykham.

L'air très affairé, Lykham sortit quelques instants plus tard. De toute évidence, il n'était pas d'humeur à papoter dix minutes avant une séance plénière. Tout ce que Mark parvint à obtenir de lui, c'est l'endroit où l'on pouvait se procurer les comptes rendus des débats des commissions.

— Pour cela, il faut vous adresser au bureau de la commission, à l'autre bout du couloir.

Mark le remercia et gagna à pied la galerie où son ami le garde lui avait déniché un siège. La salle était déjà comble. Les sénateurs entraient et prenaient place. Il décida d'aller chercher les documents plus tard.

Le vice-président Bill Bradley demanda le silence et le sénateur Dexter, reconnaissable à sa grande taille, balaya les lieux d'un lent regard théâtral afin de s'assurer qu'on était prêt à l'écouter. Lorsque ses yeux se posèrent sur Mark, il eut l'air un tantinet surpris mais se reprit rapidement et commença à énoncer ses derniers arguments contre le projet de loi.

Très gêné, Mark regretta de ne pas s'être assis au fond, hors de portée de l'œil de lynx de Dexter. Le débat n'en finissait pas. Brooks, Byrd, Dexter, Harrison, Thornton, chacun tenait à y aller de son couplet avant le vote du lendemain.

Mark les écouta tous attentivement mais n'apprit rien de neuf. Selon toute apparence, il était dans une impasse. Il ne lui restait plus qu'à aller chercher les comptes rendus des séances. Il allait devoir les lire pendant la nuit et, après avoir entendu les cinq sénateurs s'exprimer à deux reprises déjà sur ce même sujet, il doutait d'y trouver quoi que ce soit d'intéressant. Mais en l'absence d'autre piste, il n'avait pas le choix. Le reste, c'était l'affaire du Directeur. Il se dirigea vers l'ascenseur, descendit jusqu'au rez-de-chaussée, sortit du Capitole et traversa les jardins pour regagner le Dirksen Building.

— Je voudrais les comptes rendus des séances sur le projet de loi sur le contrôle des armes à feu, je vous prie.

— Vous les voulez... tous ? s'ébahit la secrétaire.

— Oui, répondit Mark.

— Mais il y a eu six séances, et des séances qui ont duré toute la journée.

Nom de Dieu, pensa Mark, la nuit n'y suffira pas ; et dire qu'il n'avait à lire que les questions et les déclarations de Brooks, Byrd, Dexter, Harrison et Thornton !

— Vous signez ou vous payez ?

— J'aimerais bien pouvoir signer, plaisanta-t-il.

— Vous êtes fonctionnaire ?

Oui, songea Mark, mais c'est top secret.

— Non, dit Mark en sortant son portefeuille.

— Si vous passiez par l'un des sénateurs de votre État, vous les auriez probablement gratuitement. Sinon, c'est dix dollars.

— Je ne peux pas attendre, dit Mark, je préfère payer.

Il sortait son argent lorsque le sénateur Stevenson s'encadra dans

la porte.

— Bonjour, sénateur, gazouilla la secrétaire en se tournant vers lui.

— Bonjour, Debbie. Est-ce que vous auriez un exemplaire du projet de loi sur la pollution atmosphérique pondu par la sous-commission ?

— Bien sûr que oui, sénateur, je vous demande une minute. (Elle disparut dans une pièce.) C'est le seul exemplaire que nous ayons. Je peux vous le confier les yeux fermés, sénateur ? (Elle éclata de rire.) Ou vaut-il mieux que je vous demande une petite signature ?

Les sénateurs signent, eux aussi, songea Mark. Pour tout et pour n'importe quoi. Henry Lykham distribue des signatures à longueur de journée, même quand il va déjeuner. Pas étonnant que je paie autant d'impôts. Je suppose qu'on leur présente leur note de restaurant à la fin de... Le restaurant ! Nom d'un chien ! Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé plus tôt ! Mark partit au galop.

— Vos comptes rendus, monsieur ! cria une voix derrière lui.

Trop tard.

— Un dingue, dit la secrétaire au sénateur Stevenson.

— Il faut être malade en effet pour vouloir lire tous ces documents, renchérit le sénateur en regardant le tas de papiers abandonné par Mark.

Mark se rendit directement à la salle G-221, où il avait déjeuné la veille en compagnie de Lykham. Une plaque sur la porte indiquait « Salle à manger des fonctionnaires ».

— Excusez-moi de vous déranger, dit Mark en s'approchant d'un des membres du personnel de service. C'est bien ici que les sénateurs déjeunent ?

— Aucune idée, demandez à l'hôtesse. Nous, on nettoie, c'est tout.

— Et où puis-je la trouver ?

— A cette heure-ci elle est partie. Repassez demain, peut-être qu'elle pourra vous dépanner.

— Merci, fit Mark avec un soupir. Vous ne savez pas s'il y a une autre salle à manger au Sénat ?

— Si, salle S-109 au Capitole. La grande salle à manger, mais ça m'étonnerait qu'on vous laisse entrer.

Mark courut jusqu'à l'ascenseur et attendit en piaffant. Une fois au sous-sol, il bondit hors de la cabine et, dépassant l'entrée du labyrinthe de souterrains qui relient tous les bâtiments administratifs construits sur la colline du Capitole, se rua vers le panneau indiquant « Capitole ». Le petit train était sur le point de partir. Mark monta dans le dernier compartiment et s'assit en face de deux fonctionnaires, qui caquetaient d'un air entendu au sujet d'un quelconque projet de loi.

Quelques instants plus tard, un signal sonore annonça aux voyageurs qu'ils étaient arrivés à destination et le train s'immobilisa au sous-sol de l'aile du Sénat.

Ces braves gens ont vraiment la belle vie, songea Mark. Ils n'ont pas à se risquer dans le monde cruel qui est le nôtre. Ils passent leur vie à faire la navette d'une réunion à l'autre.

Jaune glaireux, encombré de tuyaux, le sous-sol — qui était la réplique exacte de celui que Mark venait de quitter — était équipé de l'inévitable distributeur de Pepsi. Coca-Cola avait dû être fou de rage que Pepsi lui dame le pion. Mark s'élança dans l'escalator et attendit l'ascenseur, tandis que deux personnages à l'air important s'engouffraient dans l'appareil réservé aux sénateurs.

Mark descendit au rez-de-chaussée et, non sans perplexité, examina les lieux. Partout des arcades de marbre et des couloirs. Il demanda à l'un des policiers du Capitole où se trouvait la salle à manger du Sénat.

— Tout droit, premier couloir à gauche, le couloir étroit.

Mark lui jeta un rapide merci par-dessus son épaule et trouva sans problème le couloir étroit. Il passa devant les cuisines et un panneau indiquant « Réservé à la presse ». Devant lui, sur un panneau de bois, il lut la mention : « Réservé aux sénateurs ». Une porte ouverte sur la droite conduisait dans une antichambre, décorée d'un lustre, d'une moquette rose à motifs, et de sièges recouverts de cuir vert. Des fresques éclatantes et chargées ornaient le plafond. Par l'entrebâillement d'une autre porte, Mark aperçut des nappes blanches, des fleurs, bref un cadre raffiné. Une femme entre deux âges

s'encadra sur le seuil.

— Je peux vous aider ? dit-elle, le sourcil interrogateur.

— Je prépare une thèse sur la vie des sénateurs, dit Mark.

Et, sortant son portefeuille de sa poche, il exhiba sa carte de Yale, son pouce soigneusement plaqué sur la date d'expiration. Son interlocutrice eut l'air médiocrement intéressée.

— Tout ce que je voudrais, c'est jeter un coup d'œil, histoire de m'imprégner de l'atmosphère.

— La salle à manger est vide, monsieur. Il est rare que les sénateurs déjeunent tard le mercredi. En général, ils regagnent leur État d'origine le jeudi pour y passer un week-end prolongé. La seule chose qui les retient ici cette semaine, c'est le projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

Mark avait réussi à se glisser au milieu de la pièce. Une serveuse qui débarrassait une table lui adressa un sourire.

— Comment ça se passe pour l'addition ? Les sénateurs signent ? Ou bien est-ce qu'ils paient en espèces ?

— Ils signent presque tous et ils règlent à la fin du mois.

— Comment faites-vous pour vous y retrouver ?

— Nous notons tout au fur et à mesure.

Elle désigna du doigt un épais registre où l'on pouvait lire « Comptabilité ». Mark savait, par leurs secrétaires, que vingt-trois sénateurs avaient déjeuné ce fameux jour. Un autre sénateur en aurait-il fait autant sans en aviser sa collaboratrice ? Il était à deux doigts de le découvrir.

— Vous pourriez me montrer une page, n'importe laquelle, juste pour que je me fasse une idée ? fit Mark avec son sourire le plus désarmant.

— Je ne sais pas si je peux...

— Juste le temps de jeter un coup d'œil. Je veux qu'en lisant ma thèse les gens sentent que je connais mon sujet. Tout le monde a été

si compréhensif avec moi jusqu'à maintenant.

— D'accord, dit la femme d'un ton réticent. Mais alors faites vite.

— Merci. Prenons un jour au hasard, le 24 février par exemple.

Elle ouvrit le registre, tourna les pages.

— C'était un jeudi, remarqua-t-elle. Stevenson, Nunn, Moynihan, Heinz, les noms se succédaient. Dole, Hatfield, Byrd. Ainsi Byrd avait déjeuné au Sénat ce jour-là. Il poursuivit sa lecture. Templeman, Brooks. Tiens, Brooks aussi. Des noms encore des noms. Barnes, Reynolds, Thornton. L'hôtesse referma son livre. Pas de Harrison, ni de Dexter.

— Rien de bien excitant, comme vous voyez, dit-elle.

— En effet, renchérit Mark.

Il prit congé, non sans l'avoir abondamment remerciée.

Une fois dans la rue, il héla un taxi. L'un des trois hommes qui le filaient l'imita. Les deux autres s'empressèrent d'aller récupérer leur voiture.

Mark arriva au Bureau quelques instants plus tard, régla la course, montra ses papiers à l'entrée, et prit l'ascenseur jusqu'au septième. Mrs. McGregor le gratifia d'un sourire. Le Directeur doit être seul, se dit Mark. Il frappa et entra.

— Eh bien, Mark ?

— Brooks, Byrd et Thornton ne sont pas dans le coup, monsieur.

— Pour ce qui est des deux premiers, ça ne me surprend pas, dit le Directeur. Quant à Thornton, je n'en aurais pas juré. Comment avez-vous fait pour les éliminer de votre liste ?

Et Mark de raconter l'idée de génie qui lui avait soudain traversé l'esprit lorsqu'il avait pensé à la salle à manger des sénateurs, tout en se demandant s'il n'avait pas encore oublié autre chose.

— Ça aurait dû vous venir il y a trois jours, Mark, vous ne croyez pas ?

— Si, monsieur.

— Et à moi aussi, d'ailleurs, ajouta le Directeur. Nous nous retrouvons donc avec Dexter et Harrison. Détail intéressant, tous deux — comme la quasi-totalité de leurs pairs — seront à Washington demain et tous deux assisteront à la cérémonie au Capitole. Il est étonnant de constater que, même à ce niveau, les hommes aiment voir s'accomplir les crimes qu'ils ont commandités.

« Reprenons depuis le début, Andrews. La Présidente quitte la Maison-Blanche par le portail sud à 10 heures, à moins que je ne l'en empêche. Il nous reste donc dix-sept heures, et un dernier espoir. Les gars du labo ont réussi à trouver le billet portant les empreintes de Mr. Casefikis : le vingt-deuxième. Un coup de chance, parce que s'il leur avait fallu en examiner encore une demi-douzaine, jamais ils n'y seraient arrivés avant demain matin 10 heures. Le billet porte plusieurs autres empreintes, ils vont passer la nuit dessus. Je pense être chez moi vers minuit. Si vous avez du nouveau, téléphonez-moi. Soyez ici à 8 h 15 demain. Je doute que vous puissiez faire grand-chose maintenant, mais ne vous mettez pas martel en tête. J'ai vingt agents sur le coup — aucun d'entre eux n'est au courant des détails, bien entendu —, et je ne laisserai la Présidente se risquer dans la zone dangereuse que si nous tenons vraiment ces fumiers.

— Rendez-vous donc ici à 8 h 15, monsieur, dit Mark.

— Une dernière recommandation, Mark, et surtout ne le prenez pas mal : évitez de voir le Dr. Dexter. Je n'ai pas envie que l'opération foire au dernier moment à cause de votre vie privée.

— Bien, monsieur.

Mark sortit, avec l'impression d'être inutile. Vingt agents étaient désormais sur l'affaire. Depuis combien de temps le Directeur les avait-il mis sur le coup sans le lui dire ? Vingt hommes qui s'efforçaient de découvrir qui, de Dexter ou de Harrison, était coupable, sans savoir de quoi. Seuls le Directeur et lui étaient au courant de tout, et il craignait que le Directeur n'en sût davantage que lui. Peut-être serait-il plus sage d'éviter Elizabeth jusqu'à demain soir. Il récupéra sa voiture, reprit le chemin du Dirksen Building, et tout en conduisant se rappela qu'il avait oublié les comptes rendus des séances au bureau de la commission. Arrivé là-bas, il se sentit irrésistiblement attiré par les cabines téléphoniques. Il fallait absolument qu'il sache comment elle se sentait après son accident de voiture. Il téléphona à Woodrow-Wilson.

— Elle a quitté l'hôpital il y a déjà un bon moment.

— Merci, dit Mark.

Et le cœur battant, il composa le numéro du domicile d'Elizabeth.

— Elizabeth ?

— Oui, Mark.

Sa voix lui sembla... Comment dire ? Distante, apeurée, lasse ? Des centaines de questions traversèrent l'esprit de Mark.

— Puis-je venir vous voir tout de suite ?

— Oui.

Il y eut un déclic : elle avait raccroché.

Mark sortit de la cabine, les mains moites. Il lui restait juste une chose à faire avant d'aller chez Elizabeth : récupérer les comptes rendus des séances qui s'étaient tenues au Sénat sur le projet de loi du contrôle des armes à feu.

Mark se dirigea vers l'ascenseur, avec l'impression d'entendre des pas derrière lui. Arrivé devant l'ascenseur, il appuya sur le bouton « Montée » et jeta un coup d'œil autour de lui. Au milieu d'un peloton compact de fonctionnaires, de sénateurs et de touristes, deux hommes le surveillaient — à moins qu'ils ne fussent là pour le protéger. Un troisième larron portant des lunettes noires faisait mine d'examiner une affiche de la Sécurité sociale. Mark, qui était expert en la matière, trouva qu'il avait encore plus l'allure d'un agent que les deux autres.

Le Directeur lui avait dit avoir mis vingt agents sur l'affaire, trois d'entre eux avaient dû être affectés à la surveillance de Mark. Et merde ! Ils allaient le filer jusque chez Elizabeth et se dépêcheraient de prévenir le Directeur. Pas question qu'ils le filent jusque là-bas. Ce n'est pas leurs oignons. Il allait les semer tous les trois. Il avait besoin de la voir dans le calme, sans se sentir épié. Il se mit à carburger sec, tout en essayant de voir lequel des deux ascenseurs allait arriver le premier. Deux des agents faisaient maintenant mouvement vers lui, celui qui avait le nez sur l'affiche ne bougea pas d'un pouce. Peut-être ne faisait-il pas partie de la maison après tout, encore qu'il y eût dans son allure quelque chose de familier. Les agents se reniflent entre eux, et Mark aurait juré que l'homme aux lunettes noires en était un.

Mark reporta son attention sur l'ascenseur. La flèche à sa droite s'alluma et les portes s'ouvrirent avec lenteur. Mark se rua à l'intérieur et se posta devant les boutons, le regard tourné vers le couloir. Les deux agents lui emboîtèrent le pas et vinrent se camper derrière lui. L'homme aux lunettes noires se dirigea vers la cabine alors que les portes commençaient à se fermer. Mark appuya sur le bouton « Ouverture » et les portes se rouvrirent. Il faut que je lui donne une chance de monter, se dit Mark, comme ça je les coincerai tous les trois en même temps. Mais le troisième larron ne mordit pas à l'hameçon et resta planté là, le regard fixe, comme s'il attendait le prochain ascenseur. Peut-être n'était-ce pas un agent et voulait-il tout simplement descendre. Pourtant Mark aurait bien juré... Les portes commencèrent à se refermer et au moment qu'il jugea le plus opportun, Mark se précipita dehors. Raté ! O' Malley parvint à se faufiler dehors lui aussi, tandis que son équipier prenait, lentement mais inéluctablement, son essor vers le huitième étage. Mark n'était plus filé que par deux personnes. L'autre ascenseur arriva. Le troisième agent monta dans la cabine d'un pas résolu. Très astucieux, ou alors parfaitement innocent, se dit Mark en attendant dehors. O' Malley était juste derrière lui. A qui le tour maintenant ?

Mark monta dans l'ascenseur et appuya sur le bouton « Descente », O' Malley n'eut aucune peine à le suivre. Mark appuya sur le bouton « Ouverture » et ressortit sans se presser, aussitôt imité par O' Malley, impavide. Le troisième homme ne broncha pas et resta dans la cabine. Ils travaillent sûrement ensemble, songea Mark. Mark bondit dans la cabine et d'un doigt rageur appuya sur le bouton « Fermeture ». Les portes coulissèrent avec une horrible lenteur, mais O' Malley qui s'était éloigné de deux pas allait se faire avoir. Au moment où les portes se refermaient, Mark sourit. Deux de chute : l'un coincé au rez-de-chaussée, l'autre en route pour le dernier étage, tandis que lui descendait au sous-sol en compagnie du troisième larron.

O' Malley rattrapa Pierce Thompson au cinquième, ils soufflaient tous les deux comme des phoques.

— Où est-il ? beugla O' Malley.

— Comment ça, « où est-il » ? Il n'est pas avec toi ?

— Non, il m'a filé entre les doigts.

— Merde alors ! Qui sait où il aura été se fourrer maintenant, dit Thompson. Mais enfin bon Dieu, dans quel camp s'imagina-t-il qu'on est, le con ? Qui est-ce qui va annoncer la bonne nouvelle au

Directeur ?

— Pas moi, jeta O' Malley. Tu es mon supérieur hiérarchique, c'est à toi d'y aller.

— Si tu crois que je vais mettre le patron au courant, tu te gourres, fit Thompson. Pour que ce fumier de Matson récolte les félicitations ? Merci bien ! Parce que tu peux être sûr qu'il lui colle toujours au train, lui. Non, on va le retrouver. Tu prends les quatre premiers étages et moi les quatre derniers. Dès que tu le repères, tu m'appelles.

Lorsque l'ascenseur arriva au sous-sol, Mark ne bougea pas. Le troisième homme sortit de la cabine et parut hésiter. Mark s'empressa d'appuyer de toutes ses forces sur le bouton « Fermeture » et la porte se referma. Cette fois, il était seul. Il tenta d'éviter un arrêt au rez-de-chaussée mais sans résultat : il y avait quelqu'un qui voulait monter. Pourvu que ce ne soit pas l'un de ses trois poursuivants. Tant pis, il lui fallait courir le risque. Dès que les portes s'ouvrirent, il se rua dehors. Pas le moindre agent à l'horizon, personne en contemplation devant l'affiche de la Sécurité sociale. Il courut ventre à terre vers la porte à tambour, à l'autre bout du couloir. Le garde de service lui jeta un regard soupçonneux et porta la main à son holster. Il franchit la porte et se retrouva à l'air libre, cavalant comme un perdu. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et ne vit que des gens marchant paisiblement, pas le moindre coureur en vue : il avait réussi à les semer.

Il traversa Pennsylvania Avenue, se faulillant entre les voitures au milieu d'un concert de grincements de frein et d'épithètes malsonnantes. Il atteignit le parking et sauta dans sa voiture, tout en cherchant désespérément de la monnaie. Qu'est-ce que c'était que cette manie de fabriquer des pantalons aux poches inaccessibles une fois que l'on était assis ? Il tendit son ticket, paya, et mit le cap sur Georgetown où l'attendait Elizabeth. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : pas de conduite intérieure Ford en vue. Gagné, il avait gagné ! Il s'était débarrassé de ses anges gardiens. Il ne put retenir un sourire : pour une fois, il avait possédé le Directeur. A l'angle de Pennsylvania Avenue et de la Quatorzième, il passa juste au moment où le feu changeait de couleur et commença à respirer un peu plus librement.

Une Buick noire grilla carrément le feu. Une chance qu'il n'y ait pas de flics dans le secteur.

En arrivant à Georgetown, Mark se sentit repris par sa nervosité,

une nervosité liée cette fois à Elizabeth, et non plus au Directeur et au monde dans lequel ils évoluaient tous les deux. Il avait le cœur battant lorsqu'il sonna à sa porte.

Elizabeth parut sur le seuil, l'air épuisé. Elle l'entraîna sans un mot dans le séjour.

— Comment vous sentez-vous ? Vous avez récupéré ?

— Oui, merci. Comment avez-vous appris que j'avais eu un accident de voiture ?

— En appelant l'hôpital, dit Mark très vite.

— Vous mentez, Mark. Je ne les ai pas prévenus, et je suis partie de bonne heure, à la suite d'un coup de fil de mon père.

Incapable de croiser son regard, Mark s'assit et se mit à fixer le tapis.

— Je n'ai pas envie de vous mentir, Elizabeth. Ne m'y obligez pas.

— Pourquoi suivez-vous mon père ? jeta-t-elle. Vous étiez aux réunions de sa commission, vous étiez aux débats du Sénat. Pas étonnant qu'au *Mayflower* il ait eu l'impression de vous avoir déjà vu quelque part.

Mark garda le silence.

— Vous refusez de vous expliquer ? Je ne suis pas complètement idiot. Vous étiez en service commandé, n'est-ce pas ? Vous en avez fait des heures supplémentaires, agent Mark Andrews ! Pour un homme chargé de surveiller les filles de sénateurs, vous n'êtes pas très malin. Combien en avez-vous accroché à votre tableau de chasse cette semaine ? Vous avez réussi à leur extorquer des renseignements croustillants ? Pourquoi ne pas vous attaquer aux épouses de sénateurs la prochaine fois ? Je suis sûre que votre charme juvénile ferait merveille sur elles, encore qu'avec moi, ça n'ait pas mal marché, espèce de salaud.

En dépit des efforts qu'elle faisait pour garder son sang-froid, Elizabeth se mordit la lèvre et ne put empêcher sa voix de trembler. Mark fixait toujours obstinément le tapis.

— Partez, Mark. Partez tout de suite, maintenant que je vous ai dit

ce que j'avais sur le cœur, fit-elle, d'un ton redevenu glacial. J'espère ne jamais vous revoir, cela me permettra peut-être de cesser de me mépriser. Allez-vous-en, retournez vous vautrer dans la fange.

— C'est un malentendu, Elizabeth.

— Tiens donc ! Vous êtes un pauvre incompris et vous m'aimez pour moi-même. Il n'y a pas d'autre femme dans votre vie, fit-elle, amère. Du moins, pas tant qu'on ne vous aura pas confié une nouvelle mission. Parce que celle-ci est terminée. Vous n'avez plus qu'à dénicher une autre malheureuse à qui servir vos boniments sur le grand amour.

Mark ne pouvait pas lui reprocher de réagir ainsi. Il sortit sans un mot.

Il prit sa voiture et rentra chez lui dans un état second. Les occupants du véhicule qui le suivait avaient, eux, les idées on ne peut plus claires. En arrivant, Mark laissa les clés de la Mercedes à Simon et prit l'ascenseur pour gagner son appartement.

La Buick noire se gara à une centaine de mètres de son immeuble. De leur poste d'observation, les deux hommes voyaient la lumière dans l'appartement de Mark. L'un des guetteurs postés dans la Buick alluma encore une cigarette, et jeta un coup d'œil à sa montre.

Après des mois de négociations et tractations diverses où il lui avait fallu pratiquer la politique de la carotte et du bâton, le projet de loi sur le contrôle des armes à feu allait enfin être présenté à la Chambre pour y être approuvé une fois pour toutes.

Ce jour-là, Florentina entrerait dans l'Histoire de l'Amérique et y laisserait son empreinte. Même si c'était sa seule réussite pendant la durée de son mandat, elle pourrait en être fière jusqu'à la fin de ses jours.

Qu'est-ce qui pouvait empêcher la loi d'être adoptée maintenant ? se demanda-t-elle pour la centième fois. Et pour la centième fois, la même terrible pensée fulgura dans son esprit, qu'elle chassa résolument.

Jeudi 10 mars

5 heures

Le Directeur s'éveilla en sursaut. Allongé dans son lit, il se sentait désarmé. Que faire à cette heure si ce n'est contempler le plafond et réfléchir, ce qui ne l'avancait guère. Il passa en revue pour la énième fois les événements des six derniers jours, n'envisageant qu'en dernier lieu la solution consistant à annuler l'opération, mesure qui permettrait au sénateur et à ses acolytes de se tirer sans dommage de cette affaire. Peut-être étaient-ils au courant et avaient-ils disparu le temps de se faire un peu oublier avant de passer de nouveau à l'action ? De toute façon, le problème — son problème — restait entier.

Le sénateur s'éveilla à 5 h 35, trempé de sueur, au terme d'une nuit agitée où il n'avait dormi que par à-coups et jamais plus de quelques minutes d'affilée. Ç'avait été une sale nuit, ponctuée de coups de tonnerre, d'éclairs, et du hululement des sirènes. C'était le bruit des sirènes qui l'avait mis dans cet état. Sa nervosité dépassait tout ce qu'il avait imaginé. Sur le coup de 3 heures, il avait même failli téléphoner au Grand Patron pour lui dire qu'il laissait tomber et ce malgré les menaces voilées que ce dernier n'avait cessé d'agiter sous son nez. L'image de la Présidente Kane gisant morte à ses pieds rappelait au sénateur que tout un chacun, aujourd'hui encore, se souvenait très exactement de l'endroit où il se tenait lorsque John F. Kennedy avait été assassiné. Quant à lui, comment oublierait-il jamais qu'il était aux côtés de Florentina Kane lorsqu'elle était morte. Cela lui semblait cependant moins épouvantable que de voir son nom à la une des journaux, sa réputation et sa carrière brisées. Il avait tellement besoin d'être rassuré qu'il fut à deux doigts d'appeler le Grand Patron, et donc d'enfreindre la consigne aux termes de laquelle ils devaient éviter d'entrer en contact avant la fin de la matinée, moment où le Grand Patron serait à Miami.

Cinq hommes étaient déjà morts, dont la disparition n'avait causé que de maigres remous, la mort de la Présidente Kane secouerait le monde entier.

Le sénateur se planta devant la fenêtre et, l'oeil vide, fixa un

instant le paysage avant de tourner les talons. Il ne cessait de regarder sa montre, souhaitant pouvoir arrêter la marche du temps. Las, la grande aiguille poursuivait sa course implacable et elle marquerait bientôt 10 h 56. Histoire de s'occuper, il prit son petit déjeuner et se plongea dans le *Washington Post*. De nombreux édifices et bâtiments divers avaient pris feu pendant la nuit, au cours d'un orage qui était certainement l'un des plus violents que Washington ait jamais connus. En Virginie, le Lubber Run avait débordé, causant des dégâts importants. Pas un mot ou presque sur la Présidente Kane. Le sénateur aurait donné cher pour pouvoir parcourir aujourd'hui les journaux du lendemain.

Le premier coup de fil que reçut le Directeur émanait d'Elliott. Les activités et allées et venues récentes des sénateurs Dexter et Harrison n'éclairaient pas d'un jour nouveau la situation — dont le rase-muraille ignorait quasiment tout, au demeurant. Le Directeur bougonna et termina son œuf au plat, tout en lisant le compte rendu que faisait le *Post* de l'orage proprement infernal qui s'était abattu sur Washington pendant la nuit. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre : le ciel était clair et dégagé. Temps idéal pour un assassinat, se dit-il, tout à fait le genre de temps qui fait sortir les vipères de leur trou. Jusqu'à quand pouvait-il attendre avant de mettre tout le monde au courant ? Florentina Kane devait quitter la Maison-Blanche à 10 heures. Il lui faudrait prévenir le chef du Service Secret bien avant, et si nécessaire, la Présidente, au moins une heure avant. Et puis merde, il attendrait la dernière minute, quitte à s'expliquer après. Il était prêt à jouer sa carrière pour prendre sur le fait l'infâme sénateur. Mais de là à mettre en danger la vie de la Présidente...

Il partit de chez lui un peu après 6 heures, au volant de sa Ford. Il voulait être au Bureau deux bonnes heures avant Andrews, de façon à examiner les rapports que ses hommes devaient lui fournir. Ses proches collaborateurs n'avaient pas dû dormir beaucoup et devaient se demander quelle était la raison de tout ce remue-ménage. Ils la connaîtraient bien assez tôt. Le directeur adjoint du service Prospective et le chef de la Criminelle allaient l'aider à décider s'il devait aller de l'avant ou renoncer. Il prit la rampe et se gara à sa place habituelle.

Elliott l'attendait près de l'ascenseur, toujours présent, toujours ponctuel, selon son habitude. Ce n'est pas un homme, c'est un robot, se dit le Directeur. Il va falloir que je songe à m'en débarrasser ; à moins, bien entendu, que je ne saute avant lui. Il prit soudain

conscience du fait qu'il risquait de se trouver ce soir dans l'obligation de remettre sa démission au chef de l'exécutif. Il chassa cette idée de son esprit, le problème se réglerait de lui-même, le moment venu. Pour l'instant, il fallait s'occuper des événements des cinq prochaines heures.

Elliott n'avait rien glané d'intéressant. Dexter et Harrison avaient tous deux reçu et passé des coups de fil pendant la nuit et très tôt le matin, mais des coups de fil parfaitement anodins. Le Directeur voulut savoir où se trouvaient les deux hommes en ce moment précis.

— Chez eux, en train de prendre leur petit déjeuner : Dexter à Kensington, et Harrison à Alexandria. Six agents les surveillent depuis 5 heures du matin, ils ont ordre de ne pas les lâcher de la journée.

— Parfait. Prévenez-moi aussitôt que vous avez du nouveau.

— Bien sûr, monsieur.

Le Directeur reçut ensuite l'expert du labo, s'excusant de lui avoir fait passer une nuit blanche. Le manque de sommeil n'avait guère affecté le spécialiste : il semblait frétilant et frais comme un gardon, ce qui n'était pas le cas du Directeur, lequel en se rasant s'était trouvé une mine sinistre.

Plutôt petit, frêle et pâle, Daniel Sommerton attaqua son rapport. Passionné par son métier, il arborait cet air sérieux qu'ont les enfants quand ils jouent. Le Directeur ne bougea pas de son fauteuil. Sommerton, lui, resta debout, seule façon pour lui de dominer la situation car si le Directeur s'était levé, il l'aurait écrasé de toute sa hauteur.

— Nous avons trouvé dix-sept empreintes de doigts et trois de pouces, monsieur le Directeur, annonça-t-il d'un ton guilleret. Nous les traitons à la ninhydrine¹ (*1. Réactif qui permet de mettre en évidence les protéines présentes dans les empreintes. (N.d.T.)*) et non à l'iode, car nous sommes dans l'incapacité de les étudier une à une pour des raisons techniques dont je vous ferai grâce.

Il eut une sorte de moulinet impérieux du bras pour indiquer qu'il n'avait pas l'intention d'infliger au Directeur des explications scientifiques, dont il aurait été le premier à reconnaître qu'il avait du mal à les suivre.

— Nous pensons pouvoir identifier encore deux autres empreintes,

poursuivit Sommerton, et nous vous donnerons un compte rendu sur la totalité des empreintes dans deux ou trois heures.

Le Directeur jeta un coup d'œil à sa montre : 6 h 45, déjà.

— Beau travail, Sommerton. Faites-moi parvenir les résultats, quels qu'ils soient, le plus vite possible, et remerciez les gars de votre équipe qui ont passé la nuit là-dessus.

L'expert prit congé du Directeur, impatient de retrouver ses dix-sept doigts, ses trois pouces, et ses deux empreintes non encore identifiées. Le Directeur appuya sur un bouton et demanda à Mrs McGregor de lui envoyer le directeur adjoint du service Prospective.

Deux minutes plus tard, Walter Williams se présentait devant lui.

Williams, que tout le monde au F.B.I. appelait le Cerveau ou tout simplement W.W., faisait un bon mètre quatre-vingts. Blond, le visage blême et étroit, il avait un front superbe, tout en hauteur, sillonné de rides qui ne devaient rien à la morosité — bien au contraire. Il dirigeait le cercle de réflexion composé de six membres dont les possibilités intellectuelles, si elles n'égalaient pas les siennes, étaient cependant nettement supérieures à la moyenne. Le Directeur lui soumettait souvent des situations hypothétiques auxquelles W.W. fournissait une réponse qui s'avérait le plus souvent être la bonne. Le Directeur avait toute confiance en son jugement, mais ce n'était pas un jour où il pouvait se permettre de prendre des risques. W.W. avait intérêt à fournir une réponse convaincante à la question que le Directeur lui avait posée la veille au soir, sinon il ne lui resterait plus qu'à appeler la Présidente.

— Bonjour, monsieur le Directeur.

— Bonjour, W.W. Vous avez réfléchi à mon petit problème ?

— Très intéressant, monsieur. A mon avis, la réponse est simple.

Pour la première fois de la matinée, le Directeur eut une ombre de sourire.

— A condition, évidemment, que je vous aie bien compris, monsieur le Directeur.

Le sourire de Hait Tyson s'élargit un tantinet. W.W., qui était si à cheval sur l'étiquette que, même en petit comité, il se refusait à

appeler Tyson autrement que « monsieur le Directeur », n'était pas homme à se tromper. Avec des haussements de sourcils qui n'étaient pas sans rappeler les fluctuations de l'indice Dow-Jones, une année d'élections, W.W. poursuivit son exposé.

— J'ai pris, comme vous me l'aviez demandé, l'hypothèse de départ suivante : la Présidente quitte la Maison-Blanche à l'heure X pour se rendre en voiture au Capitole, trajet qui lui prend six minutes. Je suppose qu'elle se déplace dans un véhicule blindé, étroitement surveillé par le Service Secret. Est-il possible, dans ces conditions, de l'assassiner ? C'est possible, mais très difficile, monsieur le Directeur. Toutefois, en poussant l'hypothèse jusqu'à sa conclusion logique, je dirais que les assassins pourraient avoir recours à trois méthodes : a) les explosifs, b) une arme de poing brandie presque à bout portant, c) un fusil.

« La bombe peut être lancée en n'importe quel point du parcours, mais les professionnels ne s'en servent pas, parce qu'ils sont payés pour réussir, et non pour effectuer une simple tentative. Si l'on étudie la question, on constate que la bombe en tant que moyen d'éliminer le chef de l'exécutif n'a jamais été efficace, et ce en dépit du fait que quatre de nos présidents ont été assassinés pendant leur mandat. Ceux qui utilisent les explosifs tuent des innocents quand ils ne se tuent pas eux-mêmes. C'est pourquoi, compte tenu du fait que les conspirateurs ont selon vous toutes les chances d'être des pros, je pense qu'ils auront recours à une arme de poing ou à un fusil. Je les vois mal utilisant une arme à courte portée. Jamais un professionnel ne s'amuserait à s'approcher de la Présidente et à lui tirer dessus de près, mettant ainsi sa vie en péril. Il faudrait au moins un fusil à éléphant ou un fusil anti-chars pour transpercer la limousine présidentielle, or ce n'est pas le genre d'armes qu'on peut trimbaler sans permis au coeur de Washington.

Il n'y avait jamais moyen de savoir avec W.W. s'il faisait de l'humour ou s'il était sérieux. Voyant qu'il continuait à hausser les sourcils, le Directeur se dit qu'il valait mieux ne pas l'interrompre en lui posant des questions ineptes.

— Lorsque la Présidente arrive au bas du perron du Capitole, la foule est trop loin pour qu'un homme armé d'une arme de poing a) arrive à mettre dans le mille, et b) réussisse à s'enfuir. Nous devons donc supposer que les conspirateurs recourront à l'arme la plus éprouvée et la plus fiable pour liquider un chef d'État, à savoir le fusil à lunette. Autrement dit, le seul endroit où l'assassin a une chance de réussir son coup, c'est au Capitole, car il ne peut voir ce qui se passe

à l'intérieur de la Maison-Blanche où de toute façon les vitres font dix bons centimètres d'épaisseur. Il lui faut donc attendre que la Présidente descende de la limousine au bas du perron. Ce matin, nous avons chronométré le temps nécessaire à la montée des marches dudit perron : environ cinquante secondes. Il y a très peu d'endroits à partir desquels l'assassin peut tirer, toutefois nous avons soigneusement inspecté les lieux et vous trouverez la liste de ces endroits dans mon rapport. En outre, il faut que les conspirateurs soient convaincus que nous ignorons tout de leur projet, car ils savent que nous pouvons « couvrir » tous les points névralgiques. Nous pensons qu'un assassinat en plein cœur de Washington est peu probable, mais pas entièrement impossible, si l'individu ou l'équipe qui monte l'opération a suffisamment de culot et d'adresse.

— Merci, W.W.

— Je suis à votre disposition, monsieur le Directeur. J'espère que tout ceci est purement hypothétique.

— Absolument, W.W.

Williams sourit du sourire confiant de l'écolier brillant qui, seul de sa classe, est capable de répondre aux questions de l'instituteur, puis il sortit d'un pas alerte afin d'aller résoudre d'autres problèmes. Le Directeur marqua une pause avant d'appeler Rogers.

Matthew Rogers frappa, entra, et attendit qu'on l'invite à s'asseoir. Il avait le sens de la hiérarchie. Semblable en cela à W.W., il ne deviendrait jamais Directeur, mais aucun Directeur quel qu'il fût ne pourrait se passer de lui.

— Eh bien, Matt ? s'enquit le Directeur, en lui désignant le fauteuil de cuir.

— J'ai pris connaissance du rapport d'Andrews cette nuit, monsieur. Je crois que le moment est venu de mettre le Service Secret au courant.

— C'est ce que je compte faire dans une heure, rétorqua le Directeur. Ne vous inquiétez pas. Où allez-vous poster vos hommes ?

— Là où il y a le maximum de risques, monsieur.

— Alors disons au Capitole, à 10 h 06, sur les marches du perron, c'est là que la Présidente sera le plus vulnérable. Comment comptez-

vous procéder ?

— Je commencerai par boucler le secteur dans un rayon de quatre cents mètres. Je fermerai les stations de métro, j'interdirai la circulation à tous les véhicules, j'interpellerai aux fins d'interrogatoire tout individu fiché pour avoir proféré des menaces. Je demanderai à la police métropolitaine de me prêter son concours pour assurer la sécurité à l'intérieur du périmètre, nous aurons besoin d'un maximum d'hommes pour surveiller le secteur. Nous pourrions faire venir, de la base aérienne d'Andrews, deux ou quatre hélicoptères qui survoleraient et examineraient la zone névralgique. Je confierai la protection rapprochée de la Présidente au Service Secret.

— Parfait, Matt. De combien d'hommes avez-vous besoin pour cette opération ? Et combien de temps leur faudrait-il pour être prêts, au cas où je déclencherais la procédure d'urgence dès maintenant ?

Le directeur adjoint jeta un coup d'œil à sa montre qui marquait 7 heures. Il réfléchit un instant.

— Il me faut trois cents agents spéciaux parfaitement opérationnels dans deux heures.

— Très bien, Matt, allez-y, vous avez le feu vert, dit le Directeur d'une voix brève. Prévenez-moi dès que vos hommes seront prêts, mais attendez la dernière minute pour le briefing. Pas question de faire intervenir les hélicoptères avant 10 h 01, je veux éviter tout risque de fuite, c'est notre seule chance de coincer l'assassin.

— Pourquoi ne pas annuler tout simplement la visite de la Présidente, monsieur ? La situation est déjà suffisamment grave, et nous n'en sommes pas entièrement responsables !

— Ce serait reculer pour mieux sauter, et une occasion comme celle-là ne se représentera peut-être pas de sitôt.

— Je comprends, monsieur.

— Je compte sur vous, Matt, je vous confie l'entière responsabilité des opérations au sol.

— Merci, monsieur.

Rogers tourna les talons et sortit. Le Directeur savait qu'il pouvait lui faire confiance, dans sa partie c'était l'un des hommes les plus

efficaces du pays.

— Madame McGregor ?

— Monsieur ?

— Appelez-moi le chef du Service Secret à la Maison-Blanche.

— Bien, monsieur.

Le Directeur consulta sa montre : 7 h 10. Andrews devait arriver à 8 h 15. Le téléphone sonna.

— Vous avez Mr Knight, monsieur.

— Stuart ? Pouvez-vous me rappeler sur ma ligne privée et faire en sorte qu'on ne vous écoute pas ?

H. Stuart Knight connaissait suffisamment Hait Tyson pour se rendre compte qu'il ne plaisantait pas. Il le rappela donc immédiatement sur sa ligne équipée d'un brouilleur.

— Il faut absolument que je vous voie, Stuart. Rendez-vous dans trente minutes maximum, à l'endroit habituel. C'est extrêmement important.

Ça tombe mal, bougonna Knight, songeant que dans deux heures la Présidente allait quitter la Maison-Blanche pour se rendre au Capitole. Toutefois, comme Hait ne lui passait que deux ou trois coups de fil de ce genre par an, il ne pouvait s'agir que d'une urgence. Il décida donc de tout planter là pour le moment. Seules la Présidente et son ministre de la Justice passaient avant Hait.

Le Directeur du F.B.I. et le chef du Service Secret se retrouvèrent dix minutes plus tard devant une station de taxis, en face d'Union Station. Au lieu de prendre la première voiture, ils prirent la septième et s'installèrent à l'arrière sans échanger le moindre mot ou signe de reconnaissance. Elliott, qui était au volant du taxi, se mit à faire le tour du Capitole. Le chef du Service Secret se taisait, écoutant le Directeur.

Mark fut réveillé par son réveil à 6 h 45. Il prit une douche et se rasa, tout en pensant aux comptes rendus qu'il avait laissés au Sénat et en s'efforçant de se persuader qu'ils ne l'auraient guère aidé à

savoir qui, de Dexter ou de Harrison, était le coupable. Il remercia intérieurement le sénateur Stevenson qui lui avait permis indirectement d'éliminer les sénateurs Brooks, Byrd et Thornton. Il était prêt à dire un merci vibrant à quiconque lui permettrait de mettre le sénateur Dexter hors de cause. Il commençait à partager le point de vue du Directeur : tout accusait Dexter, qui avait un mobile particulièrement puissant, encore que... Mark regarda sa montre, s'aperçut qu'il était un peu en avance. Il s'assit au bord de son lit et se mit à se gratter la jambe — il avait dû se faire piquer par une bestiole quelconque pendant la nuit —, tout en continuant à se demander s'il n'avait rien oublié.

Le Grand Patron s'extirpa de son lit à 7 h 20 et alluma sa première cigarette. Impossible de se rappeler à quelle heure il s'était réveillé. A 6 h 10, il avait téléphoné à Tony, qui était déjà debout et attendait son appel. Normalement ils ne devaient pas se voir aujourd'hui, sauf si le Grand Patron avait besoin de la voiture. Ils ne se recontacteraient qu'à 9 h 30 pile pour s'assurer que chacun était à son poste.

Une fois son coup de fil donné, le Grand Patron demanda qu'on lui monte un plantureux petit déjeuner. La tâche qui l'attendait n'était pas de celles qu'on peut accomplir le ventre creux. 7 h 30 : Matson devait l'appeler incessamment. Peut-être dormait-il encore. Après les efforts qu'il avait fournis la nuit dernière, Matson avait bien mérité un peu de repos. Le Grand Patron esquissa un sourire. Il entra dans la salle de bains et ouvrit le robinet de la douche d'où s'écoula un maigre filet d'eau froide. Saloperie d'hôtel ! Cent dollars la nuit, et il n'y avait même pas moyen d'avoir de l'eau chaude. Il s'ébroua sous le jet glacé, passant son plan en revue pour s'assurer qu'il n'avait négligé aucun détail. Ce soir, Kane ne serait plus, et deux millions de dollars seraient virés au compte AZL-376921-B qu'il possédait à l'Union Bank of Switzerland à Zurich, menu cadeau de ses amis fabricants d'armes pour le remercier de leur avoir tiré une belle épine du pied. Et dire que cet argent échapperait aux doigts crochus du percepteur ! Il y avait vraiment de quoi jubiler.

Le téléphone sonna. Quelle poisse ! Ruisselant d'eau, le cœur battant, il décrocha : c'était Matson.

Leur travail accompli, Matson et le Grand Patron étaient rentrés de l'appartement de Mark à 2 h 35 du matin. Matson avait dormi trente minutes de trop. Ces cons à la réception avaient oublié de le réveiller. Impossible de faire confiance à qui que ce soit, de nos jours. Dès qu'il

avait ouvert l'œil, il avait appelé le Grand Patron pour lui rendre compte.

Xan, à son poste au sommet de la grue, était probablement le seul de la bande à dormir encore.

Bien que dégoulinant d'eau, le Grand Patron était enchanté. Il raccrocha et retourna sous la douche, Brrr, l'eau était toujours aussi froide.

Matson se mit à se masturber. C'était encore ce qu'il avait trouvé de mieux pour tuer le temps quand il avait les nerfs en pelote.

Florentina Kane ne s'éveilla qu'à 7 h 35. Elle se retourna sur le côté, s'efforçant de se remémorer le rêve qu'elle venait de faire. N'y parvenant pas, elle laissa son esprit vagabonder. Aujourd'hui, elle se rendait au Capitole pour défendre le projet de loi sur le contrôle des armes à feu, à l'occasion d'une séance extraordinaire du Sénat. Après quoi, elle déjeunerait avec les principaux adversaires et partisans du projet. Depuis que celui-ci avait été adopté en commission — elle n'avait pas douté un instant qu'il pût en être autrement —, elle s'était concentrée sur la stratégie à employer le jour J ; la chance semblait être de son côté. Elle sourit à Edward, qui lui tournait le dos. C'avait été une rude session et elle avait hâte d'aller se reposer à Camp David avec les siens. Allons, lève-toi, se dit-elle, la moitié de l'Amérique est debout à cette heure-ci alors que tu traînes encore au lit. Il est vrai que cette moitié-là n'avait pas été obligée de dîner la veille, en compagnie du volumineux roi de Tonga — il devait bien faire ses deux cents kilos —, qui se plaisait tellement à la Maison-Blanche qu'on avait été pratiquement obligé de le mettre dehors. Le Pacifique étant un océan de belle taille, la Présidente n'était même pas sûre d'arriver à situer Tonga sur une carte. Aussi avait-elle laissé son ministre des Affaires étrangères, Abe Chayes, faire la conversation ; lui, au moins, savait où se trouvait Tonga.

Chassant de ses pensées le monarque pléthorique, elle posa le pied par terre, c'est-à-dire sur le sceau présidentiel : la Maison-Blanche en était truffée, le papier hygiénique étant à peu près la seule chose qui avait échappé à cet estampillage envahissant. Elle savait qu'en entrant dans la salle à manger pour y prendre son petit déjeuner, elle trouverait les troisièmes éditions du *New York Times* et du *Washington Post*, les premières éditions du *Los Angeles Times* et du *Boston Globe*, à côté de son assiette. Les articles la concernant

étaient cochés en rouge. On lui préparait en outre un résumé des nouvelles de la veille. Comment arrivaient-ils à terminer tout ce travail d'épluchage avant même qu'elle soit habillée ? Mystère. Florentina passa dans la salle de bains et tourna le robinet de la douche : le jet était juste assez fort. Elle se mit à essayer de trouver les ultimes arguments susceptibles de convaincre les sénateurs indécis, de voter en faveur du projet de loi sur le contrôle des armes. Les efforts qu'elle dut déployer pour se savonner le dos mirent un terme à sa réflexion. Il y a encore des choses qu'une Présidente doit faire toute seule, se dit-elle.

Mark devait être chez le Directeur dans vingt minutes. Il jeta un œil à son courrier : une enveloppe de l'American Express qu'il posa sur la table de la cuisine sans la décacheter.

Assis au volant de la Ford à quelques mètres de là, O'Malley bâillait à se décrocher la mâchoire. Il était drôlement soulagé : il allait pouvoir dire au patron que Mark avait quitté son appartement et bavardait avec le jeune Noir chargé de garder le parking. Ni O'Malley ni Thompson n'avaient dit à quiconque qu'ils avaient perdu la trace de Mark, la veille, plusieurs heures durant.

Mark tourna le coin de l'immeuble, sortant du champ de vision de l'homme posté dans la Ford bleue, lequel ne fut pas pris de panique pour autant. O'Malley avait en effet vérifié l'endroit où se trouvait la Mercedes et savait qu'il n'y avait qu'une seule sortie.

Une Fiat rouge attira l'attention de Mark qui avait tourné le coin. Si le pare-chocs n'était pas esquinaté, on jurerait celle d'Elizabeth, se dit-il. Lorsqu'il y jeta de nouveau un coup d'œil, quelle ne fut pas sa surprise de voir Elizabeth au volant. Il ouvrit la portière et prit place à côté d'elle. Après un instant de silence, ils se mirent à parler tous les deux en même temps, et éclatèrent d'un rire embarrassé.

— Je suis venue vous dire que... Je suis désolée pour hier soir. De m'être montrée si susceptible, je veux dire. J'aurais dû, au moins, vous laisser une chance de vous expliquer. Je n'ai pas vraiment envie que vous couchiez avec une autre fille de sénateur, dit-elle en s'arrachant un pâle sourire.

— C'est moi qui devrais m'excuser, Liz. Je propose qu'on se voie ce soir, j'essaierai de tout vous expliquer. Ne me posez surtout pas de questions d'ici là et promettez-moi, quoi qu'il arrive, d'être fidèle au

rendez-vous. Si après cela, vous ne voulez plus jamais me revoir, je partirai sur la pointe des pieds, je vous le promets.

Elizabeth opina du chef.

— Mais pas aussi abruptement que certain soir, j'espère ?

Mark lui passa un bras autour du cou et l'embrassa très vite.

— Plus de vanes sur cette soirée maudite. J'espère bien qu'une seconde chance me sera offerte... Je l'ai assez attendue !

Ils rirent à l'unisson. La main sur la poignée de la portière, il s'apprêtait à descendre lorsque Elizabeth lui dit tout à coup :

— Vous ne voulez pas que je vous dépose, Mark ? C'est sur mon chemin, et nous n'aurons pas besoin de deux voitures ce soir.

Mark hésita une fraction de seconde.

— Pourquoi pas ? fit-il en se demandant si ce n'était pas la dernière phase du traquenard.

Au moment où elle faisait demi-tour, Simon leur fit signe de s'arrêter.

— La voiture de l'appartement sept rentrera tard ce matin, Mark. Il va falloir que je gare la Mercedes dehors pour le moment, mais t'inquiète pas, je la surveillerai. (Simon regarda Elizabeth et eut un large sourire.) Dis donc, c'est pas la peine que je téléphone à ma sœur finalement.

Elizabeth déboîta et s'engagea dans le flot de la circulation de la Sixième. Cent mètres plus loin, O'Malley mastiquait son chewing-gum.

— On dîne où ce soir ?

— Pourquoi ne pas retourner au *Rive Gauche* ? Et cette fois on joue la pièce en entier.

— D'accord, mais je vous invite, dit Elizabeth.

Mark accepta, se rappelant le relevé de l'*American Express* qu'il avait reçu le matin même. Le feu passa au rouge à l'angle de G Street. Ils stoppèrent et attendirent. Mark recommença à se gratter la jambe, ça devenait franchement douloureux.

Le taxi continuait à tourner autour du Capitole et Hait avait presque fini de faire son topo à H. Stuart Knight.

— Nous pensons que la tentative aura lieu au moment où la Présidente descendra de voiture devant le Capitole. Nous nous chargeons du Capitole si vous réussissez à la faire entrer saine et sauve. Mes hommes couvriront les immeubles et les toits et tous les autres endroits où un tireur pourrait s'embusquer.

— Notre tâche serait plus facile si la Présidente renonçait à gravir les marches du perron. Depuis que Carter s'est offert une petite promenade le long de Pennsylvania Avenue en 77...

Knight eut un soupir excédé.

— Au fait, Hait, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas raconté tout ça plus tôt ?

— C'est parce qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette affaire, Stuart. Je ne peux pas encore vous en révéler tous les tenants et les aboutissants, mais rassurez-vous, vous en savez suffisamment pour assurer efficacement la protection de la Présidente.

— D'accord. Vous êtes sûr que vous n'avez pas besoin de mes hommes ?

— Sûr et certain. Du moment que vous assurez la protection rapprochée de la Présidente, j'aurai l'esprit libre de ce côté-là et pourrai consacrer tous mes soins à prendre ces salopards en flagrant délit. Il ne faut absolument pas éveiller leurs soupçons. Je veux épingler le tueur, l'arme à la main.

— Je préviens la Présidente ? s'enquit Knight.

— Non, dites-lui seulement qu'il s'agit d'un nouveau dispositif de sécurité que vous expérimentez.

— Ça passera comme une lettre à la poste, il y a tellement de changements dans ce domaine..., murmura Knight.

— Tenez-vous-en au trajet et à l'horaire prévus. Je m'en remets à vous pour le reste, Stuart. Et pas de fuites surtout. Je vous verrai après le déjeuner de la Présidente, nous ferons le point à ce moment-

là. A propos, quel est le nom de code de la Présidente aujourd'hui ?

— Jules César.

— Ça alors ! C'est trop fort !

— Vous m'avez bien dit tout ce que j'ai besoin de savoir, vous en êtes sûr ?

— Voyons, Stuart, pas de questions stupides ! Vous savez bien qu'à côté de moi Machiavel est un enfant de chœur.

Le Directeur tapota l'épaule d'Elliott et le taxi reprit sa place dans la file. Les deux passagers descendirent et s'éloignèrent dans des directions différentes, Knight pour prendre le métro jusqu'à la Maison-Blanche, le Directeur pour regagner le F.B.I. en taxi. Ni l'un ni l'autre ne se retournèrent.

Stuart Knight est verni, songea le Directeur. Ignorant tout du complot, Knight avait traversé cette semaine d'un cœur léger. Le Directeur était sorti de ce tête-à-tête confiant, et résolu à ce que Andrews et lui soient les seuls à connaître les dessous de l'affaire, à moins qu'ils ne trouvent des preuves suffisantes pour faire condamner le sénateur félon. Il lui fallait attraper les conspirateurs vivants, les obliger à témoigner contre le sénateur. Le Directeur vérifia l'heure à l'horloge de l'ancienne poste : 7 h 58. Andrews serait là dans deux minutes. On le salua lorsqu'il passa la porte du siège. Mrs. McGregor était plantée devant son bureau, l'air fébrile.

— On vous demande d'urgence sur le canal Quatre, monsieur.

— Passez-le-moi, dit le Directeur qui entra en trombe dans son cabinet et décrocha le téléphone.

— Agent spécial O'Malley, monsieur, je vous appelle de la voiture de patrouille.

— Je vous écoute, O'Malley.

— Andrews a été tué, monsieur. Et il n'était pas seul dans la voiture.

Le Directeur demeura sans voix.

— Vous m'entendez, monsieur le Directeur ? Allô, vous

m'entendez ? répéta O'Malley.

— Rappliquez immédiatement, dit enfin le Directeur.

Il raccrocha et ses grandes mains se refermèrent sur le plateau du bureau Queen Anne comme pour l'étrangler. Lorsqu'il l'eut lâché, ses doigts se replièrent, ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Une goutte de sang tomba sur le sous-main de cuir. Plusieurs minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Hait Tyson demeura prostré sur sa chaise. Puis il demanda à Mrs McGregor d'appeler la Présidente à la Maison-Blanche. Il allait annuler l'opération ; il n'avait que trop attendu. Les fumiers, ils l'avaient possédé, et dans les grandes largeurs encore : ils devaient être au courant depuis le début.

L'agent spécial O'Malley mit dix minutes pour arriver au F.B.I., et fut introduit sans délai dans le bureau du Directeur.

Nom de Dieu, pensa O'Malley en voyant la tête du patron, on lui donnerait quatre-vingts ans.

Le Directeur planta son regard dans le sien.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il d'un ton uni.

— La voiture dans laquelle il se trouvait a explosé. Je crois qu'il y avait quelqu'un avec lui.

— Pourquoi ? Comment ?

— Il devait y avoir une bombe connectée au démarreur. Le véhicule a sauté juste sous notre nez. Ça a fait de drôles de dégâts.

— Les dégâts, fit le Directeur en haussant le ton, je m'en contrefous.

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte s'ouvrit, livrant passage à Mark Andrews.

— Bonjour, monsieur. J'espère que je ne vous dérange pas. Vous aviez bien dit 8 h 15 ?

Les deux hommes le fixèrent, bouche bée.

— Mais... vous n'êtes pas mort ?

— Pardon, monsieur ?

— Enfin quoi, bon Dieu ! articula l'agent spécial O'Malley. Qui était au volant de votre Mercedes, alors ?

Mark le dévisagea, sans comprendre.

— Eh bien quoi, ma Mercedes ?

— Votre Mercedes n'est plus qu'une carcasse calcinée. J'étais là, j'ai vu l'explosion. Mon collègue est resté sur place pour essayer de recoller les morceaux. Il a retrouvé une main d'homme. Une main noire.

Mark s'appuya contre le mur.

— Les ordures, ils ont tué Simon, gronda-t-il. Pas la peine d'appeler Grant Nanna, je vais leur arracher les couilles moi-même.

— Si vous vous expliquiez ? suggéra le Directeur.

S'efforçant de recouvrer son sang-froid, Mark fit face aux deux hommes.

— J'ai fait le trajet avec Elizabeth Dexter ; elle était passée me voir et j'ai fait le trajet avec elle, répéta-t-il, encore un peu abruti. Simon a déplacé ma voiture qui occupait une place de parking réservée pendant la journée, et ces fumiers l'ont tué.

— Asseyez-vous tous les deux, dit le Directeur.

Le téléphone sonna.

— La secrétaire générale de la Présidence, monsieur. Vous aurez la Présidente au bout du fil dans deux minutes.

— Annulez mon appel et présentez-lui toutes mes excuses. Dites à Janet Brown que je désirais seulement souhaiter bonne chance à la Présidente, pour le vote du projet de loi sur le contrôle des armes à feu.

— Bien, monsieur.

— Ainsi donc ils vous croient mort, Andrews, et ils ont joué leur dernière carte. Nous allons garder la nôtre en réserve et leur laisser croire que vous êtes mort, quelque temps encore.

Mark et O'Malley échangèrent des regards perplexes.

— O'Malley, regagnez votre véhicule. Ne soufflez mot à personne de tout ceci, pas même à votre équipier. Vous n'avez pas vu Andrews vivant, compris ?

— Oui, monsieur.

— Rompez. Madame McGregor, envoyez-moi le chargé des Relations Publiques.

— Bien, monsieur.

Le Directeur regarda Mark.

— Vous commenciez à me manquer.

— Merci, monsieur.

— Inutile de me remercier, je vais vous faire passer de vie à trépas une seconde fois.

Il y eut un coup frappé à la porte et Bill Gunn entra. Il suffisait de le voir pour savoir dans quel service il travaillait. De tous les hommes qui hantaient l'immeuble, c'était sans conteste le plus élégant et le plus jovial. Il avait d'épais cheveux blonds qu'il lavait tous les deux jours.

— Il paraît qu'un de nos hommes est mort, fit-il, la mine sombre. Vous êtes au courant, monsieur ?

— Oui, Bill. Je voulais justement que vous rédigiez un communiqué à ce sujet. Dites simplement qu'un de nos agents a trouvé la mort ce matin et que vous donnerez une conférence de presse à 11 heures.

— Les journalistes n'attendront pas 11 heures pour me harceler.

— Eh bien qu'ils vous harcèlent ! jeta le Directeur, d'un ton cassant.

— Bien, monsieur.

— A 11 heures, vous publierez un autre communiqué disant que notre agent est vivant...

Bill Gunn écarquilla les yeux.

— ... qu'il y a eu une erreur, et que l'homme qui a été tué est un

jeune gardien de parking qui n'a rien à voir avec le F.B.I.

— Mais, monsieur, et notre agent alors ?

— Celui qui est censé être mort ? Il est là devant vous. Bill, je vous présente Mark Andrews. Et surtout pas un mot, Bill. Andrews doit passer pour mort pendant trois heures encore. Si par hasard je découvre qu'il y a eu des fuites, vous pouvez vous mettre en quête d'un nouveau job.

Bill Gunn prit un air de circonstance.

— Bien, monsieur.

— Quand vous aurez rédigé le communiqué, appelez-moi pour me le lire au téléphone.

— Oui, monsieur.

Bill Gunn se retira, complètement ahuri. C'était un homme placide et d'humeur facile, qui semblait complètement dépassé par les événements, mais — comme beaucoup de ses collègues — il faisait entièrement confiance au Directeur.

Le Directeur commençait à se faire une idée assez exacte du nombre impressionnant de gens qui lui faisaient entièrement confiance, et de l'énormité du fardeau qu'il portait sur ses épaules. Il regarda Mark, encore traumatisé par la nouvelle de la mort de Simon. Cela faisait la deuxième fois en huit jours que quelqu'un mourait à sa place.

— O.K., Mark. Il nous reste à peine deux heures devant nous, nous pleurerons les morts plus tard. Vous avez quelque chose à ajouter à votre rapport d'hier ?

— Oui, monsieur, ce n'est pas désagréable d'être vivant.

— Si vous arrivez à le rester jusqu'à 11 heures, il y a des chances pour que vous connaissiez une vieillesse heureuse. Cela dit, nous ne savons toujours pas qui, de Dexter ou de Harrison, est notre homme. Je pencherais plutôt pour Dexter.

Le Directeur consulta sa montre : 8 h 29. Plus que quatre-vingt-dix-sept minutes.

— Si vous avez une idée, c'est le moment de me la soumettre.

— Elizabeth Dexter n'est pas dans le coup, monsieur. Elle m'a sauvé la vie en m'accompagnant au Bureau. Avouez que si elle avait réellement eu l'intention de m'éliminer, elle s'y serait pris autrement.

— Je vous l'accorde, dit le Directeur, mais ce n'est pas pour autant que cela innocent son père.

— Vous ne voudriez quand même pas qu'il descende son futur gendre.

— Vous êtes un grand sentimental, Andrews. Un homme qui s'apprête à assassiner la Présidente des États-Unis se moque pas mal des petits amis de sa fille.

Le téléphone sonna. C'était Bill Gunn, des Relations publiques.

— Allez-y, Bill, lisez-moi votre prose.

Le Directeur écouta avec la plus grande attention.

— Parfait. Faites parvenir le communiqué à la presse écrite et parlée, et publiez le second à 11 heures, mais surtout pas avant. Merci, Bill, conclut le Directeur en raccrochant.

« Félicitations, Mark, peu de défunts peuvent se vanter d'être encore en vie. Vous pourrez ainsi, comme Mark Twain, lire votre propre notice nécrologique. Laissez-moi vous mettre rapidement au courant. Trois cents agents couvrent le Capitole et ses abords immédiats. Le secteur sera bouclé lorsque la voiture présidentielle arrivera. »

— Vous laissez la Présidente aller au Capitole ? souffla Mark, sidéré.

— Écoutez-moi bien, Mark. A partir de 9 heures, on me tiendra au courant, minute par minute, des allées et venues des deux sénateurs, qui sont filés chacun par six hommes. A 9 h 15, nous serons nous-mêmes dans la rue. En tant que responsable de l'opération, je me dois d'être sur les lieux en personne.

— Oui, monsieur. L'interphone bourdonna.

— Mr. Sommerton, monsieur. Il veut vous voir de toute urgence.

Le Directeur jeta un coup d'œil à sa montre : 8 h 45. Sommerton était ponctuel.

Daniel Sommerton s'engouffra dans le bureau, l'air plutôt content de lui, et entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Nous avons identifié une empreinte de pouce, elle se trouve dans le fichier « criminels », et appartient à Ralph Matson.

Sommerton tendit au Directeur une photographie de Matson, un portrait-robot, et un cliché de ladite empreinte.

— La suite risque de ne pas vous plaire, monsieur : c'est un ancien agent du F.B.I.

Il donna la carte de Matson au Directeur pour qu'il l'examine. Mark regarda la photo. Nez fort, mâchoire proéminente : pas de doute, c'était le pope.

— Il y a du professionnel en lui, énoncèrent d'une même voix le Directeur et Mark.

— Beau travail, Sommerton. Faites immédiatement tirer trois cents exemplaires de la photo et donnez-les au directeur adjoint responsable du département enquêtes. Vous m'entendez : immédiatement.

— Oui, monsieur, fit l'expert qui sortit en trombe, ravi de constater que sa trouvaille ne laissait pas le patron indifférent.

— Madame McGregor, passez-moi Mr. Rogers.

Le directeur adjoint, mis au courant par le Directeur, demanda :

— Dois-je l'arrêter ?

— Non, Matt. Une fois que vous l'aurez repéré, tenez-le à l'œil, faites en sorte qu'il ne voie pas vos gars. Il ne faut pas qu'il ait le moindre soupçon, il serait capable d'annuler l'opération. Tenez-moi au courant minute par minute. Refermez le piège sur lui à 10 h 06. S'il y a un changement de programme, je vous contacte.

— Bien, monsieur. Vous avez prévenu le Service Secret ?

— Oui, fit le Directeur en raccrochant avec violence.

Hait Tyson consulta sa montre : 9 h 05. Il appuya sur un bouton et

Elliott entra.

— Où sont les deux sénateurs ?

— Harrison est toujours chez lui à Alexandria, Dexter a quitté Kensington et se dirige vers le Capitole, monsieur.

— Ne bougez pas d'ici, Elliott, restez en contact radio avec le directeur adjoint et moi-même qui serons dans la rue avec nos talkies-walkies. Ne quittez cette pièce sous aucun prétexte, compris ?

— Oui, monsieur.

— J'utiliserai le canal Quatre. Allons-y, Andrews. Ils sortirent, abandonnant le rase-muraille.

— Passez toutes les communications téléphoniques qui me seraient destinées à l'agent spécial Elliott, madame McGregor. Il saura où me joindre.

— Bien, monsieur.

Quelques instants plus tard, le Directeur et Mark remontaient Pennsylvania Avenue en direction du Capitole. Mark mit ses lunettes noires et releva son col. Ils croisèrent plusieurs agents spéciaux en chemin, aucun ne fit mine de reconnaître le Directeur. A l'angle de Pennsylvania Avenue et de la Neuvième, ils passèrent devant le Grand Patron, qui allumait une cigarette tout en consultant sa montre : 9 h 30. Il se dirigea vers le bord du trottoir, laissant derrière lui un petit tas de mégots. Le Directeur jeta un regard dégoûté aux mégots. Encore un pollueur, songea-t-il, s'il ne tenait qu'à moi, je lui collerais une amende de cent dollars. Mark et lui poursuivirent leur chemin.

— Allô, Tony ?

— Ici, Tony, boss. La Buick est fin prête. Ils viennent d'annoncer à la radio que l'ami Andrews a passé l'arme à gauche.

Le Grand Patron sourit.

— Allô, Xan ?

— Je suis prêt, j'attends votre signal.

— Allô, Matson ?

— Tout est prêt, chef. Vous avez vu, ça grouille d'agents dans le secteur.

— Ne vous faites pas de bile, c'est toujours comme ça quand la Présidente se déplace. Ne me contactez qu'en cas d'urgence. Restez tous les trois à l'écoute. La prochaine fois que j'appellerai, ce sera pour faire vibrer vos montres. Cela voudra dire que la voiture de Kane sera passée devant moi et que vous aurez trois minutes quarante-cinq pour agir. Compris ?

— Oui.

— Oui.

— Oui.

Le Grand Patron coupa et alluma une autre cigarette : 9 h 40.

Le Directeur repéra Matthew Rogers dans une voiture de patrouille et se dépêcha de le rejoindre.

— Vous avez la situation en main, Matt ?

— Que quelqu'un tente quoi que ce soit et personne ne pourra bouger dans un rayon de huit cents mètres.

— Parfait. Quelle heure est-il à votre montre ?

— Neuf heures quarante-cinq.

— Très bien, je vous laisse veiller au grain ici. Je vais au Capitole.

Tyson et Mark tournèrent les talons et poursuivirent leur chemin.

— Ici Elliott, monsieur le Directeur.

— Je vous écoute, Elliott.

— Ils ont repéré Matson à l'intersection de Mary-land Avenue et de la Première, de l'autre côté de la statue de Garfield, à l'angle sud-ouest des jardins du Capitole, près des travaux de la façade ouest.

— Bien. Tenez-le à l'œil et postez cinquante hommes dans le secteur, mais ne bougez pas pour l'instant. Prévenez Rogers et dites-lui d'éloigner ses hommes du champ de vision de Matson.

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer de ce côté du Capitole ? murmura Mark. Je vois mal comment, du côté ouest, on pourrait abattre quelqu'un se tenant sur les marches du Capitole, à moins d'être dans un hélicoptère.

— Moi aussi, dit le Directeur. Ça me dépasse !

Ils atteignirent le cordon de police entourant le Capitole. Le Directeur sortit ses papiers pour franchir l'obstacle avec Mark. Le jeune policier du Capitole, qui n'arrivait pas à en croire ses yeux, les examina sur toutes les coutures ; force lui fut pourtant de se rendre à l'évidence : il avait en face de lui le Directeur du F.B.I. en chair et en os, H.A.L. Tyson lui-même.

— Passez, monsieur.

— Ici Elliott.

— Oui, Elliott ?

— Le chef du Service Secret pour vous, monsieur.

— Stuart ?

— La voiture de tête quitte le portail d'honneur à l'instant. Jules César démarre dans cinq minutes.

— Merci, Stuart. Ouvrez l'œil et...

— Ne vous inquiétez pas, Hait.

Cinq minutes plus tard, la voiture présidentielle quittant la Maison-Blanche par le portail sud s'engagea à gauche dans E Street. La voiture éclairer passa devant le Grand Patron à l'angle de Pennsylvania Avenue et de la Neuvième. Il ébaucha un sourire et alluma une cigarette. Peu après, une immense Lincoln, arborant des fanions sur les deux ailes avant et le sceau présidentiel sur les portières, le dépassa. A travers le verre fumé des vitres il distingua trois silhouettes à l'arrière. Une limousine, occupée par des agents du

Service Secret et le médecin de la Présidente, suivait la Lincoln. Le Grand Patron enfonça une touche sur sa montre et le vibreur entra en action. Au bout de dix secondes, il l'arrêta. Il s'éloigna à pied vers le nord et, quelques mètres plus loin, héla un taxi.

— National Airport, dit-il au chauffeur, en tripotant son billet d'avion dans la poche intérieure de sa veste.

Matson sentit contre son poignet les vibrations qui cessèrent au bout de dix secondes. Il se dirigea vers le chantier, se baissa pour renouer le lacet de sa chaussure.

Xan entreprit de décoller le ruban adhésif. Après être resté plié en deux toute une nuit, il était content de pouvoir enfin bouger. Il commença à monter son arme.

— Le directeur adjoint appelle le Directeur. Matson s'approche du chantier. Il se baisse pour rattacher son lacet. Personne sur le chantier, mais j'envoie un hélicoptère vérifier. Il y a une immense grue au milieu du chantier, l'endroit paraît désert.

— Bien. Ne bougez qu'à la toute dernière minute. Je vous donnerai le top, au moment où la voiture de la Présidente arrivera. Il vous faut les prendre sur le fait. Alerte tous les agents postés sur le toit du Capitole.

Le Directeur se tourna vers Mark, l'air moins crispé.

— Je crois que tout va bien se passer.

Mark avait les yeux braqués sur les marches du Capitole.

— Vous avez remarqué, monsieur ? Le sénateur Dexter et le sénateur Harrison sont au nombre des personnalités qui vont accueillir la Présidente.

— En effet, dit le Directeur. La voiture sera là dans deux minutes ; même si nous n'arrivons pas à savoir lequel des deux sénateurs est notre homme, nous aggraverons ses complices et nous saurons bien les faire parler. Mais... tiens, voilà qui est bizarre.

Le Directeur, qui parcourait deux feuilles dactylographiées en simple interligne, tapota son papier de l'index.

— C'est bien ce que je pensais. S'il faut en croire l'emploi du temps

détaillé de la Présidente, Dexter écouterait l'allocution prononcée devant le Congrès mais n'assisterait pas au déjeuner qui suivra. Bizarre, bizarre. Tous les chefs de l'opposition ont pourtant été conviés à ce déjeuner. Pourquoi Dexter n'y serait-il pas ?

— Cela n'a rien d'étonnant, il déjeune toujours avec sa fille le jeudi. Nom de Dieu ! « Je déjeune toujours avec mon père le jeudi ».

— Je ne suis pas sourd, Mark, inutile de répéter.

— « Je déjeune toujours avec mon père le jeudi »...

— Mark, la voiture va être là dans une minute.

— C'est Harrison, monsieur. C'est Harrison ! Le 24 février à Georgetown, c'était un jeudi. J'étais tellement obnubilé par la date que je n'ai pas pensé au jour. Quel imbécile je fais ! Dexter déjeunait avec Elizabeth. C'est pour cela qu'on l'a vu à Georgetown ce jour-là, ces déjeuners du jeudi avec sa fille sont sacrés, il n'en manque pas un.

— Vous en êtes sûr ? Sûr et certain ? Songez aux répercussions...

— C'est Harrison, monsieur, pas Dexter. Ça aurait dû me sauter aux yeux tout de suite. Ce n'est pas possible d'être bête à ce point-là.

— Très bien, Mark. Précipitez-vous là-haut, ne le quittez pas de l'œil, et tenez-vous prêt à l'appréhender, quelles que soient les conséquences.

— Oui, monsieur.

— Rogers ?

Le directeur adjoint répondit aussitôt :

— Monsieur ?

— La voiture s'arrête. Arrêtez Matson immédiatement ; inspectez le toit du Capitole.

Le Directeur leva le nez, scruta le ciel.

— Nom de Dieu ! Ce n'est pas d'un hélicoptère que... C'est de la grue, c'est forcément de la grue qu'ils vont tirer.

Xan épaula, le regard rivé sur la voiture de la Présidente. A l'aide d'une ficelle il avait attaché une plume à l'extrémité du canon, c'était un truc datant de l'époque où il s'entraînait pour les Jeux Olympiques : pas un poil de vent. L'attente allait prendre fin. Le sénateur Harrison était campé sur les marches du Capitole. Grâce à sa lunette de visée Redfield, il distinguait les gouttes de sueur qui emperlaient son front.

La voiture présidentielle stoppa devant la façade nord du Capitole. Tout se déroulait comme prévu. Xan braqua la lunette sur la portière, attendant Kane. Deux hommes du Service Secret descendirent, balayèrent la foule du regard et attendirent leur collègue. Rien. Xan braqua la lunette sur le sénateur, qui avait l'air inquiet et stupéfait. Toujours pas trace de Kane. Où diable était-elle passée ? Xan jeta un coup d'œil à la plume : pas un souffle de vent. Il braqua la lunette sur le véhicule présidentiel. Nom de Dieu, la grue s'était mise à bouger et Kane n'était pas dans la voiture : Matson avait vu juste, ils étaient au courant. Xan avait reçu des consignes précises au cas où pareille éventualité se produirait. S'il y avait un homme capable de les balancer, c'était celui-là, et il n'hésiterait pas une seconde. Xan braqua la lunette sur les marches du Capitole. Trois centimètres au-dessus du front. Il pressa la détente une fois... deux fois, mais la seconde fois il ne voyait plus nettement sa cible et une fraction de seconde plus tard, il ne distinguait même plus les marches du Capitole. Il jeta un coup d'œil en bas, du haut de la grue qui continuait de bouger. Cinquante hommes en costume sombre avaient pris position autour de l'engin, et pointaient leurs armes vers lui.

Mark était à un mètre environ du sénateur Harrison lorsqu'il l'entendit pousser un cri et tomber. Mark se jeta sur le sénateur, et la seconde balle l'atteignit à l'épaule. Une vague de panique s'empara des personnalités qui se tenaient sur le perron. Tout ce petit monde reflua en hâte à l'intérieur du bâtiment. Trente hommes du F.B.I. leur emboîtèrent le pas. Seul le Directeur resta planté sur les marches, fixant la grue et ne bougeant pas d'un pouce : ce n'était pas par hasard qu'on l'avait surnommé Hait.

— Si vous me disiez où nous allons, Stuart ?

— Au Capitole, madame la Présidente.

— Mais ce n'est pas l'itinéraire habituel.

— En effet, madame. Nous descendons Constitution Avenue jusqu'au Russell Building. Il semble qu'il y ait une manifestation devant le Capitole, des membres de la National Rifle Association, quelque

chose dans ce goût-là.

— Si je comprends bien, j'évite lâchement le danger, c'est ça, Stuart ?

— Non, madame. Je vous fais entrer par le sous-sol par simple mesure de précaution.

— Quelle barbe ! Il va falloir que j'emprunte le petit train. Même du temps où j'étais sénateur, je préférais passer par l'extérieur et marcher.

— Nous avons dégagé la voie, madame. Vous arriverez juste à l'heure.

La Présidente bougonna. Elle regarda par la vitre et vit une ambulance, foncer dans la direction opposée.

Le sénateur Harrison mourut avant même d'arriver à l'hôpital où Mark fit panser sa blessure par un interne. Mark consulta sa montre et éclata de rire : 11 h 04, l'heure fatidique était passée, il vivrait.

— Téléphone pour vous, Mr. Andrews. Le Directeur du F.B.I.

— Allô ?

— Il paraît que vous allez bien, Mark, vous m'en voyez ravi. J'ai le regret de vous dire que le Sénat a décidé de suspendre ses travaux pour honorer la mémoire du sénateur Harrison. La Présidente a été sérieusement secouée, mais elle pense que c'est le moment ou jamais de souligner l'importance de ce projet de loi sur le contrôle des armes à feu, aussi allons-nous déjeuner plus tôt que prévu et en discuter. Navré que vous ne puissiez vous joindre à nous. A propos, nous en avons pincé trois : Matson, un tireur d'élite vietnamien, et un escroc minable du nom de Tony Loraïdo. Il se peut qu'il y en ait d'autres, je vous tiendrai au courant. Merci, Mark.

Le Directeur raccrocha sans lui laisser le temps de placer un mot.

Jeudi 10 mars

19 heures

Mark arriva à Georgetown à 7 heures ce soir-là. Il était allé se recueillir devant la dépouille de Simon et présenter ses condoléances à ses parents dans l'après-midi. Ils avaient beau avoir cinq autres enfants, ce n'était pas une consolation. Leur chagrin donna à Mark envie de retrouver la chaleur de la vie.

Elizabeth avait mis le chemisier de soie rouge et la jupe noire qu'elle portait le soir où il l'avait vue pour la première fois. Elle l'accueillit par un véritable flot de paroles.

— Que s'est-il passé ? Mon père m'a appelée pour me dire que vous aviez essayé de sauver la vie du sénateur Harrison, il semblait bouleversé. Qu'est-ce que vous fabriquez là-bas ? Pourquoi l'avoir filé comme vous l'avez fait ? Est-ce qu'il était en danger ?

Mark la regarda droit dans les yeux.

— Il n'avait rien à voir là-dedans, Elizabeth. Si nous repartions de zéro ?

Manifestement, elle ne comprenait toujours pas. Lorsqu'ils arrivèrent au *Rive Gauche*, le maître d'hôtel les accueillit à bras ouverts.

— Bonsoir, monsieur Andrews. Quel plaisir de vous revoir ! Mais je ne me souviens pas avoir réservé une table à votre nom...

— Parce que c'est moi qui l'ai retenue, coupa Elizabeth. Dr Dexter.

— Mais oui, bien sûr, docteur. Si vous voulez bien me suivre.

Ils prirent des clams, un solide steak sans fioritures et deux bouteilles de vin.

En rentrant, Mark chanta pendant presque tout le trajet. Lorsqu'ils

arrivèrent, il la prit fermement par la main et l'entraîna dans le séjour obscur.

— En avant pour la grande scène de séduction, sans café, sans cognac et sans musique.

— Vraiment ? fit-elle sceptique.

Ils se laissèrent tomber sur le canapé.

— Vous avez trop bu, ajouta Elizabeth.

— Nous allons bien voir.

Il l'embrassa interminablement et entreprit de déboutonner son chemisier.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de café ? s'enquit Elizabeth.

— Sûr et certain.

Sortant son chemisier de sa jupe, il lui caressa le dos d'une main et de l'autre lui effleura la jambe.

— Si on mettait un peu de musique ? fit-elle d'un ton léger. De la musique de circonstance.

Elizabeth mit la chaîne stéréo en marche. Sinatra encore, mais cette fois c'était la chanson qui convenait :

*Est-ce que c'est pour toujours ou n'est-ce qu'une passade
Suis-je en train de bâtir des châteaux en Espagne
Est-ce un mirage d'un jour
Ou bien est-ce enfin... l'amour ?*
Elle se pelotonna dans les bras de Mark.

Il tira sur la fermeture Éclair de sa jupe. Dans la pénombre, il admira ses longues jambes minces. Il la caressa doucement.

— Vous ne voulez pas me dire ce qui s'est réellement passé aujourd'hui ?

— Plus tard, mon cœur.

— Quand vous en aurez fini avec moi...

Lorsqu'il ôta sa chemise, Elizabeth loucha sur son pansement.

— C'est la blessure que vous avez reçue en service commandé ?

— Non, une morsure de ma dernière maîtresse.

— Heureuse femme, elle a eu le temps, elle, au moins.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre.

Mark décrocha le téléphone.

Pas ce soir, Jules César.

— Impossible de l'avoir, monsieur, dit Elliott. Ça sonne tout le temps occupé.

— Eh bien, recommencez. Je suis sûr qu'il y est.

— Je demande aux réclamations ?

— Mais oui, s'impacienta le Directeur.

Il attendit tout en pianotant nerveusement sur le bureau Queen Anne et en se demandant ce qui avait bien pu faire cette tache rouge.

— L'opératrice soutient que le téléphone a été décroché. Voulez-vous que je...

— Inutile, Elliott, sauvez-vous. Je l'appellerai demain matin.

— Bien, monsieur. Bonsoir, monsieur.

C'est décidé, songea le Directeur. Je le renvoie dans son trou de l'Idaho, ou je ne sais où. Il éteignit la lumière et rentra chez lui.

Vendredi 11 mars

7 heures

C'est Mark qui ouvrit l'œil le premier. Le fait de ne pas être dans son lit habituel peut-être. Il se retourna pour regarder Elizabeth. Son visage, qu'elle ne maquillait jamais, était aussi séduisant le matin que le soir à la lueur des chandelles. Il lui caressa doucement les cheveux. Elle remua et, roulant sur le côté, l'embrassa.

— Va te brosser les dents.

— Romantique, cette façon de commencer la journée !

— Le temps que tu reviennes, je serai tout à fait réveillée.

Elle poussa un petit grognement et s'étira.

Mark s'empara du tube de Pepsodent — une chose qu'il allait devoir changer dans cette maison, car il n'aimait pas du tout cette marque —, tout en se demandant où il caserait ses affaires de toilette. De retour dans la chambre, il s'aperçut que le téléphone était toujours décroché. Au moment où il se glissait dans le lit, Elizabeth se leva.

— J'en ai pour une minute, dit-elle.

Ce n'est pas comme ça que ça se passe au cinéma, songea Mark.

Elle revint et s'allongea à ses côtés.

— Tu piques, dit-elle au bout d'un moment. Tu étais mieux rasé la première fois.

— C'est parce que je m'étais rasé de très très près, la première fois, dit Mark, j'étais tellement sûr de réussir mon coup... Mais ça ne s'est pas passé du tout comme je m'y attendais.

— Et tu t'attendais à quoi ?

— Dans les films, ça ne se passe pas comme ça... Cette fois, il

exprima clairement ses sentiments.

— Tu sais ce que le Français répond au juge qui l'accuse d'avoir violé une morte ?

— Non.

— « Morte ? Ah bon, je croyais qu'elle était anglaise. »

Après lui avoir prouvé qu'elle n'était pas anglaise, Elizabeth demanda à Mark ce qu'il prendrait pour le petit déjeuner.

Mark passa sa commande et disparut dans la douche.

Il tourna les robinets, réglant la température de l'eau.

— Et moi qui croyais qu'on allait se tremper tous les deux dans la baignoire, quelle déception ! dit Elizabeth.

— Je ne me baigne jamais avec le personnel. Appelle-moi quand le breakfast sera prêt, rétorqua Mark qui s'ébrouait déjà sous la douche en chantant *Enfin c'est le grand amour*.

Un bras gracile s'empressa de fermer le robinet d'eau chaude. Le chanteur stoppa net. Elizabeth demeurait invisible.

Mark s'habilla en vitesse et reposa le combiné sur son support. La sonnerie du téléphone retentit aussitôt. Elizabeth accourut en combinaison ultra-courte. Mark se demanda s'il n'allait pas se recoucher.

Elle décrocha.

— Il est ici, je vous le passe. Pour toi, Mark, une maîtresse jalouse, certainement.

Ayant enfilé une robe, elle repartit en direction de la cuisine.

— Mark Andrews à l'appareil.

— Bonjour, Mark.

— Oh... Bonjour, monsieur.

— J'essaie de vous joindre depuis 20 heures hier soir.

— Vraiment, monsieur ? Il me semblait pourtant que j'étais en vacances, c'est du moins ce qui est porté sur le registre de l'agence.

— En effet, Mark, mais j'ai bien peur qu'il ne vous faille les interrompre : La Présidente veut vous voir.

— Quelle Présidente ?

— La Présidente des États-Unis.

— Pourquoi diable veut-elle me voir ?

— Hier, je vous ai fait passer pour mort, mais aujourd'hui j'ai fait de vous un héros. Elle tient à vous féliciter personnellement d'avoir essayé de sauver la vie du sénateur Harrison.

— Quoi ?

— A votre place, je lirais les journaux du matin. Pas un mot pour l'instant, je vous expliquerai plus tard.

— Où faut-il que j'aille et à quelle heure, monsieur ?

— On vous le fera savoir en temps voulu.

Le Directeur raccrocha et Mark l'imita, se demandant à quoi rimait cette conversation. Il allait appeler Elizabeth pour lui demander si le journal du matin était arrivé lorsque le téléphone sonna de nouveau.

— Tu réponds, Mark ? Maintenant que tes maîtresses ont retrouvé ta trace, c'est sûrement pour toi.

Mark s'exécuta.

— Monsieur Andrews ?

— C'est moi-même.

— Ne quittez pas, je vous prie. Je vais vous passer la Présidente.

— Bonjour, Florentina Kane à l'appareil. Pourriez-vous venir à la Maison-Blanche vers 10 heures ce matin ? J'aimerais faire votre connaissance et bavarder un instant avec vous.

— Ce sera un honneur pour moi, madame.

— Alors à bientôt, monsieur Andrews. J'ai hâte de vous voir. Passez par l'entrée ouest. Janet Brown vous y attendra.

— Merci, madame.

Mark venait de recevoir un de ces coups de téléphone quasi mythiques dont on parlait tant dans la presse. Le Directeur s'était contenté de s'assurer qu'il était bien à Georgetown. Fallait-il en conclure que c'était la Présidente qui essayait de le joindre depuis hier soir 20 heures ?

— Qui était-ce, chéri ?

— La Présidente des États-Unis.

— Dis-lui que tu la rappelles plus tard ; elle n'arrête pas de téléphoner, et en P.C.V. encore.

— Je ne plaisante pas, Elizabeth.

— Moi non plus.

— Elle veut me voir.

— J'en étais sûre ! Chez toi ou chez elle ?

Mark s'en fut dans la cuisine attaquer son petit déjeuner. Elizabeth le rejoignit, brandissant le *Post* à bout de bras.

— Regarde ! C'est écrit en toutes lettres dans le journal. Tu n'es pas un salaud, tu es un héros !

A la une du *Washington Post*, on pouvait lire en gros caractères :
LE SÉNATEUR HARRISON ASSASSINÉ SUR LES MARCHES DU
CAPITOLE.

— C'est bien la Présidente que tu as eue au bout du fil, alors ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— J'ai essayé, mais tu as préféré faire la sourde oreille.

— Excuse-moi, fit Elizabeth.

— Je t'aime.

— Moi aussi, mais j'aimerais autant que cette petite aventure ne se reproduise pas toutes les semaines.

Elle continua de lire le journal pendant que Mark avalait ses flocons d'avoine.

— Qui pouvait bien vouloir la peau du sénateur Harrison, Mark ?

— Aucune idée. Qu'en pense le *Post* ?

— Ils disent seulement qu'il comptait beaucoup d'ennemis tant à l'étranger qu'ici, c'est tout. Écoute :

« Robert Harrison, sénateur de la Caroline du Sud, a été abattu d'une balle sur les marches du Capitole, hier matin à 10 h 06.

« L'attentat a eu lieu quelques secondes avant l'arrivée au Capitole de la Présidente Kane, venue défendre le projet de loi sur le contrôle des armes à feu qui devait être voté hier. Ayant été prévenu qu'une manifestation devait se tenir sur les marches du Capitole, le Service Secret a modifié l'itinéraire de la voiture présidentielle et mis le cap sur l'un des bâtiments abritant les services du Sénat, le Russell Building.

« Touché à la tête, le sénateur était décédé à son arrivée à l'hôpital Woodrow-Wilson. Une seconde balle a éraflé l'épaule de Mark Andrews, vingt-huit ans, agent du F.B.I., qui s'était précipité vers le sénateur pour tenter de lui sauver la vie. Une fois sa blessure pansée, Andrews a quitté l'hôpital.

« L'arrivée au Capitole, quelques instants seulement avant l'assassinat, d'un second cortège présidentiel — dont la Présidente ne faisait pas partie — n'a pas encore été expliquée.

« Le vice-président Bradley a décidé, en hommage à la mémoire du sénateur Harrison, de suspendre les travaux du Sénat. La Chambre a décidé, elle aussi, de suspendre ses travaux pour une semaine.

« La Présidente, qui a pris le petit train partant du Russel Building pour atteindre le Capitole, a appris la nouvelle au moment où elle entrait au Sénat. Visiblement très émue, elle a annoncé que le déjeuner-débat sur le contrôle des armes à feu aurait lieu comme prévu et demandé aux sénateurs d'observer une minute de silence, à la mémoire de leur collègue décédé.

« La Présidente a ensuite déclaré : Nous sommes, tous bouleversés par le tragique événement qui vient de se produire. Ce meurtre insensé doit renforcer notre volonté de travailler ensemble à ce que les armes à feu cessent d'être en vente libre dans notre pays. »

« La Présidente s'adressera au pays, ce soir à 21 heures. »

— Et voilà, Liz. Maintenant tu sais tout.

— Je ne suis pas plus avancée, au contraire.

— Je n'étais guère au courant moi-même, convint Mark.

— Ça ne va pas être simple de vivre avec toi.

— Qui te dit que je vais vivre avec toi ?

— Il n'y a qu'à te voir avaler tes œufs.

A l'hôtel *Fontainebleau*, assis au bord de la piscine, un homme lisait le *Miami Herald* en buvant un café. Xan avait rempli son contrat. Le sénateur Harrison ne risquait plus de lui causer des ennuis, c'était déjà ça.

Il but une gorgée de café, un petit peu trop chaud, mais quelle importance : il n'était pas pressé. Ne pouvant se permettre de courir davantage de risques, il avait déjà donné de nouvelles instructions. Ce soir, Xan serait un homme mort. Matson et Tony seraient relâchés faute de preuves, son avocat le lui avait certifié et il n'avait aucune raison d'en douter. Quant à lui, il éviterait de remettre les pieds à Washington pendant un certain temps. Il eut un soupir de bien-être et s'allongea dans sa chaise longue pour profiter du soleil de Miami, non sans avoir auparavant allumé une autre cigarette.

Il était 9 h 45 lorsque Janet Brown, secrétaire générale de la Présidente, accueillit le Directeur à la Maison-Blanche. Ils bavardèrent tout en attendant. Le Directeur fit à Janet Brown — qui prenait des notes dans son bloc — un rapide topo sur les antécédents de Mark Andrews.

Mark arriva juste avant 10 heures. Il était repassé chez lui en

catastrophe pour changer de costume.

— Bonjour, monsieur le Directeur, dit-il d'un air dégagé.

— Bonjour, Mark. Je suis heureux que vous ayez réussi à vous libérer.

Le ton était légèrement ironique, mais pas désapprobateur.

— Je vous présente Janet Brown, secrétaire générale de la Présidente.

— Enchanté, madame.

— Je suggère que nous passions dans mon bureau, dit Janet Brown, prenant en main la direction des opérations. La Présidente doit enregistrer sur bande vidéo l'allocution qui sera diffusée ce soir à la télévision, afin de pouvoir prendre l'avion de 11 h 45 pour Camp David. Je pense qu'elle devrait pouvoir vous consacrer un quart d'heure.

Janet Brown les précéda dans son bureau, pièce immense située dans l'aile ouest, d'où l'on avait une vue superbe sur la roseraie.

— Je vais demander qu'on nous apporte du café, dit-elle.

— Ça, c'est original, murmura Mark.

— Vous dites ? fit Janet Brown.

— Rien.

Le Directeur et Mark s'installèrent dans des sièges confortables de façon à pouvoir suivre, sur l'écran qui occupait une bonne partie d'un des murs de la pièce, les allées et venues qui se déroulaient dans le Bureau ovale.

On était en train de poudrer le front de la Présidente, et les cameramen tournicotaient autour d'elle. Janet Brown décrocha le téléphone.

— C.B.S. et N.B.C. sont en place, dit une voix féminine assez tendue. Mais A.B.C. est en train de régler quelque chose avec la régie.

Janet Brown s'empressa d'appeler le producteur d'A.B.C. sur

l'autre ligne.

— Dépêchez-vous un peu, Harry. La Présidente n'a pas que ça à faire.

— Janet ?

Florentina Kane apparut au beau milieu de l'écran.

— Madame la Présidente ?

— Où sont passés les journalistes d'A.B.C. ?

— Je viens de leur demander de presser le mouvement, madame.

— Mais il y a au moins quatre heures qu'ils se préparent !

— Les voilà, madame, ils arrivent.

Harry Nathan, producteur d'A.B.C, apparut sur l'écran.

— Nous sommes prêts, Janet. Nous enregistrons dans cinq minutes.

— Parfait, dit Florentina Kane.

Elle consulta sa montre : 10 h 11. Les chiffres changèrent, indiquant son pouls : 72, normal. Puis sa tension : 14/9, un peu élevée. Il faudrait qu'elle voie ça avec son médecin ce week-end. L'indice Dow-Jones maintenant, il avait baissé d'un point et demi. L'heure de nouveau : 10 h 12. La Présidente répéta une dernière fois l'introduction de son discours. Elle l'avait revu avec Edward ce matin et en était contente.

— Mark.

— Monsieur ?

— Vous passerez voir Grant Nanna à l'agence cet après-midi.

— Bien, monsieur.

— Et vous me ferez le plaisir de prendre des vacances, j'entends de vraies vacances, en mai. Elliott me quitte fin mai pour prendre la

direction de l'agence de Colombus. J'aimerais que vous le remplaciez et que vous deveniez mon bras droit.

— Avec joie, monsieur ; merci, monsieur, souffla Mark, interloqué.

Et plouf ! Ses projets d'avenir tombaient à l'eau.

— Vous dites, Mark ?

— Non, rien, monsieur.

— Faites-moi plaisir, Mark, cessez de m'appeler « monsieur » ; ça commence à me sortir par les yeux. Appelez-moi Hait ou Horatio, comme vous voudrez, mais surtout pas « monsieur ».

Mark ne put s'empêcher de rire.

— C'est mon prénom qui vous réjouit comme ça, Mark ?

— Non, monsieur, je viens de gagner 3 516 dollars, c'est tout.

— Un... deux... trois. On peut faire un essai pour le son, madame la Présidente ? demanda la réalisatrice d'une voix moins tendue. Qu'avez-vous pris au petit déjeuner ?

— Des toasts et du café, dit la Présidente, haut et clair.

— Merci, madame. C'est parfait.

Toutes les caméras étaient braquées sur la Présidente, assise derrière son bureau, l'air grave.

— On y va quand vous voudrez, madame la Présidente.

Florentina Kane fixa l'objectif de la caméra un.

— Mes chers concitoyens, je m'adresse à vous ce soir depuis le Bureau ovale, peu après l'attentat qui a coûté la vie au sénateur Harrison. Robert Everard Harrison était mon ami et mon collègue, et je sais que tous nous déplorons également sa mort. Toute notre sympathie va à sa famille qui vient d'être si cruellement éprouvée. Cet acte de barbarie ne peut que renforcer ma volonté de faire voter, au début de la prochaine session parlementaire, une loi limitant de façon draconienne la vente et la détention d'armes à feu. Il ne sera pas dit

que le sénateur Robert Harrison est mort en vain.

Le Directeur et Mark s'entre-regardèrent en silence. La Présidente poursuivit son allocution, soulignant une fois de plus l'importance du contrôle des armes, expliquant pourquoi cette mesure devait recevoir l'appui du peuple américain tout entier.

— Il me reste, mes chers concitoyens, à remercier Dieu qu'il existe encore en Amérique des hommes prêts à risquer leur vie pour sauver celle des autres. Merci.

La caméra fit un panoramique sur le sceau présidentiel. Puis les équipes chargées des prises de vues en extérieur prirent le relais, photographiant la Maison-Blanche avec son drapeau en berne.

— C'est bon, Harry, dit la réalisatrice.

— Repassons la bande pour voir ce que ça donne.

La Présidente dans le Bureau ovale, le Directeur et Mark dans le cabinet de travail de Janet Brown regardèrent la bande. Du bon travail. Le projet de loi sur le contrôle des armes à feu sera voté, se dit Mark.

Le chef du protocole interpella le Directeur depuis le seuil du bureau de Janet Brown.

— La Présidente vous prie de bien vouloir la rejoindre dans le Bureau ovale.

Les deux hommes se levèrent et, en silence, enfilèrent à sa suite le long couloir de marbre de l'aile ouest, passant devant les portraits d'anciens présidents, des tableaux dépeignant des épisodes célèbres de l'histoire américaine, et le buste en bronze de Lincoln. Arrivés dans l'aile est, ils s'immobilisèrent devant les portes massives du Bureau ovale, frappées de l'impressionnant sceau présidentiel. Un agent du Service Secret était assis derrière une table dans le hall, il leva le nez vers le chef du protocole, mais ni l'un ni l'autre ne souffla mot. Mark vit l'agent passer la main sous le bureau et perçut un déclic. Les portes s'ouvrirent, scindant le sceau en deux. Le chef du protocole resta sur le pas de la porte.

Un assistant débarrassait la Présidente du petit micro dissimulé sous le col de sa robe, tandis qu'une jeune femme s'employait à la démaquiller. Les caméras de télévision avaient déjà disparu. Le chef du protocole annonça :

— Le Directeur du Fédéral Bureau of Investigation, Mr. H.A.L. Tyson, et l'agent spécial Mark Andrews, madame la Présidente.

A l'autre bout de la pièce, la Présidente se leva. Les deux hommes se dirigèrent lentement vers elle.

— Monsieur, fit Mark dans un souffle.

— Oui, Mark ?

— Vous allez mettre la Présidente au courant ?

"J'espère que mes amis du Club prendront autant de plaisir à lire ce livre que j'en ai eu à l'écrire. Avec toutes mes amitiés. "

JEFFREY ARCHER